

Journal  
belge  
mondial!

# Kairos

JOURNAL ANTIPRODUCTIVISTE ● POUR UNE SOCIÉTÉ DÉCENTE

**Le « juste retour  
à la Source »  
pour les Vivants  
après la mort ?**

Sandrine Wilson et Bertrand Vanbelle  
Page 5

**Ce sera  
quand même  
un complot !**

Alain Adriaens • Pages 8 et 9

**Qu'est devenue  
la contre-culture?**

Bernard Legros  
Pages 20 et 21



DOSSIER

**Tourner en rond  
dans l'(anti-)complotisme**

Pages 6 à 19

Kairos

Editeur responsable: ASBL Kairos / Alexandre Panasse - Rue Théophile Vander Elst, 85, 1170 Watermaal-Boitsfort, Bruxelles

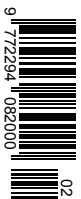


Illustration: Gabrielle Lacombe

## SOMMAIRE

## Le retour à l'anormal ?

Michel Weber · Alexandre Penasse · Bernard Legros / Page 2

## Lettre ouverte au Conseil national de l'ordre des médecins de Belgique

Pierre Stein · Paul Lannoye / Page 3

## Révolution, révolte, rébellion...

Jean-Guy Divers / Page 4

## Le « juste retour à la Source » pour les Vivants après la mort ?

Sandrine Wilson et Bertrand Vanbelle / Page 5

## DOSSIER

## Tourner en rond dans l'(anti-)complotisme

Dossier coordonné par Alexandre Penasse et Bernard Legros / Pages 6 à 19

## « Le masque n'a rien d'un détail ! »

Entrevue avec Michel Rosenzweig / Page 7

## Ce sera quand même un complot !

Alain Adriaens / Pages 8 et 9

## Théorie (de la théorie) du complot

Michel Weber / Pages 10 et 11

## «Le complotisme reflète d'un monde opaque et incompréhensible»

Simon Charbonneau / Page 12

## Vous êtes pangolins ou P4 ?

Philippe Godard / Page 13

## Gavés de dessert, privés de désir

Olivier Rouzet / Page 14

## Valse avec Tina

Celtibère / Page 15

## Pour aller au-delà du complotisme

Alexandre Penasse / Pages 16 et 17

## Le Covid-19 est-il un virus dystopique ?

Alain Gailliard / Pages 18 - 19

## Fils de pub

Alain Adriaens / Page 19

## Qu'est devenue la contre-culture ?

Bernard Legros / Pages 20-21

## Vu, lu, entendu

Pages 22-23

## Courier des lecteurs

Page 23

## Chaos

Jean-Pierre L. Collignon / Page 24

## ABONNEZ-VOUS À KAIROS\*

\* Pour s'abonner, il suffit de faire un virement bancaire à l'ordre de Kairos asbl sur le compte: 523-0806213-24 IBAN BE81 5230 8062 1324 — BIC TRIBEBB, et d'indiquer en communication l'adresse d'envoi.

Plus d'infos sur : [www.kairospress.be/abonnement](http://www.kairospress.be/abonnement)  
(Abonnement belge à partir de 18 € pour 6 numéros, 24 € pour la France, 30 € pour la Suisse)

Découvrez-nous également chez de nombreux vendeurs de presse et libraires en Belgique

## NE PAS JETER! PARTAGER!

## Le retour à l'anormal ?

L'entêtement à tracer un chemin rectiligne, malgré les obstacles et les contre-propositions multiples pour emprunter d'autres voies et faire entendre d'autres voix, caractérise la conduite du gouvernement belge. Toutes nos questions en conférence de presse sont restées sans véritable réponse, comme les cartes blanches et autres lettres ouvertes des scientifiques, médecins, avocats, artistes... « Cette capacité à se rendre soi-même aveugle et bête, cet entêtement à ne pas vouloir savoir [...] » est à la mesure de l'illusion qu'ils veulent nous vendre : celle d'être à l'écoute des gens. Ceux-là mêmes qui répandent le brouillard s'étonnent ensuite que notre vision soit floue, que nous nous sentions perdus et que, parfois, nous ayons du mal à ne pas penser que, de leur côté, tout est pensé. Quand l'art de la politique consiste à ne pas dire ce qu'on fait et faire ce qu'on ne dit pas, assurer une communication perverse devient essentiel. Ainsi, les mesures totalitaires mises en place doivent passer pour modérées, démocratiques, au service de la population. Mais que peut-on attendre d'une telle configuration proto-fasciste, alors que la nouvelle liberté des citoyens ne sera plus qu'une concession provisoire et non un droit inaliénable ?

Imaginons toutefois que la boîte de Pandore totalitaire se referme aussi mystérieusement qu'elle s'est ouverte et que toutes les politiques hygiénistes sont oubliées, y compris le projet de passeport sanitaire qui n'a d'autre but que de faciliter le puçage de la population. Dans quel état d'hébété nous trouverions-nous ? L'économie balance entre récession et dépression, plombée par un taux de chômage explosif et une dette ne pouvant être raisonnablement honorée. La société, après de longs mois de remplacement des relations vivantes par les relations numériques, est plus conforme et atomisée que jamais. En lieu et place d'individus solidarisés localement, il ne reste plus qu'une masse désorientée, servile, obéissante qui a renoncé à se battre pour ses droits et la loi<sup>1</sup>.

Psychologiquement, les citoyens souffrent, pour la plupart, de symptômes de stress post-traumatique. Déjà mises à mal par cinquante ans de néolibéralisme, les relations intergénérationnelles sont devenues explosives : les jeunes générations s'estiment — à bon droit — sacrifiées par des adultes égoïstes et irresponsables qui errent entre la tristesse du renoncement, la colère de la perte de la jouissance consumériste et l'autosatisfaction de s'imagi-

ner nonobstant en citoyens « responsables et solidaires ». Une partie de la population continue envers et contre tout à plébisciter le monde politique pour son « action responsable », l'autre le regarde, au mieux, avec défiance et, au pire, avec effroi. Pour sa part, celui-ci considère le test d'obéissance comme particulièrement réussi : les citoyens sont manifestement prêts à tout accepter pour conserver l'illusion de leur confort et de leur sécurité.

(Mal)heureusement, la boîte de Pandore ne se refermera pas. Les puissances économiques qui ont piloté, suscité, ou même créé cette crise ne reculeront plus. D'abord, car l'accumulation des mensonges subordonnés à leur tropisme totalitaire rend tout pas de côté impossible ; ensuite parce que l'aveuglement mercantile leur est profitable ; enfin, parce que la crise est systémique et inévitable (cf. le rapport Meadows, 1972). Cela veut dire qu'il ne faut pas croire à un retour à l'(a)normal, et qu'il ne faut pas l'espérer non plus. Par contre, comprendre les vrais enjeux de l'événement Covid permet de se mobiliser pour saisir l'opportunité que constitue cette crise de dépasser les anciennes aliénations. Dans

un monde en crise globale systémique, tout devient, par définition, possible. Mais ce possible doit être conquis de haute lutte. Rouvrir un bar sera désormais un acte révolutionnaire. Toutefois, nous serons encore loin du compte...

Michel Weber · Alexandre Penasse · Bernard Legros

1 Frédéric Gros, *Désobéir*, Flammarion, 2019, p. 143.

2 David Engels, « L'agonie de la liberté ou l'entrée dans l'ère du posthumanisme », in *Tysoi*, mars 2021.

3 Héraclite avait remarqué il y a 2.500 ans que les citoyens devaient se battre pour leurs lois comme s'ils défendaient les remparts de la Cité : les lois les défendent des abus internes ; les remparts les défendent des prédateurs externes. La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1793 sera plus

spécifique : « Quand le gouvernement viole les droits du peuple, l'insurrection est, pour le peuple et pour chaque portion du peuple, le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs. » (Article 35). Quant aux fonctionnaires assermentés, garants de la démocratie, reste à espérer qu'ils considéreront l'hypothèse que la crise politique est bien plus grave que la crise sanitaire et qu'ils feront barrage au totalitarisme dans le respect de la Constitution.

4. Il suffit d'écouter les auditeurs de Vivacité intervenir à l'antenne.

Kairos - Journal antiproductiviste pour une société décente

Journal de réflexion, d'investigation et de changement, sans pub

Périodique bimestriel / Paraît en février, avril, juin, septembre, novembre + un n° spécial à parution aléatoire / ISSN : 2294-0820

Imprimé en Belgique  
Imprimeries Havaux s.a.,  
Rue de l'Artisanat, 1  
B - 1400 NIVELLES

Tirage : ce numéro a été tiré à 5.000 exemplaires

Outage : Cambier

Éditeur responsable  
ASBL Kairos / Alexandre Penasse  
Rue Théophile Vander Elst, 89,  
1170 Watermaal-Boitsfort,  
Bruxelles - Belgique  
info@kairospress.be  
www.kairospress.be  
T. (00 32) 2/880 21 17  
M. (00 32) 485/057 744

Rédacteur en chef : Alexandre Penasse (ap@kairospress.be)

Graphisme : Studio Noir & Clair

Gestion des abonnements : Sandy De Wilde

Rellecteurs  
Janine, Nadia, Alain, Patrick, Sarah

Gestion : Guillaume D.

Pour commander des numéros :  
commande@kairospress.be



Notre publication bénéficie de l'aide à la presse périodique de la Communauté Française Wallonie-Bruxelles

Chroniqueurs/Rédacteurs  
Alexandre Penasse (A.P.), Paul Lannoye, Bernard Legros (B.L.), Jean-Pierre Léon Collignon, Alain Adriaens (A.A.), David Tong (D.T.), Inès Trépart (I.T.), Michel Weber

Ont contribué à ce numéro  
François Massoulié, Michèle Janss, Simon Charbonneau, Olivier Rouzet, Philippe Godard, Celtibère, Alain Gailliard

Stagiaire : Alice Magos

Les articles n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs, mais on ne les laissera jamais tomber!

## Illustrations

Gabrielle Lacombe, Alice Magos, Barbara Prévitali, Julie Dall'Arche, Marina Philippart, Louise Hendrickx, Amir Amsky, Louise Doumeng, Ninon Mazeaud, Philippe Debonnoie, Pascal Vanhal, Nadia Berz, Aurélie Garnier, Antoine Demant

# Lettre ouverte au Conseil national de l'Ordre des médecins de Belgique



Illustration: Barbara Prévial



- 23 mars 2021 -

Mesdames et Messieurs,

En sa séance du 23 janvier 2021, le Conseil National de l'Ordre des Médecins a examiné les aspects déontologiques relatifs au programme de vaccination contre la Covid-19.

La déclaration publiée par le Conseil à cette occasion nous a sérieusement interpellés.

Tant sur le fond que sur la forme, nous tenons à vous faire part de nos réserves fondamentales quant au message que vous adressez aux médecins sous couvert de déontologie.

## Sur l'interprétation des faits et les politiques menées pour lutter contre la Covid-19.

1 Vous saluez les actions des autorités belges pour limiter la propagation du virus... que vous estimez insuffisantes pour anéantir le virus. Comment pouvez-vous envisager un tel objectif ? Anéantir le virus est manifestement inaccessible, ce que vous ne pouvez ignorer.

2 Vous affirmez sur un ton péremptoire que seule la campagne de vaccination générale permettra d'atteindre cet objectif chimérique. Qu'est-ce qui vous permet de balayer d'un revers de main toute approche préventive visant à renforcer l'immunité naturelle de chacun et à affaiblir ainsi l'impact d'un virus certes dangereux mais qui ne tue que des personnes souffrant de comorbidités importantes ou très âgées?

3 Votre scénario de reprise d'une vie normale implique un haut pourcentage de vaccination de la population. Nous espérons que vous êtes conscients que ce préalable signifie ceci : nous ne vivrons pas une vie normale avant l'été 2022 (!) si tout se déroule comme attendu, ce qui est loin d'être assuré. Croyez-vous qu'il s'agit là d'une vision réaliste et compatible avec la santé publique ? La santé ne se réduit pas à la problématique de la Covid-19. La dégradation de la santé mentale et morale et les dégâts sociaux doivent être pris en compte bien plus qu'ils ne le sont à ce jour.

4 Vous dites que la réussite d'une campagne de vaccination dépend fortement de la confiance de la population et du corps médical dans les vaccins proposés. Vous avez raison mais croyez-vous que cette confiance est justifiée ? Notre opinion est que ce n'est pas le cas, essentiellement du fait que les vaccins actuels sont expérimentaux et ont été conçus à la hâte. Ce manque de recul est porteur d'effets secondaires potentiels graves, voire d'apparition de virus recombinants plus dangereux que le virus initial.

5 Vous accusez les vaccino-sceptiques d'avoir affecté négativement la confiance de la population en la vaccination et d'avoir ainsi provoqué une flambée de maladies. Pourriez-vous nous dire de quelles maladies il s'agit ? Et quelle est l'ampleur de la flambée ? Vous voudrez bien excuser notre ignorance à ce sujet. De toute manière, la confusion ne peut pas être faite entre la critique de vaccins anti-covid expérimentaux, conçus à la hâte et vaccins éprouvés et utilisés de longue date contre des maladies graves, comme la poliomyélite.

## Sur votre conception de la déontologie et votre « avertissement » aux médecins critiques de la vaccination anti-Covid.

Permettez-nous en préalable de nous étonner à la lecture des chiffres que vous évoquez. Il apparaît que 97% des membres du corps médical sont disposés à conseiller le vaccin à leurs patients. Nous en déduisons que 3% des médecins peuvent par leur attitude critique ou leur réticence à l'égard du vaccin compromettre une campagne de vaccination orchestrée par le gouvernement, les « instances qui font autorité » et la presse unanime.

Soit vos chiffres sont incorrects, ce qui nous paraît probable, soit votre souci est démesuré et ne justifie pas un rappel à l'ordre lourd de menaces pour ceux qui ne partagent pas votre foi dans les vertus des vaccins anti-Covid 19 actuels.

Mais venons-en à la déontologie.

Nous pensons en effet que votre message n'a rien à voir avec la déontologie médicale. Elle révèle au contraire une conception de la médecine autoritaire, déshumanisée et ignorante de la pratique médicale qui est de soigner en âme et conscience.

Le médecin doit être, comme vous le dites très justement, avocat de la santé. Cela ne peut pas, comme vous l'entendez, se traduire en « avocat du vaccin », dans le chef d'un médecin qui n'est pas convaincu du bien-fondé de la vaccination anti-Covid 19, surtout si la confiance n'est pas au rendez-vous, ce qui est, à notre avis, totalement justifié.

Votre menace de sévir fermement contre la diffusion d'informations qui ne cadrent pas avec l'état actuel de la science révèle par ailleurs une conception totalitaire de la connaissance scientifique que nous n'hésitons pas à qualifier d'obscurantisme savant.

Permettez-nous enfin de vous interroger sur le mutisme qui est le vôtre quant à la prise en charge des patients présentant les premiers symptômes de la Covid-19 par leur médecin traitant.

La prise en charge recommandée par « les instances qui font autorité », se limite à ce jour à prescrire du paracétamol; la prise de suppléments alimentaires, comme la vitamine D et le zinc, est très utile y compris en prévention de même que le recours à des médicaments avérés efficaces en soins ambulatoires, et peu porteurs d'effets secondaires graves, comme l'hydroxychloroquine et l'ivermectine.

Ainsi, on éviterait l'engorgement hospitalier et on respecterait vraiment la déontologie médicale qui exige de soigner.

En espérant une réponse argumentée de votre part.

Pour le Grappe,  
Pierre Stein, président et Paul Lannoye, membre fondateur.

# Révolution, révolte, rébellion... Ou désobéissance civique?

**C**aramba ! Le monde d'après n'est pas encore arrivé. Les *start-up nations*, quoi qu'il en coûte (coucou Manu) et en espérant des jours meilleurs (qui doivent avoir essayé de prendre un avion au moment où un vieux volcan se réveillait), la thune s'allonge, les gouffres financiers s'agrandissent, les États capitalistes se vident les poches et c'est sous les yeux de millions, de milliards de personnes, que les poches se créent.

En attendant que les imprécations, la multiplication des mantras et les appels répétés à la peur, à la résilience, aux *yaka* et aux *faukon* (à la différence des vrais, qui gouvernent toujours) et à la vigilance portent leurs fruits (mon petit doigt me dit que ce n'est pas forcément gagné), de multiples mouvements naissent, ici et là, se revendiquant de plein de motifs différents et revêtant quatre noms (au moins) emblématiques mais pas du tout synonymes. Et si on prenait un peu de hauteur pour les observer à la loupe d'une exploration sémantique ?

Révolution, révolte, rébellion, fronde : depuis la crise des Gilets jaunes, on entend davantage cette petite musique de fond, qui gronde de temps en temps mais – croient les forces de l'ordre et les autorités – se fait ratatiner la boîte à camembert tout aussi régulièrement. Ajoutons-y la désobéissance civique dont *Kairos* s'est fait l'écho également, très récemment. On aura un panel très large qui n'est pas si homogène qu'on ne le pense. Si les termes sont assez proches du point de vue des origines, il n'en est pas du tout de même dans leur acception et dans leur utilisation. On ne verra pas un Président utiliser le terme de « révolte » alors que la révolution lui est familière<sup>1</sup>. Or, les deux mots sont issus de la même racine latine, qui signifie « retourner ».

La **révolte**, chère à Camus qui lui a consacré – à tout le moins – un essai éclairant<sup>2</sup> mais aussi des pièces remarquables, dont *Les Justes*, n'a pas la même perspective que la **révolution**. Celle-ci est une émotion ou un ressenti, celle-là est un processus, une action ; à ma gauche, on veut renverser un système, à ma droite, on veut perpétuer un régime mais l'adapter ; côté Camus, on retourne la table avec tout ce qu'il y a dessus, même les meilleurs plats, pour les remplacer par d'autres mets, tout différents ; côté Macron, on veut juste épousseter la table et remplacer (chèrement) les couverts usés et les assiettes ébréchées. De vraies révolutions, il n'y en eut jamais vraiment, même si l'objectif de ces phénomènes était de renverser un système qui ne fonctionnait pas (ou au détriment des plus faibles, des plus fragiles, des délaissés). Ajoutons que, pour Camus, l'objectif est de renverser quelque chose qui s'apparente à la religion, à Dieu, à cette instance toute-puissante vue comme un instrument d'oppression. Dieu, aujourd'hui, a été remplacé, en quelque sorte, par les déesses science, économie et politique. On ne peut pas dire que cela se soit fait au profit de la population. On a parlé de Révolution française (qui a mis à bas Louis XIV mais a donné Napoléon 1<sup>er</sup>), de Révolution belge (on met à bas un roi hollandais pour mettre un roi prussien à la place), de Révolution de mai 68 (qui met à bas le système patriarcal mode de Gaulle mais met sur un piédestal les présidents de la V<sup>e</sup> République), la Révolution d'octobre (sus aux tsars ! Bienvenue Staline, Lénine, Poutine !), la Révolution culturelle (Mao avant, Mao après, *what else* ?) ... Et que dire des révolutions numérique, technique, industrielle et informatique, qui n'ont jamais vraiment amélioré les conditions



Illustration : Julie Dall'Arche

elle fait l'objet d'un alinéa dans le code pénal ! Voilà un terme juridique dont l'origine nous renvoie vers... la guerre. Un rebelle, c'est une personne qui fait la guerre contre un élément, une personne, un groupe de personnes. Quand ce groupe de personnes s'appelle un groupe de policiers, la rébellion entraîne un aller simple vers une cellule (avec claques intégrées, si on est bien méchant). Quand ce groupe de personnes s'appelle un groupe de parlementaires, cela s'appelle une occasion potentiellement perdue, puisque nous sommes en démocratie<sup>3</sup>. On aura bien sûr compris la notion des classes sociales en présence ici : si la fronde se fait au sein d'un même groupe social, une rébellion est une action de résistance d'une personne appartenant à une classe sociale envers une autre. Si la personne résistante a les moyens d'entrer en rébellion, cela s'appelle de la désobéissance. Si la personne résistante n'a pas les moyens, cela s'appelle une article dans la *Dernière Heure* et la Une sur RTL-TVI.

De ces deux oppositions de résistance, un constat s'impose : on n'est pas sortis de l'auberge. D'un point de vue antiproductiviste, on ne peut décemment opter pour aucune de ces perspectives. La révolution tournera à reprendre le même système, mais différemment. La révolte, si elle n'est pas entretenue par un ennemi commun à abattre, aboutit aux extrêmes. La fronde ne nourrit que les groupes sociaux qui la font. Si ces groupes sociaux ne sont pas puissants ou reconnus, ils n'auront rien. La rébellion consistant à mener une guerre, il n'est pas sûr qu'à une victoire gagnée, une défaite suivra. Autant dire qu'aucun système ne peut jaillir de ces mouvements, hélas, sinon un déchaînement de violences en tous sens.

de vie ou de travail et plutôt accentué les exploitations des uns par les autres ?

On aura évoqué les révoltes arabes (le peuple qui se bat pour se faire avoir par les islamistes, par les extrémistes, par les nationalistes) et les révoltés du *Bounty* (est-il besoin de préciser qu'ils ont fini dans une geôle au frais ?)...

Le tableau semble assez peu engageant. Tentons de trouver un peu de réconfort et de raisons d'être dans l'espérance avec la fronde et la rébellion...

Alors, de quoi s'agit-il ? À y regarder de plus près, la **fronde** n'est qu'un outil de pression faite par les membres d'un même groupe social sur le-s représentant-s du dit groupe. C'est un peu le suivisme de l'esprit de révolte né dans une forte tête... La Fronde du XVII<sup>e</sup> siècle n'a rien à envier à celle du XXI<sup>e</sup> siècle, qui voit les différents corps politiques s'opposer (souvent par bouderie et égoïsme d'un niveau de pouvoir non consulté, pas pour l'amélioration des conditions de vie ou de survie des concitoyens) à la manœuvre d'un pouvoir central. Oserai-je ajouter que c'est souvent le fait des représentants français ? La fronde est quasiment invisible en Belgique. Ou elle se limite à du gonflage de biceps, puis par l'éclatement de la bulle grâce au très revendiqué « compromis à la belge ». Faire fronde, faire front, mais surtout... ne pas changer le système, dût-il faire foncer tout le monde dans le mur !

Quant à la rébellion, mise à l'avant par le groupe Extinction Rebellion, aux actions spectaculaires sur une myriade de sujets de préoccupations, elle l'emporte sur les autres : excusez du peu,

Si, à ce moment de la lecture de cet éventail un peu décourageant, vous n'avez pas encore ouvert la bouteille de whisky pour la boire cul sec, voici de quoi entretenir votre foi en l'avenir : la **désobéissance civique**. À condition de s'engager ensemble, dans ce refus de suivre sans trop y réfléchir les règles édictées, les normes imposées, les fermetures obligées, la désobéissance aura un impact si cette désobéissance est à la fois assez subtile, suffisamment répandue et vraiment durable. Pour que cette désobéissance civique ait du poids, en outre, compter sur les esprits éclairés et jeteurs de ponts sera particulièrement fort. Cela inclut de lancer des ponts entre toutes les parties de la société, sans y chercher l'intérêt d'une seule portion de cette société.

Tout est donc à inventer. Ou, à bien y réfléchir, tout est à cumuler. Ces notions qui semblent s'exclure l'une l'autre n'auraient-elles pas un sens si elles interagissaient et se complétaient ?

Jean-Guy Divers

<sup>1</sup> Suivez mon regard, jusqu'au Palais de l'Élysée. Il doit bien y rester quelques exemplaires de cet ouvrage dans le bureau de Brigitte.

<sup>2</sup> *L'Homme révolté*. On peut le trouver facilement, à côté de Révolution, dans le bureau de Brigitte ou dans les meilleures librairies, désormais considérées comme essentielles, *Alleluia* !

<sup>3</sup> « La dictature, c'est « ferme ta gueule », la démocratie, c'est « cause toujours » Coluche.

# Le « juste retour à la Source » pour les Vivants après la mort ?

L'humusation, processus naturel de compostage humain, est un mode de sépulture qui s'inspire du merveilleux modèle de la forêt. Il nous ouvre les portes vers un juste retour à la nature et vers d'autres vies après notre passage sur terre. À notre mort, si notre corps est humusé, il deviendra, au terme d'une métamorphose naturelle de 12 mois, un terreau fertile prêt à régénérer des sols appauvris par l'activité humaine. Notre corps devient alors, non plus un destructeur, mais un créateur de ressources...

## CONCRÈTEMENT, COMMENT SE DÉROULE L'HUMUSATION ?

**La première étape** est l'accueil du corps. Revêtu d'un linceul, la dépouille mortelle est étendue sur une civière refroidie afin de ne pas recourir, pour sa conservation, à des substances polluantes. Hormis ce détail technique, tout se passe comme pour des funérailles conventionnelles.

**La deuxième étape** est la mise en humusation. Le corps est déposé sur un lit douillet de 20 cm de fins broyats de copeaux de bois, à même le sol, puis recouvert d'environ 2 autres mètres cube du même mélange végétal, gorgé d'eau de pluie. La sépulture prend la forme d'un tumulus végétal. Une stèle commémorative permet aux proches de savoir où venir se recueillir pendant un an.

**La troisième étape** est la symbiose du corps et de la terre. Les "humuseurs" – la microfaune qui ne vit en aérobie que dans les 10 à 15 premiers centimètres du sol – viennent réaliser la métamorphose de toutes les cellules de la dépouille humaine en humus... comme ils le font, pour les feuilles, les branchages, les gibiers morts ainsi que leurs déjections depuis des millions d'années dans les forêts. Les sous-bois sentent toujours bon l'humus et les arbres n'ont pas besoin d'engrais, ni de pesticides chimiques pour pousser. À l'intérieur du tumulus, la température atteint environ 60 degrés, ce qui tue tous les pathogènes. Il n'y a donc aucun risque sanitaire ! L'humusation d'un seul corps humain permettra de rendre autofertile l'espace pour planter 100 arbres ! De plus, les humuseurs rendent inoffensives toutes les molécules chimiques et toxiques présentes dans le corps des défunts en scindant leurs chaînes moléculaires...

**La quatrième étape** est la renaissance. Douze mois plus tard, une fois le processus de deuil accompli, le moment de passage vers l'espace du souvenir pourra donner lieu à une fête symbolique pour célébrer la continuité de la vie... Un peu de l'humus obtenu servira à rendre autofertile l'espace où poussera l'arbre devant lequel les proches pourront se recueillir au sein d'un Bois du Souvenir aménagé dans chaque commune. Le reste de l'humus servira à régénérer en agroforesterie des sols malmenés.

## UNE RÉALITÉ IMMINENTE ?

Depuis plus de 6 ans, le concept d'humusation se répand grâce à la Fondation d'utilité publique Métamorphose pour Mourir puis donner la Vie.

Plus d'une centaine de personnes, déjà ferventes adeptes du compostage de leurs déchets organiques, en Belgique, en France et en Suisse, se sont inspirées de ses publications pour expérimenter les principes de l'humusation – avec succès et sans la moindre exception – sur leurs animaux de compagnie ou d'élevage... du perroquet au cheval !



Pour valider scientifiquement le processus d'humusation, L'UCLouvain a entamé des expérimentations sur des porcs depuis fin 2018. Leur rapport publié fin novembre 2020 démontre seulement qu'ils n'ont pas suivi le protocole de la Fondation et qu'ils ne peuvent donc tirer aucune conclusion concernant l'humusation. Ce qu'on peut y lire en filigrane, c'est que l'humusation ne peut en aucun cas être réalisée n'importe où, n'importe comment et surtout pas par n'importe qui... Comme le préconise clairement la Fondation !

Pour une humusation réussie, il faut notamment : une bûche érigée sur un sol vivant ; un broyat fin gorgé d'eau, avec un bon rapport carbone/azote (du brun et du vert) ; un taux d'humidité suffisant à tout moment ; une bonne aération et un cycle de douze mois. C'est décrit dans le livre, *Plaidoyer pour l'Humusation*, et sur le site [www.humusation.org](http://www.humusation.org).

Le 5 mars 2021, le concept a pu être exposé à la ministre de l'Environnement Céline Tellier, dans un cadre formel. Rappelons que toutes les démarches mises en place par la Fondation sont l'œuvre exclusive de volontaires bénévoles sans aucun but lucratif. L'humusation bénéficie de l'aval d'un Comité d'experts en compost de renommée internationale et est soutenue par une part de plus en plus importante de la population... tout simplement parce qu'elle réenchante la mort et présente des bénéfices environnementaux essentiels pour l'avenir des générations actuelles et futures. Aucun besoin d'être un grand scientifique pour constater ces évidences... C'est du pur bon sens !

Plus de 50.000 personnes, en effet, ont signé les pétitions en ligne. Près de 5.000 personnes ont envoyé leur Acte de dernière volonté en faveur de l'humusation à leurs élus locaux. Il est très

clair qu'il existe un refus grandissant parmi la population de devoir choisir entre la tombe et le four. Près de 350 d'entre elles ont même pris au moins une part à 250 € de la coopérative afin de financer les infrastructures du centre pilote près de Rochefort. Celles-ci accueilleront dignement, lors de la cérémonie d'adieu, les familles des défunts qui ont fait don de leur corps pour valider l'humusation.

Attendre et attendre encore avant le feu vert politique pour lancer ces tests, n'est-ce pas prendre le risque que certaines personnes en arrivent à s'organiser pour passer outre la loi et pour mettre en œuvre ce que la nature leur commande... tant la lenteur des autorités politiques leur paraît un total déni de démocratie ?

Le protocole de la Fondation Métamorphose, envoyé au cabinet des pouvoirs locaux en Wallonie en octobre 2020, permet de lancer les expérimentations en vue de la légalisation de l'humusation, en toute sécurité, dans le respect des règles d'hygiène et en accord avec les familles. Ce n'est, ni plus ni moins que ce qui a déjà été autorisé sur 6 dépouilles mortelles humaines, dès juin 2018 pour l'équipe de *Recompose* à Seattle.

## LOGIQUE CAPITALISTE OU LENTEUR POLITIQUE ?

Pourquoi tant d'obstacles ? La raison qui semble justifier le coup d'arrêt pour l'humusation de l'administration des Pouvoirs locaux et de son Ministre, Christophe Collignon, en Wallonie, est la volonté de rentabiliser les infrastructures des crématoriums qui pourraient, à peu de frais, accueillir une salle annexe pour organiser l'aquamation. Il s'agit, selon le ministre, d'une pratique *écocorrecte*... Elle consiste à mettre le corps nu du défunt dans 300/400 litres d'eau avec de l'hydroxyde de potassium, dans une casserole à pression à plus ou moins 100 degrés pendant quelques heures pour dissoudre les chairs. La soupe brune infâme qui en résulte n'offre aucune autre option que d'être rejetée, avec tout son lot de pollution inévitable, dans les égouts. Qu'en est-il du respect des défunts ? Quant aux os, blanchis, ils sont réduits en poudre pour être remis à la famille dans une urne... comme pour la crémation. Cette technique est issue de l'équarrissage pour se débarrasser des cadavres d'animaux et aucune volonté citoyenne ne s'est jamais manifestée pour réclamer un tel mode de sépulture.

## UNE LUEUR D'ESPOIR ?

La ministre Tellier a suggéré de mesurer les impacts environnementaux de l'enterrement et de l'incinération classiques pour pouvoir les comparer avec ceux de l'humusation. Il s'agit d'une opportunité de dire enfin la vérité sur les modes de sépulture actuels, de démythifier le *greenwashing* et de divulguer les chiffres de l'horreur que représentent le four et la tombe au niveau écologique...

Intégrer l'humusation dans notre vie c'est choisir la renaissance, c'est choisir non pas de limiter la nature mais de l'imiter... et de vivre en parfaite harmonie à ses côtés. Nous avons le devoir collectif de revendiquer le droit à retourner dans l'humus... des racines à la cime des arbres.

La suite ? Rendez-vous au prochain numéro...

**Sandrine Wilson et Bertrand Vanbelle, ambassadeurs pour l'humusation.**

# Tourner en rond dans l'(anti-)complotisme (une première et dernière fois, en ce qui nous concerne)

Après *facho* dans les années 1980-90, *populiste* dans les années 2000-10<sup>1</sup>, *terroriste*, *sexiste*, *homophobe* et *transphobe* plus récemment, *complotiste* est le nouveau point Godwin devenu en quelques années à la mode. Il a empoisonné l'esprit d'une bonne partie des électeurs-consommateurs, qui craignent le parler franc (la *parrhesia* chez les anciens Grecs) sous peine de tomber dans cette catégorie honnie. Des médias aux conversations courantes, la marotte anti-complotiste se porte à merveille, jusqu'à tomber inconsciemment dans le piège qu'elle dénonce, puisque les complotistes formeraient une congrégation mondiale tellement puissante qu'il s'agirait de déjouer leurs plans machiavéliques (sataniques ?). Vous ne trouvez pas qu'on tourne en rond ? Les gens d'en haut applaudissent les gens d'en bas qui usent et abusent de ce cliché. Parmi ces derniers, les académiques ; quand un chercheur en sciences politiques veut faire carrière dans son institution et plastronner dans les médias<sup>2</sup>, un excellent truc est d'étudier, analyser, décortiquer la « *composphère* », qui recoupe la « *fachosphère*<sup>3</sup> ». Fréquenter le site de Conspiracy Watch, et s'en vanter, vous fait apparaître comme un citoyen intelligent, rationnel, un démocrate en alerte, un antifasciste, bref quelqu'un de bien. Voir des fachos et des complotistes partout est un signe de bonne santé mentale et de vigilance démocratique. Les réseaux sociaux représentent le terrain de chasse des antifas du clavier, spécialistes des déductions et recoupements numériques douteux. Dénoncer une camarade qui a reçu un texto d'un type ayant préalablement rencontré une militante qu'on avait vue converser avec un fachos dans une vidéo est un acte de civisme, car par transitivité cette camarade est devenue une fachos malgré elle, la pauvre. Voit-on dans une manifestation un seul drapeau portant la lettre Q noyé parmi des dizaines d'autres de syndicats et d'associations, peu après apprendra-t-on sur son écran que la manif était noyauté par l'extrême droite<sup>4</sup>, c'est irrefragable ! Et donc irrémédiablement contaminée, décrédibilisée, mise hors-jeu<sup>5</sup>. Et ainsi de suite, la paranoïa des antifascistes est comme l'univers : en continuelle expansion.

Il faudrait en rire si le sujet n'était pas aussi grave et que ce mot ne constituait pas une arme du pouvoir politico-médiatique pour empêcher de penser. Prenons toutefois cette liberté et ouvrons le dictionnaire Lafrousse, mis à jour depuis mars 2020, pour y lire la définition du *complotiste* : « *citoyen dont la liberté d'expression, les questionnements et les réflexions s'écartent, ne fût-ce que d'un pouce, de la stricte communication gouvernementale et scientifique relayée par les médias à la botte* ». Ainsi, « *complotiste* » devrait presque toujours s'accompagner de guillemets, ce qui heurtera les âmes bienpensantes, mais aura l'avantage de montrer que le « *complotiste* » est, aux yeux des politiques et de leurs relais médiatiques, celle ou celui qui a le tort de ne pas souscrire au narratif officiel.

Reste que la caste médiatique continuera à s'acharner et lancera la vindicte, c'est certain. Le *Soir* avait déjà, sur seule base de la bande-annonce de *Ceci n'est pas un complot*, indiqué que « *sur les sites de crowdfunding, le complot, ça rapporte*<sup>6</sup> ». La publication du documentaire quelques mois plus tard offrira la preuve que celui-ci est basé sur des faits avérés, sans spéculation ni extrapolation. Dès lors, aucun média n'osera plus, à notre connaissance, le traiter ouvertement de complotiste, mais



sanitaire » ? « *Que voulez-vous, Madame... certes, c'est un peu embêtant... mais M. Macron a quand même été élu contre Mme Le Pen... alors, entre deux maux...* ». La surdité et le cynisme d'une certaine gauche qui se prétend toujours anticapitaliste (?) ne cesseront d'étonner...

Il faudra donc encore supporter d'être taxé de complotiste par ceux qui refusent de penser radicalement (à la racine) et de réfléchir à notre avenir. Dans la hiérarchie des priorités, empêcher la destruction du monde commun passe en effet avant notre petite image. N'ayons dès lors plus peur d'être « *complotistes* », avant de bannir ce mot, avec ou sans guillemets. Pour le plus grand bien de la pensée et de l'esprit critique.

Dossier coordonné par  
Alexandre Penasse et Bernard  
Legros

certain, plutôt que de se mouiller eux-mêmes, ont fait bavarder des universitaires ou des individus lambda pour laisser entendre que si le documentaire n'était pas typiquement complotiste, il l'était quand même un peu, pour peu que l'on y regarde de plus près<sup>7</sup>. Des membres de la profession ont même (légèrement) battu leur coulpe, reconnaissant certaines de leurs erreurs et outrances<sup>8</sup>, tout en déplorant que d'autres aspects ne soient pas abordés dans le documentaire, ce qui est une vieille ficelle rhétorique : focaliser sur l'absence plutôt que sur la présence. Qui pourrait se targuer d'avoir une vision à 360° ? Personne, bien sûr, telles sont les limites de l'entendement... et de la durée d'un film. Les journalistes n'ont-ils pas appris qu'un des principes de leur métier consiste à découper, séquencer la réalité ? Et donc la recomposer, dans certaines limites ? Comme disait George Orwell, la vérité se construit. Ce que Bernard Crutzen a fait, sauf que cela lui est reproché (voir l'article d'Alain Adriaens dans ce numéro).

La conséquence politique directe de cette traque obsessionnelle des (« *complotistes* ») est de laisser les mains libres aux gouvernants, en fermant les yeux sur leur (non-)gestion catastrophique et malveillante de l'épidémie. Car il y aurait « *plus urgent* » que de s'en prendre aux décideurs — combattre l'extrême droite qui ne décide rien —, et à tout prendre, mieux vaudrait encore supporter — dans les deux sens du terme — un régime libéral totalement corrompu, en phase terminale, que prendre le risque de voir la droite illibérale arriver au pouvoir comme en Hongrie. Mais point besoin de tomber dans l'illibéralisme. Le très libéral Emmanuel Macron n'est-il pas en train d'engager la France sur la voie de l'apartheid social avec son projet de « *passoport*

1 Le retour massif de l'épithète « *populiste* » dans les discours a fait suite au NON français au traité constitutionnel européen, en 2005.

2 Tristan Mendès-France a dorénavant son billet régulier sur France-Inter.

3 Ainsi en est-il, entre autres, de Jérôme Jamin et Florence Caeymaex (ULiège), Marie Peltier (Institut supérieur Gallilée), Emmanuelle Danblon et Olivier Klein (ULB), Gérald Bronner et Tristan Mendès-France (Université de Paris). Jadis, les *alma mater* abritaient des philosophes, aujourd'hui elles regorgent de *complotologues*. On progresse, les amis !

4 « *Q* » est la lettre de ralliement de la nébuleuse QAnon, partie des États-Unis à la conquête du monde via la Toile. Elle a soutenu Donald Trump et est généralement classée à l'extrême droite.

5 Sauf à virer *manu militari* le drapeau et son porteur, ce qui pose la question voltairienne de la tolérance aux idées politiques différentes.

6 <https://plus.lesoir.be/338647/article/2020-11-18/sur-les-sites-de-crowdfunding-le-complot-ca-rapporte>.

7 À l'instar des contorsions sémantiques d'Emmanuelle Danblon dans *Le Soir* (10 février 2021), et d'un certain Lary qui déclare dans le même journal (27 & 28 février 2021) : « *Même si le titre Ceci n'est pas un complot situe l'objet documentaire entre information et complotisme, il se place finalement côté complotisme. La manière dont le docu est mené ne permet pas de se positionner de manière neutre* ». Si l'on comprend bien, donc : primo, il suffirait d'être politiquement engagé contre le pouvoir en place pour verser dans le complotisme ; secundo, par comparaison on en déduit que la manière dont le JT est mené permettrait, elle, de se positionner de manière neutre. On continue à progresser, les amis !

8 Tel Pascal Martin, « *Ceci n'est pas un complot met en pelote le désarroi et le chagrin de tout un peuple* » (in *Le Soir*, 27 & 28 février 2021).

# « Le masque n'a rien d'un détail ! »

## ENTREVUE AVEC MICHEL ROSENZWEIG\*



### Quelle est sa symbolique ?

Le masque est une manière de museler les gens, de les faire taire, obéir, se soumettre, de les déshumaniser. Précisons : je n'y suis pas opposé en milieu clos, mais à l'extérieur aucune étude n'atteste de son efficacité pour ralentir ou combattre une épidémie. L'explication est que les politiques veulent éviter toute recrudescence virale et prendre le minimum de risque, de manière à ce que rien ne leur soit reproché. Et puis, il fallait un signal symbolique fort.

**J'ai remarqué aussi avec étonnement le « stoïcisme » et la résilience de mes concitoyens portant le masque en plein été et en pleine chaleur...**

À l'évidence, il y a plusieurs « catégories » psychosociales. Il y a des gens stoïques, peureux (de l'amende et/ou du virus), conformistes, adhérant au dogme officiel. La docilité et la réceptivité au narratif gouvernemental sont massives, en Belgique comme en France. Il est très affligeant que l'obéissance soit généralisée à ce point. En France, Louis Fouché proposait récemment de donner rendez-vous à quelques centaines de personnes « démasquées » dans une grande surface, comme action de désobéissance civique. Cela aurait un impact, car l'union fait la force. Mais comment fédérer les gens est une question compliquée. Bref, le maître-mot de cette situation est la peur. Et elle empêche l'argumentation rationnelle et inhibe l'action.

**« Liberté » est devenu un gros mot, alors qu'il était sur toutes les lèvres jusqu'à la survenue de l'épidémie...**

Celui qui revendique sa liberté est considéré aujourd'hui comme un criminel. Là aussi, on a basculé ! Depuis mes prises de position, je me suis fait black-lister en de nombreux endroits, y compris sur Facebook, où mes comptes ont été abusivement restreints à trois reprises, sans aucune explication convaincante de la multinationale et sans recours possible. C'est aussi arrivé à mon ami Jean-Dominique Michel. Cela nous a fortement découragés, mais nous avons décidé de résister. J'ai évidemment besoin de ce réseau social pour m'exprimer.

### Qui sont les intellectuels à sortir du lot ?

Il n'y en a pas beaucoup. Michel Onfray, auteur que j'apprécie par ailleurs, m'a déçu sur la question du vaccin. Son argumentation est classique, mais selon moi ne s'applique pas à ce virus. Se faire vacciner pour partir sous les tropiques, ça n'a rien à voir avec le vaccin anti-covid. La vraie question est « pourquoi cette hystérie vaccinale pour une maladie dont plus de 99% des gens contaminés réchappent » ? Oser la poser c'est risquer la disqualification ! Cela dit, je ne suis pas un opposant à la vaccination. Je suis partisan de la liberté individuelle vaccinale quand elle est justifiée. L'autre question, ce sont les conséquences de l'obligation vaccinale par défaut, qui donnera lieu à un passeport sanitaire numérique, idée-force du « Great Reset ». La nouvelle norme anthropo-sociale arrive par le vaccin. Je m'en doutais déjà il y a huit mois d'ici. Voilà ce qui me révolte, et pas les risques d'effets secondaires du vaccin, qui ne sont pas plus dangereux que ceux d'une foule de médicaments. Rendons-nous compte que le pass sanitaire sera peu à peu obligatoire dans notre pays, et peut-être même un jour pour aller faire ses courses ! Un véritable apartheid sanitaire !

### Est-ce que tout est déjà fichu ?

En tant que pessimiste-réaliste-lucide de nature, je pense que c'est plié, la loi « pandémie » va probablement passer comme une lettre à la poste au Parlement. Or, c'est une catastrophe : traçage général de la population, contrôle numérique, applica-

tions obligatoires pour vivre selon la nouvelle norme sanitaire, reconnaissance faciale pour surveiller les personnes en quarantaine et même bracelets électroniques ! Le PTB et la N-VA sont les seuls partis à s'y opposer mais ne sont pas majoritaires. Ma crainte est que la Belgique devienne un pays-pilote, comme Israël. Pourquoi ? Peut-être que parce qu'ici se trouve le siège de l'Union européenne et que nous devons montrer l'exemple.

### Comment s'y opposer ?

Difficile. Au Parlement règne un quasi-consensus. Les tribunaux ? Je n'y crois pas, trop d'adhésion aux mesures. La peur gouverne et ça marche. Regardez l'affaire du masque en été. Si les autorités étaient capables d'imposer « ça », c'était le début de la fin et tout était envisageable. Aujourd'hui, malgré un faible nombre de décès par jour « du » et « avec » le virus sans que l'on sache la différence, nous sommes toujours dans le même régime sanitaire. La Chine avec son crédit social est le modèle dont semblent s'inspirer nos démocraties.

**À tous les échelons – du gouvernement au citoyen lambda en passant par les experts et les médias dominants ou non –, le complotisme est présenté comme un chancier rogeant le débat, la raison et la démocratie. Certes. Mais l'obsession anti-complotiste sévissant actuellement n'aboutit-elle pas aux mêmes travers, par retournement pervers ?**

Aujourd'hui, le complotisme est surtout devenu une manière de désigner et d'épingler tout esprit dissident au dogme covidiste en le condamnant à la mort sociale et professionnelle, en l'excluant, en le discréditant et en le disqualifiant. C'est une arme de destruction sociale massive utilisée par le pouvoir. Ça rappelle la psychiatrisation en Union soviétique jadis. Or, une personne désignée « complotiste » est souvent un individu de bonne foi qui fait l'hypothèse qu'il y a des gens qui complotent quelque part. Il traque les comploteurs en espérant les démasquer. Et alors ? Où est le crime ? L'histoire est jalonnée de complots historiques, tout le monde le sait ! Mais il y a surtout beaucoup de gens qui se posent de très bonnes questions sans pour autant faire l'hypothèse d'un complot.

**La « Grande Réinitialisation » de l'économie, initiée par le Forum économique mondial, est souvent classée dans la théorie du complot, alors que ses principes sont pourtant visibles et portés à l'attention de tous, sur son site et dans l'ouvrage de Klaus Schwab Covid-19 : la Great Reset. Comme disent Pièces et Main d'œuvre, tout est là, il n'y a qu'à lire...**

Les concepteurs du Great Reset expliquent eux-mêmes dans leur livre que le covid est une opportunité pour mettre en place leur agenda. Il n'y a donc pas de complot. La seule vraie question « complotiste » qui demeure est celle du lien de causalité : où est l'œuf, où est la poule ? Le coronavirus a-t-il été délibérément « créé » en laboratoire et utilisé comme prétexte à réinitialiser le capitalisme contemporain ? C'est une hypothèse intéressante. Est-elle plausible ? Il faut l'examiner et nous ne possédons aucune preuve jusqu'à présent. Mais il n'est pas permis de poser cette question sous peine de lynchage médiatique. Une seule chose est claire, le Forum économique mondial profite de la pandémie pour implémenter l'agenda de la Grande Réinitialisation ; en effet, c'est écrit, il suffit de le lire.

Propos recueillis par Bernard Legros en mars 2021.

\* Né à Bruxelles, philosophe (ULB) et psychanalyste. A travaillé dans le domaine des psychotropes (drogues légales et illégales, médicaments), en s'attachant à la dimension anthroposociale des usages de drogues dans une perspective géopolitique.

Sa formation de philosophe, son expérience clinique et les conclusions de ses recherches l'ont ainsi conduit à étendre ses réflexions et sa pratique au-delà des questions liées aux usages de drogues avec un regard multiple, critique et questionnant. Plus récemment, il a publié des articles d'analyse et de réflexion sur des sujets de société qui le passionnent comme le Covid, pour *Tribune Juive*, *Causeur*, *Antipress*, *Nexus*, *France Soir* et *Vu du droit*.

**En Belgique, dès le printemps 2020, vous avez été un des premiers à critiquer la gestion politique de l'épidémie. Aviez-vous d'emblée été étonné de la façon dont les gouvernements belges et français s'y étaient pris ? Un an plus tard, votre analyse a-t-elle changé ?**

C'est une question intéressante, à laquelle je réponds pour la première fois publiquement. À partir de décembre 2019, j'étais inquiet, suite aux informations venues de Chine. En janvier, on voyait tous ces gens malades à Wuhan. Ma première impression était donc alarmiste. Puis il y a eu le premier confinement. Au tout début, je trouvais que c'était une bonne idée, ainsi que de fermer les frontières. Il fallait limiter, isoler, traiter. Mais à la mi-avril, je me dis que quelque chose clochait : masques d'abord inutiles puis obligatoires, messages contradictoires, etc. J'ai commencé à douter, me suis posé des questions sur l'origine du virus et ai mené mes investigations, surtout à partir du cas de la France, tout en regardant aussi la Belgique.

**En juillet 2020, vous avez publié sur le site tribunejuive.info un article intitulé « Le masque et la vie ». Pour vous, cette question du masque était cruciale pour comprendre la stratégie biopolitique. L'est-elle toujours ? Autour de moi, certaines de mes connaissances, pourtant indisposées par les mesures sanitaires liberticides, n'y voient qu'un détail, assez bizarrement...**

Cet article qui a fait le buzz marque ma visibilité dans le domaine public. *Antipress* a été le premier à le publier. Il symbolise l'entrée en action du « canari dans la mine ». En tant que Juif né peu après la Shoah, je suis très sensible aux signes avant-coureurs et aux signaux faibles. J'ai écrit l'article à la fin juillet. En plein été, on nous imposait le masque en extérieur, alors que les indicateurs épidémiologiques étaient au plus bas. Je me suis dit : « Si on en est là, qu'est-ce que ça va donner à la rentrée, quand la grippe et les rhumes vont revenir ? ». Le masque commençait à revêtir une signification plus politique que sanitaire. Ce n'est donc pas du tout un détail pour moi !

# Ce sera quand même un complot !

Ils sont bien embêtés les gardiens de l'orthodoxie médiatique qui ont largement participé à faire monter l'anxiété collective face à l'épidémie due au coronavirus. Le film de Bernard Crutzen, *Ceci n'est pas un complot* (en ligne, gratuit, sur [https://www.youtube.com/watch?v=HH\\_JWgJXxLM](https://www.youtube.com/watch?v=HH_JWgJXxLM)), interviewe des personnes modérées des différents bords, ne se lance pas dans des hypothèses risquées, relaie des faits avérés (ce sont en majorité les productions des grands médias belges). Ceux qui se sont sentis mis en cause ont donc été obligés d'aller chercher la petite bête dans ce que seraient les intentions cachées du réalisateur. Intéressons-nous de près aux réactions parfois surprenantes des médias que l'on a osé questionner sur leur traitement de l'épidémie du SARS-CoV-19.

## DÉRANGEANT, PARCE QUE METTANT LE DOIGT OÙ CELA FAIT MAL ?

Commençons par le degré zéro de l'analyse politique : Caroline Lallemand, journaliste au *Vif* réagit à chaud (le 8 février) et commence son article par « un documentaire belge à la sauce *Hold-up* ». Comment oser mettre sur le même pied le pamphlet réalisé par les libertariens qui font feu de tout bois pour critiquer les États (souhaitant les voir affaiblis pour faire avancer leur rêve : toujours plus de pouvoir cédé à un gouvernement mondial piloté par les multinationales) et le film d'un progressiste qui s'interroge sur le pourquoi de la pensée unique que l'on constate dans la plupart des médias ? Le titre d'un second article, le lendemain, ne cache pas le jugement négatif péremptoire : « Un poison réalisé avec talent »<sup>1</sup>.

Arnaud Ruyssen, journaliste à la RTBF, que l'on a connu mieux inspiré, dit avoir décrypté le documentaire et juge qu'il présente les médias « comme des manipulateurs complices de l'avènement d'un régime autoritaire. Thèse que reprennent en cœur les complottistes qui avancent que le Covid-19 est un moyen pour mettre en place une société de contrôle, liberticide. » Il considère aussi que la vidéo « minimise complètement le cœur du problème de cette épidémie... à savoir le risque de faire exploser notre système hospitalier. » A-t-il bien vu le même film que nous ? En effet, ces deux affirmations ne correspondent pas à la réalité du film, mais lui permettent de sortir le mot joker : « complottiste ». On peut penser que, d'une certaine manière, le journaliste traduit ce sentiment de grande responsabilité (« Peut-on balayer 20.000 morts d'un revers de la main... en les ramenant au fait qu'ils ne représentent "que" 0,17% de la population belge ? ») : il fallait que les messages délivrés incitent fortement les auditeurs à observer strictement toutes les règles édictées par les pouvoirs publics. Déçu par la réaction « à fleur de peau » du journaliste de la RTBF, *Kairos* l'invite à un débat avec Bernard Crutzen.<sup>2</sup> Hélas, le commentateur TV refusera, bien que comme beaucoup d'autres, il insistait sur l'intérêt d'avoir des échanges contradictoires et un large débat sur la manière dont les médias ont agi ces derniers mois autour du Covid. Seule la télévision régionale BX1 a organisé un débat avec Bernard Crutzen<sup>3</sup>, mais avec un déséquilibre sur la place donnée aux divers intervenants tel que le réalisateur s'est senti piégé, « tel un taureau entrant dans l'arène d'une corrida ».

Impossible de lister ici toutes les réactions des médias *mainstream*, mais elles s'orientaient souvent dans le sens « *Ceci n'est pas un complot, mais...* » (Dorian de Meeus, rédac-chef de *La Libre*, 12 février). *L'Avenir* titrera lui, que le documentaire « est un film orienté ». De fait, Crutzen ne s'est pas caché d'avoir été choqué par le traitement médiatique de la pandémie, qu'il a ressenti un « *matraquage* »<sup>4</sup> (mais c'est un sentiment clairement partagé par la majorité de la population), la vraie question étant : « *Est-ce justifié ou non ?* ». Ce sont les personnes interrogées par Crutzen qui ont utilisé les mots « *propagande* », « *fabrique du consentement* », « *sacrifier la liberté de pensée* ».

On ne relèvera que pour l'anecdote les commentaires sur la qualité du documentaire, le choix des interlocuteurs et captures d'écran, le recours aux techniques incontournables pour une bonne vidéo, la position du réalisateur (« *la posture de Crutzen n'est pas claire, il n'est pas journaliste, il est auteur. Ce qui me dérange profondément c'est que le public confonde la posture d'un auteur à celui d'un journaliste...* »). Toutes ces arguties

évitent de devoir répondre à la question centrale : « *Mais pourquoi cette unanimité dans l'envoi de messages qui a eu pour effet de distiller une très grande anxiété chez la majorité de la population ?* »

## UN PRÉCURSEUR

Avec un peu de recul, on constate que le film, terminé fin décembre 2020, rendu public le 6 février, a été le premier à poser des constats et à lancer, dans un document étayé par faits et témoignages, des questions qui maintenant sont reprises et développées dans beaucoup de médias. Dans l'interview de Bernard Crutzen que *Kairos* a publiée sur son site<sup>5</sup> au début mars, le réalisateur sent lui aussi un « frémissement » dans plusieurs rédactions. Certes, ce n'est jamais facile de reconnaître en peu de temps que l'on a fait fausse route, mais depuis la mi-février l'on ressent que la très forte unanimité derrière la pensée unique médiatico-gouvernementale se fissure peu à peu. Ainsi, *Le Soir* a consacré deux pages à l'analyse du film, mais a eu l'habileté de faire parler des personnes extérieures (pour ne pas se dédire ?) : « *Ils sont une dizaine à avoir accepté de nous parler de Ceci n'est pas un complot, le documentaire de Bernard Crutzen. Un film qui les a marqués.* » Cela a permis au journal de juxtaposer des opinions défavorables, mais aussi des commentaires qui rejoignent et parfois amplifient les critiques quant à la manière dont le monde des médias a traité l'épidémie. Extrait de l'article du 27 février : « *C'est scandaleux de voir comment Wilmès a remballé le gars du site d'infos Kairos, s'insurge Kris. "Cela me fait penser à la Hongrie d'Orban." La presse mainstream, la fréquentable, en oublierait l'essentiel : "Il est dommage qu'elle ne relaie plus des problématiques comme la pauvreté ou la solidarité", estime Julie.* »<sup>6</sup>

Le documentaire de Bernard Crutzen a fait remonter à la surface des faits étrangement tus par la plupart des médias. On songe à cette vidéo où Marc Van Ranst explique à un auditoire huppé comment il a manipulé les médias lors de la crise de la grippe à H1N1. La vidéo<sup>7</sup> est parue sur *Kairos* le 15 décembre 2020, un extrait en a été repris par *Ceci n'est pas un complot* et, depuis lors, elle remonte dans certaines rédactions. Cette question des conflits d'intérêts a valu l'opprobre quasi généralisée de la profession quand Alexandre Penasse a osé poser la question à Sophie Wilmès. C'est pourtant le b.a.-ba du métier de journaliste et cette inquiétude sur des conflits d'intérêt a été peu relevée quand l'épidémiologiste Yves Coppieters l'a dénoncé clairement lors de son rapport au Parlement.<sup>8</sup>

## TENTATIVES D'EXPLICATIONS

Les réactions indignées de certains médias face aux questionnements de *Ceci n'est pas un complot* sont peut-être justifiées par le fait qu'elles se ressentent comme accusées de faire partie d'un « grand complot ». Si de telles théories existent (voir les adeptes de la théorie du « *Great Reset* »), ce que révèle le film de Crutzen n'est pas de l'ordre de la complicité à une vaste conspiration mais plutôt d'un comportement moutonnier, parfois même « bien intentionné » au départ, mais qui débouche sur un résultat globalement négatif.

On peut citer comme causes d'un discours unanimement générateur de peurs :

- Un certain sens de la responsabilité (ou de l'obéissance ?) qui pousse à relayer, sans guère de recul critique, les injonctions des autorités. Cet aspect est fortement corrélé au positionnement très conservateur et proche du pouvoir de la plupart des rédactions des grands médias.

- Une croyance naïve en la Science, avec une majuscule, sans réaliser que s'il y a une méthode scientifique, s'il y a un corpus scientifique qui s'élabore sur des décennies, il y a aussi beaucoup de scientifiques qui sont des avocats d'intérêts privés et que la stratégie des semeurs de doute a été mise au point sur d'autres dossiers (tabac, amiante, pesticides, changement climatique...).

- Le biais qu'induit l'entre-soi : dans la plupart des milieux, on échange qu'avec des personnes qui nous ressemblent, qui pensent comme nous. Ce constat est encore plus vrai pour les équipes de virologues qui s'auto-convinquent que la seule priorité doit être l'éradication du virus.

- L'obnubilation sur les aspects sanitaires de la crise, sans prendre en compte les composantes sociales, économiques, psychologiques et politiques des décisions.

- L'absence de connaissance de *La stratégie du choc*<sup>9</sup> qui permet aux puissants de profiter des situations chaotiques pour faire avancer leur agenda néo-conservateur.

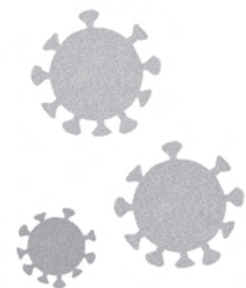
- Beaucoup de journalistes semblent avoir peu conscience des biais qui expliquent leurs lectures univoques, orientées dans un sens hygiéniste et, jusqu'il y a pas longtemps, peu critiques face à des mesures privatives de libertés, voire dérivant vers une logique autoritaire.

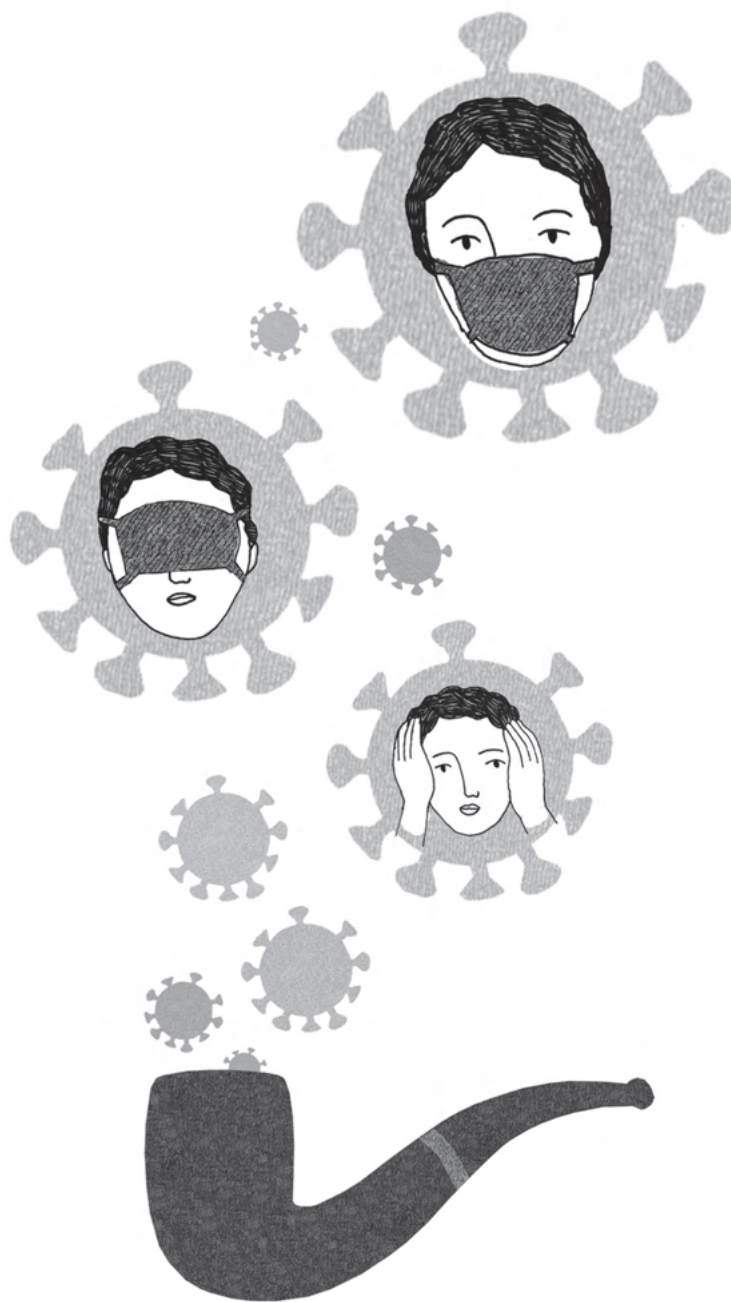
*Ceci n'est pas un complot* n'est pas certainement conspirationniste dans le sens où il voudrait faire croire que la majorité des journalistes sont complices d'un projet politique vaguement secret. La vidéo ne s'adresse pas seulement au grand public, mais aussi à ceux qui « font l'information » en espérant les convaincre qu'ils auraient intérêt à être moins dociles et à agir dans le sens de la phrase conclusive du film de Bernard Crutzen : « *En démocratie, la presse ne devrait-elle pas être le premier rempart contre les abus du pouvoir ? Dans cette crise, au contraire, elle semble accompagner le pouvoir, même dans ses délires.* »

Alain Adriaens

## TENTATIVE DE CENSURE ?

C'est le 6 février que Bernard Crutzen a rendu public son film, en proposant de le visionner sur le site web communautaire Vimeo<sup>11</sup> qui permet le partage de vidéos réalisées par les utilisateurs. 17 jours plus tard, le 23 février, alors que le film y avait été vu plus de 600.000 fois, Bernard Crutzen recevait le message suivant : « *Votre compte a été supprimé par l'équipe de Vimeo pour violation de nos lignes directrices. La raison est que vous ne pouvez pas mettre en ligne des vidéos mettant en scène ou encourageant des actes d'automutilation, prétendant à tort que des catastrophes de grande ampleur sont des canulars et émettant des allégations erronées ou mensongères concernant la sécurité des vaccins.* ». Aucune réponse aux demandes de savoir où ils avaient trouvé de telles affirmations non autorisées. D'évidence, poser des questions sur ces sujets sensibles n'est pas admis. Vimeo a seulement souhaité « *bonne chance pour trouver une plateforme qui héberge vos vidéos.* ». De fait, Crutzen avait prévu le coup et grâce à des mises en ligne sur YouTube et des copies « pirates » l'on en est à 1.530.000 vues. Mais on peut partager les inquiétudes du réalisateur : « *Preuve flagrante que les géants du net s'érigent en censeurs ? Qu'ils décident ce qu'on peut dire ou ne pas dire ? Que questionner la vaccination est interdit ?* »





*Ceci n'est pas un complot...?*

1 On notera que, souvent, les titres et intertitres dus aux rédacteurs en chef des rubriques nient toutes les nuances qu'ont développées les journalistes dans le corps de l'article. Recherche du sensationnel ou orientation anxiogène voulue en haut lieu ?

2 <https://www.kairospresse.be/article/invitation-a-arnaud-ruysen-pour-participer-a-un-debat-avec-bernard-cruzen/>.

3 <https://bx1.be/categories/news/les-medias-sont-ils-a-la-hauteur/>.

4 Matraquage : au sens figuré, répétition incessante d'un message qu'on veut imposer (Dictionnaire reverso).

5 <https://www.kairospresse.be/article/ceci-nest-pas-un-complot-nest-ce-pas-bernard-cruzen/>.

6 Même si ce que l'on peut retenir, c'est que les propos des interviewés sont nuancés, le titre retenu se veut quelque peu méprisant : la vidéo « *met en pelote le désarroi et le chagrin de tout un peuple* » : <https://plus.lesoir.be/357677/article/2021-02-27/ceci-nest-pas-un-complot-met-en-pelote-le-desarroi-et-le-chagrin-de-tout-un>.

7 [https://www.youtube.com/watch?v=30AQ4QTV\\_3M&t=4s](https://www.youtube.com/watch?v=30AQ4QTV_3M&t=4s).

8 Extrait de l'article de la RTBF du 2 septembre 2020 : "Des conflits d'intérêts pointés. (...) le rapport pointe également un souci dans l'identification des experts officiels, en termes de conflits d'intérêts, de multidisciplinarité, représentativité, expérience : "Certains experts sont en lien direct avec des firmes pharmaceutiques, ce qui peut influencer les débats (ces personnes se retrouvaient entre autres dans le groupe de travail Testing). D'autres sont gestionnaires de sociétés privées de développement informatique et d'e-santé, et ont pris le contrôle de certaines stratégies (le suivi de contact par exemple)". La commission spéciale devra, pour l'expert, rechercher ces possibles conflits d'intérêts "pour mieux comprendre ce qu'il s'est passé..." : [https://www.rtbf.be/info/dossier/epidemie-de-coronavirus/detail\\_que-dit-le-rapport-d-yyves-coppeters-pour-la-commission-speciale-sur-la-gestion-du-coronavirus?id=10574411](https://www.rtbf.be/info/dossier/epidemie-de-coronavirus/detail_que-dit-le-rapport-d-yyves-coppeters-pour-la-commission-speciale-sur-la-gestion-du-coronavirus?id=10574411)

9 [https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2021/02/10/qu-est-ce-que-the-great-reset-un-livre-devenu-theorie-du-complot\\_6069491\\_4355770.html](https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2021/02/10/qu-est-ce-que-the-great-reset-un-livre-devenu-theorie-du-complot_6069491_4355770.html)

10 Naomi Klein, *La stratégie du choc*, Lemeac/Actes Sud, 2013 [2007].

11 Vimeo existe depuis 2004 et est une filiale du groupe américain IAC (InterActiveCorp).

# « Théorie (de la théorie) du complot »

« L'histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire de la lutte des classes »

Marx & Engels, *Manifest der Kommunistischen Partei* (février 1848)

**P**eut-on penser le complot ? Les médias *mainstream* considèrent que l'impensable doit rester impensé. Derrière eux se rangent, cela va sans dire, les bienpensants, toutes tendances confondues. Mais de quoi parle-t-on au juste ? D'une réalité qui appartiendrait au domaine (philosophique) de la raison pure ? Des conditions de possibilité (politiques) de la démocratie ? Ou de la difficulté (psychologique) extrême de comprendre, et de révoquer, les manipulations perverses ? Commençons par planter le décor lexical.

1. Historiquement, l'évolution du lexique est plutôt simple. On ne complot en français, semble-t-il, que depuis 1450. Curieusement, on parle de « complotteuse » (1571), avant d'envisager qu'il puisse y avoir des « complotteurs » (1580)<sup>2</sup>. Le Littré (1882) définit le complot comme une « *résolution concertée secrètement et pour un but le plus souvent coupable* ». Un siècle plus tard, la définition n'a guère évolué : Le Robert (1979), écrit que comploter, c'est « *préparer secrètement et à plusieurs* ». Le complot consiste donc en une concertation secrète avec volonté de nuire ; on peut le distinguer de la notion de conjuration (qui implique un serment), et de celle de conspiration (qui cherche à renverser le pouvoir en place).

Sauf erreur, on ne trouve pas de trace du « complotisme » avant que Popper ne s'intéresse à la question dans *La Société ouverte et ses ennemis*, dont la première édition, datant de 1945, reste très allusive à ce propos. L'édition de 1950 énonce la « Conspiracy Theory of Society » : « *c'est l'opinion selon laquelle l'explication d'un phénomène social consiste en la découverte des hommes ou des groupes qui ont intérêt à ce que ce phénomène se produise (parfois il s'agit d'un intérêt caché qui doit être révélé au préalable) et qui ont planifié et conspiré pour qu'il se produise* »<sup>3</sup>. Il conclut : les sciences sociales nous enseignent qu'il ne s'agit là que de la sécularisation d'une superstition. Popper ne nie toutefois pas qu'il puisse y avoir des conspirations, mais il insiste alors sur leur habituelle inefficacité... On suppose qu'il n'a jamais lu Machiavel (1532).

Qui est celui qui dénonce Platon et la conspiration des oligarques spartiates avant de condamner la conspiration communiste, monolithique et impitoyable ? Popper est un très vieil ami (et collègue à la London School of Economics<sup>4</sup>) de Fr. Hayek, et le mentor de G. Soros, qui sont tous deux connus pour leur réseautage de la société afin, comme l'écrivait M. Friedman (1982) avant N. Klein (2007), d'instrumentaliser les crises, réelles ou imaginaires, naturelles ou machinées, et de pratiquer le *Blitzkrieg* néolibéral. Hayek publie *The Road to Serfdom* en 1944, et crée la Société du Mont-Pèlerin en 1947, l'ancêtre d'associations de bienfaiteurs comme le Groupe (de) Bilderberg (1954), le World Economic Forum de Davos (1971), la Trilateral Commission (1973), la European Round Table of Industrialists (1983), Le Cercle de Lorraine (1998) ou l'Institut Berggruen (2010). Soros, quant à lui, est le fondateur de The Open Society Foundations (1979), et l'adepte le plus turbulent de la société liquide (et donc de la liquidation de l'État).

À la même époque, Arendt (1951) reprend également la question, mais cette fois-ci pour souligner l'efficacité du récit conspirationniste dans un cadre totalitaire : la théorie du complot (juif) mondial est un outil typique du totalitarisme, et plus particulièrement de la propagande nazie<sup>5</sup>. Selon Arendt, le dispositif nazi était plus logique que le dispositif soviétique, mais c'est ce dernier qui illustre le mieux le thème de l'illusoire (plutôt qu'illogique) conspiration, car il a été mobilisé sous différentes variantes (le complot trotskyste, les 300 familles, les

impérialismes...)<sup>6</sup>. Il s'agit de verrouiller une vision du monde qui rassure et mobilise les foules, crédules par définition. Deux outils pour ce faire : l'imagination sans borne des dirigeants totalitaires et la tyrannie de la logique, c'est-à-dire la soumission de l'esprit à la logique comme processus sans fin.

Malheureusement, Arendt a cruellement manqué de discernement lorsqu'il s'agissait de discriminer les totalitarismes nazi et soviétique. Il faut malheureusement reconnaître qu'elle a été instrumentalisée par son pays d'adoption, les USA, dans le cadre de la Guerre froide (elle est naturalisée citoyenne des États-Unis en 1951) et, plus particulièrement, lorsqu'elle accepte de voir ses recherches soutenues par la Rockefeller Foundation (par exemple en étant pensionnaire au Bellagio Center). On retrouvera ce cadre rhétorique général dans le célèbre discours de Kennedy dénonçant un complot monolithique et impitoyable (1961) : il ne parlait pas, comme certains voudraient nous le faire croire, de la conspiration du silence d'un « État profond », ou même du *lobbying* du Complexe militaro-industriel, mais bien de l'impérialisme communiste<sup>7</sup>. Il ne saurait y avoir de vrais complots en démocratie.

2. La question du complot appartient-elle au domaine (philosophique) de la raison pure ? Oui, si on la considère comme un fait existentiellement déterminant. Non, si elle est cataloguée avec les récits pré-Modernes, toujours plus ou moins superstitieux, paranoïaques et sectaires. En cherchant à dépasser les incohérences et les absurdités des récits officiels, le penseur libre — qui s'avère être trop rarement un libre penseur — ne fait jamais que s'évertuer à donner du sens à sa vie et à celle de ses proches. Comment donne-t-on du sens ? La philosophie occidentale oscille entre déduction (à partir de prémisses sûres) et induction (à partir de faits tangibles). La méthode hypothético-déductive, qui tient des deux options, est à la base de la démarche expérimentale depuis Roger Bacon (1266) : on formule une hypothèse, possiblement par généralisation imaginative (l'« *imaginative generalization* » de Whitehead), afin d'en déduire des conséquences observables futures (prédiction), mais également passées (rétroduction) ; la modélisation est alors validée ou réfutée.

Dans l'affaire qui nous occupe, l'hypothèse qui est la plus solide est celle de la lutte des classes. On peut en particulier l'assortir de l'évidente confiscation du pouvoir politique par le monde de l'entreprise. Dans le monde « cyberpunk » voulu par la logique néolibérale identifiée déjà par Ph. K. Dick et par St. Hymer, l'évolution politique va dans le sens de la privatisation de l'exercice du pouvoir<sup>8</sup>. Dans ce monde totalitaire où la sphère publique a été vidée de son contenu et où la sphère privée a été envahie par la technoscience, le pouvoir des oligarques de disposer de la dissociation est maximal.

3. Quelles sont les conditions de possibilité (politique) de la démocratie ? Les Grecs répondraient que les lois doivent être les mêmes pour tous (« *isonomia* ») et que la parole doit être également partagée entre tous (« *isegoria* »). Lorsqu'il y a concertation secrète, la loi s'efface et la parole est ségréguée. Si le comploter complot, que fait le complotiste, sinon dénoncer la possibilité, voire la probabilité, d'un complot ? En quoi — et pour qui — exactement ce travail est-il pernicieux ? Désigner un de ses concitoyens comme un « *adepte de la théorie du complot* » constitue, au mieux, une censure et, au pire, une menace.

4. La difficulté (psychologique) consiste à comprendre la com-

munication perverse et à révoquer ses commanditaires. Simplifions la nosologie en définissant le pervers comme celui (plus rarement celle) qui se nourrit de la manipulation d'autrui et qui s'abreuve de la souffrance qu'il occasionne. Pourquoi les citoyens acceptent-ils de se faire maltraiter par les « responsables politiques » ? Pourquoi acceptent-ils de subir un pouvoir pervers ? La réponse se trouve dans l'analyse de la relation que le prédateur impose à sa proie.

Précisons en deux mots les modalités qui ont été identifiées dans le cadre de l'inceste, de la logique concentrationnaire nazie, ou de ce qui a été appelé tardivement (1973) le syndrome de Stockholm. Il existe un lien vital entre le prédateur et sa proie : c'est le prédateur qui nourrit la proie, c'est lui qui lui offre un récit pour comprendre son malheur, et c'est encore lui qui, parfois, fait un geste qui semble bienveillant. La proie refuse donc instinctivement d'ouvrir les yeux sur le mécanisme prédateur. Comme le fait apparaître Ferenczi, l'enfant traumatisé, physiquement et psychologiquement plus faible, se trouvant sans défense, n'a d'autre recours que de s'identifier à l'agresseur, de se soumettre à ses attentes ou à ses lubies, voire les prévenir, finalement d'y trouver une certaine satisfaction<sup>9</sup>.

Du reste, lorsque la manipulation est évidente, la proie est obligée de faire elle-même le travail d'aliénation, quitte à se réfugier dans les rets de la folie (voir la question du conformisme traitée dans MW, « Rendre le visible invisible », *Kairos*, 2021).

5. Un certain Tagueiff considère que les obsessions anti-américano-sionistes et anti-mondialistes (ou anti-capitalistes) caractérisent l'imaginaire conspiratoire contemporain, qu'il caricature en quatre points : « 1. Rien n'arrive par accident. 2. Tout ce qui arrive est le résultat d'intentions ou de volontés cachées. 3. Rien n'est tel qu'il paraît être. 4. Tout est lié, mais de façon occulte<sup>10</sup> ». Il est piquant de constater que les universitaires cherchant à démonter l'imaginaire conspiratoire en arrivent à soutenir une thèse aussi mièvre que simpliste. Le sens commun nous enseigne en effet plusieurs choses dans ce registre politique. 1. L'événement, ou l'accident, est la clef de la vie, c'est-à-dire qu'une spontanéité trame le monde. 2. Il existe non seulement des intentions publiquement manifestées, mais aussi des volontés inconscientes, et enfin des ententes secrètes. 3. Paraître et être sont des catégories qui s'effacent devant celle de devenir, et celle-ci demande une intimité, une vie privée du regard d'autrui. 4. Utiliser le lexique de l'occulte constitue la négation même de l'idée de politique.

Quel serait l'impensable de l'« événement Covid-19 » ? On peut activer le concept de « (théorie du) complot » progressivement.

Premièrement, il faut épingler la cruelle difficulté qu'éprouve la multitude de se rendre compte de cinq faits. La gestion de la crise est calamiteuse : impréparation, incompetence, opportunisme et corruption (ou « conflits d'intérêts ») sont de bien maigres mots pour dire la réalité hospitalière et la désérence sociétale. La communication de crise demeure perversement exemplaire : manipulation des citoyens par la culpabilité et la honte, par la peur et l'anxiété, par la (menace de la) violence physique et les sévices psychologiques... Les conséquences totalitaires de la gestion et de la communication de crise sont frappantes : censure, propagande, appel à la délation, couvre-feu, interdiction de manifester... La question judiciaire, c'est-à-dire celle du *cui bono* (« à qui profite le crime ? ») met sur la sellette le monde de la finance, les sociétés du numérique (les géants du Web — Google, Apple, Facebook, Amazon et Micro-

Illustration : Louise Doumeng



soft) et l'industrie pharmaceutique. Enfin, la question médicale devrait être revisitée d'urgence, depuis la fable du pangolin jusqu'à l'utilisation des tests PCR (qui n'ont jamais été destinés à diagnostiquer des « malades » ou même à identifier des « cas »), en passant par l'emprise de l'OMS sur la politique sanitaire mondialisée. Partout on retrouve la patte des promoteurs de la vaccination universelle.

**Deuxièmement**, remarquons que la prise de conscience, possiblement furtive, de l'une de ces facettes critiques n'entraîne pas la mise en évidence des autres facettes. Tout au plus signale-t-elle une prédisposition à questionner les enjeux.

**Troisièmement**, on peut atteindre une conscience superposée, ou parallèle, de ces cinq facettes sans chercher pour autant le fil qui les relie. Et de se dire : encore heureux que le monde politique, en général, et les experts qu'ils invitent à objectiver la gestion de la crise, ainsi les journalistes qui font preuve de tant de pédagogie, en particulier, soient complètement étrangers à la manipulation des enjeux sanitaires par les oligarques. On le sait,

« les mensonges ont toujours été considérés comme des outils nécessaires et légitimes, non seulement du métier de politicien ou de démagogue, mais aussi de celui d'homme d'État<sup>11</sup>. »

**Quatrièmement**, il est rationnel et raisonnable de chercher le grand récit qui donne un sens à ces questions dont l'indépendance est difficile à affirmer, à moins de considérer que tous les acteurs en question (politiques, scientifiques, médiatiques, pharmaceutiques, industriels, financiers...) ne réagissent au stress qu'épidermiquement, à la manière de ces algorithmes boursiers qui cherchent à optimiser un échange de titres dans la milliseconde. On se rappelle alors de la collusion organique — mais pas mécanique — des mondes économique et politique<sup>12</sup>, c'est-à-dire qu'il y a convergence stratégique des oligarques, mais multiplicité des intérêts personnels.

**Cinquièmement**, certains seront tentés par un récit plus complet, qui, faisant le pari de la collusion mécanique, ne laisse rien dans l'ombre. Ils obtiennent alors une vue panoramique tout à fait comparable à celle que J. F. Kennedy offrait, en tout bien tout

honneur, à ses contemporains. Qui a prétendu que le complotisme est un symptôme de la dépossession politique (Frédéric Lordon) ?

En somme, ceux qui complotent dénoncent comme complotistes ceux qui ne font pas partie du complot, pour la simple et bonne raison qu'ils en constituent la cible. Ils rendent ainsi impossible l'identification du complot et sa compréhension en opérant une dissolution orwellienne du langage. On ne s'étonnera donc pas que ceux qui cherchent le plus petit dénominateur commun aux questions politiques (le tropisme de la gouvernance mondiale), sanitaires (l'orthodoxie sanitaire de l'OMS) et judiciaires (les GAFAM) en viennent à suspecter que B. Gates n'ait pas que de bonnes intentions vaccinales. Et qu'ils soient assimilés à la plèbe superstitieuse (Popper), ou aux masses proto-fascistes (Arendt).

Michel Weber

1 Cf. Michel Weber, *Covid-19(84) ou La vérité (politique) du mensonge sanitaire : le fascisme numérique*, Louvain-la-Neuve, Éditions Chromatika, 2020 et *Pouvoir de la décroissance et décroissance du pouvoir. Penser le totalitarisme sanitaire*, Louvain-la-Neuve, Éditions Chromatika, 2021.

2 Alain Rey (Sous la direction de), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2011.

3 Karl Popper, *The Open Society and Its Enemies*, Princeton, Princeton University Press, 2013, p. 306.

4 *The Open Society* a été publié grâce à l'entregent de Hayek ; Popper est nommé professeur à la London School of Economics, en 1946 sur proposition de Hayek, et ainsi de suite.

5 Hannah Arendt, *The Origins of Totalitarianism (Antisemitism, Imperialism, Totalitarianism)*, New York, Harcourt Brace & Co., 1951

6 « The Nazi development may be more logical, more consistent in itself, but

the history of the Bolshevik party offers a better illustration of the essentially fictitious character of totalitarianism, precisely because the fictitious global conspiracies against and according to which the Bolshevik conspiracy is supposedly organized have not been ideologically fixed. They have changed—from the Trotskyites to the 300 families, then to various "imperialisms" and recently to "rootless cosmopolitanism"—and were adjusted to passing needs. » (Hannah Arendt, *The Origins of Totalitarianism*, p. 378)

7 « We are opposed around the world by a monolithic and ruthless conspiracy that relies primarily on covert means for expanding its sphere of influence—on infiltration instead of invasion, on subversion instead of elections, on intimidation instead of free choice, on guerrillas by night instead of armies by day. It is a system which has conscripted vast human and material resources into the building of a tightly knit, highly efficient machine that combines military, diplomatic, intelligence, economic, scientific and political operations. » (J. F. Kennedy, Address before the American Newspaper Publishers Association, 27 April 1961).

8 Hymer, Stephen, *The International Operations of National Firms: A Study of Direct Foreign Investment*. PhD Dissertation [1960] published posthumously, Cambridge, Mass, The MIT Press, 1976.

9 Sandor Ferenczi, « Abwehrmechanismus der Identifikation mit dem Aggressor » [1932], in *Schriften zur Psychoanalyse*, Frankfurt am Main, S. Fischer, 1970–1972.

10 Pierre-André Taguieff, « La pensée conspirationniste. Origine et nouveaux champs », in Emmanuelle Danblon et Loïc Nicolas (Sous la direction de), *Les Rhétoriques de la conspiration*, Paris, Éditions CNRS, 2010, pp. 281-323.

11 Hannah Arendt, « Truth and politics », *The New Yorker*, February 25, 1967 ; traduit in *La Crise de la culture. Huit exercices de pensée politique*, Paris, Éditions Gallimard, 1972, p. 289.

12 Geoffrey Geuens, *Tous pouvoirs confondus. État, capital et médias à l'ère de la mondialisation*, Anvers, EPO, 2003.

# Le complotisme reflet d'un monde opaque et incompréhensible

Le complotisme est né de l'idée qu'une oligarchie conduirait l'humanité à travers le monde vers un avenir échappant complètement au commun des mortels car conçu au service de cette dernière, autrement dit à l'inverse de l'idéal démocratique. Ce sentiment est particulièrement présent dans les milieux populaires souffrant des multiples maux répandus par le fonctionnement discriminatoire de notre économie, tout cela étant aggravé par la profusion d'informations souvent contradictoires, et ceci malgré l'existence de discours officiels destinés à nous rassurer et à contrer l'usage intensif des fameux « réseaux sociaux » à l'origine de « fake news ». En ce sens, il y a dans le complotisme un fond de vérité exprimant un sentiment populaire très répandu selon lequel nous vivons dans une société dont le pilotage nous échappe complètement, non seulement sur le plan politique, mais aussi sur le plan intellectuel, car nous n'en possédons plus les codes, contrairement au passé qui nous permettait de la rendre intelligible. Évidemment, le contexte anxigène créé par la pandémie contribue à rendre parmi nous plus vif ce sentiment alimenté par les incertitudes de la science, qui ne peut plus dorénavant prétendre détenir la vérité en raison des controverses existantes entre experts, et de ses liens avec les lieux de pouvoir.

Après des années de propagande progressiste nous martelant que l'avenir serait meilleur que le présent, suite à l'irruption de la pandémie du Covid-19 frappant le monde entier, nous voilà plongés dans la perspective d'un avenir qui est à l'opposé de celui qui nous avait été annoncé depuis des lustres. De là sont nés de nouveaux mots fortement médiatisés car liés au contexte, comme celui de transition en matière de conflits écologiques, ou encore dans le domaine sanitaire, celui de complotisme. Ce fait social est aggravé par l'emprise numérique sur la société se manifestant aujourd'hui par l'usage intensif des fameux réseaux sociaux, surtout parmi les jeunes. Ces réseaux transmettent des informations souvent occultées par les médias, dont les images et les discours ont imprégné la mentalité de l'homme moderne, de là le désarroi de ce dernier qui n'arrive plus à se repérer dans son univers mental traditionnel : la droite et la gauche, le présent et le futur, le passé et l'avenir, et plus grave, le bien et le mal. La confiance dans la science est ébranlée dans l'espace public, ses certitudes étant remises en question en raison des discours opposés entre spécialistes. Et ceci d'autant plus qu'il existe dans notre société une censure permanente et générale sur les questions les plus sensibles, comme le disent fort bien Pièces et Main d'œuvre : « À quoi se connaît-elle ? demandera-t-on. Au soin qu'on met à la cacher. Cette société que l'on a diversement qualifiée d'industrielle, technicienne, des loisirs, de consommation, du spectacle et, récemment, de l'information, se révèle à l'examen une société du secret, et ceci constitue d'ailleurs son premier secret, celui qui couvre tous les autres. Secret scientifique, industriel et commercial, secret défense et services secrets, zones interdites et archives classées, sociétés écrans, paradis fiscaux, circuits financiers électroniques, censure par le silence ou par le bruit. Dans cette société prétendue « ouverte » par ses apologistes, il n'est rien de si difficile que de saisir une vérité partielle et d'en tirer le fil au-delà du voile de "transparence" et de communication derrière



lequel on dérobe la vérité vraie ; car la vérité, c'est toute la vérité ».

Ce constat explique beaucoup de comportements collectifs et individuels que l'on peut rencontrer aujourd'hui dans une société où significativement le mot « transparence » n'a jamais été aussi employé, dans tous les domaines. À ce titre, il remplit une fonction de propagande destinée à déboussoler un peu plus l'opinion ! On pourrait alors dire que les relations de l'individu moderne à son environnement ressemblent un peu à celles que vivaient les peuples dits primitifs en symbiose permanente avec la nature, celle-ci représentant un monde sacré qui ne pouvait être interprété que par des récits mythologiques et des sorciers. Cette opacité menaçante de la nature, déterminant alors l'existence humaine, devait être transgressée par l'esprit scientifique qui finit par la désacraliser, sans pour autant donner un sens

quelconque à l'existence humaine. Mais aujourd'hui, la sacralité de la nature a été transférée à la technoscience (cf. Jacques Ellul), la complexité croissante de notre monde quotidien découle de la sophistication des techniques utilisées dans tous les domaines, un processus aggravé par la numérisation généralisée de notre existence qui nous est imposée sans que nous sachions exactement pourquoi et à quelle fin. Ce que démontre a posteriori tous les scandales récents, tant dans le domaine sanitaire (Médiator) que celui de la protection de l'environnement (Monsanto), qui résultent tous de logiques étrangères à une saine conception de l'intérêt public. De grands procès — sang contaminé, amiante, Médiator — mettant en cause des lobbies industriels qui ont agi avec la complicité des pouvoirs publics, ou encore plus grave, celui à venir relatif à l'énorme scandale de la gestion sanitaire du Covid-19 en France, permettent de prendre la mesure de la dimension politique de ces événements. C'est ainsi que la population accède à cette occasion à des informations qui peuvent être essentielles à une vie publique authentiquement transparente ; et encore, dans la mesure où les journalistes ont le courage de faire un vrai travail d'investigation.

Quoiqu'il en soit, cela explique le succès du complotisme, sans que cela implique une réflexion et une réaction contre cette dérive. Reste à savoir quelle peut être justement la réponse politique et juridique qui peut être donnée à cette énorme question concernant la société dans son ensemble, à savoir une information du public vraiment accessible, honnête et transparente, quels que soient les enjeux de pouvoir économiques et politiques. À vrai dire, elle ne peut venir que de plusieurs horizons, à la fois du monde médiatique et politique. Conscients des difficultés croissantes de l'accès à l'information inhérentes au fonctionnement du système industriel, les pouvoirs publics ont assez tôt adopté quelques mesures très timides en faveur de la transparence, dont la célèbre loi de juillet 1978 relative à la liberté d'accès aux documents administratifs, qui a fait l'objet de contentieux importants mais laisse de côté de multiples secteurs verrouillés, comme la défense nationale, la recherche et le secret industriel et commercial. De ce point de vue, la tâche consistant à s'attaquer à une vraie transparence est énorme, car elle concerne à la fois les croyances et les intérêts dominant dans notre société.

Simon Charbonneau

# Vous êtes pangolins ou P4 ?

**E**n politique, nous n'avons que des amis et des ennemis. Certains, amis ou ennemis, le sont pour longtemps, d'autres l'espace d'une action, d'un mouvement. L'intérêt de la pandémie est peut-être de faire le tri ; elle nous éclaire sur l'absence de profond éthique de certains, qui occupent pourtant l'espace médiatique au point de le saturer. Et puis, la pandémie a simplifié l'échiquier : soit on adhère à la gestion de la pandémie, soit on est conspirationniste.

## LE FANATISME DE LA SEULE VÉRITÉ

La continuation de l'existant<sup>1</sup> est élevée au rang d'une idéologie, mais cette idéologie ne se voit pas, pour la simple raison qu'elle est précisément « gestion » de l'existant. Elle ne relève donc que du bon sens, d'obligations évidentes telles que « Prendre des mesures de façon que le moins de personnes possible meurent de la covid-19 ». À partir d'un tel objectif, aussi consensuel dans son expression, gérer l'existant est, forcément, validé. Cette gestion à courte vue des technocrates suscite en retour ses commodes adversaires, que les médias désignent sous le nom de « complotistes ». En effet, la thèse du complot naît d'abord de la manière dont l'État s'enfoncé dans l'absurdité de sa gestion au jour le jour, en-deçà donc de l'objectif affiché. Dès lors, il devient impossible de croire qu'on puisse être aussi incohérent, si ce n'est pour organiser en sous-main « quelque chose »... Un complot, donc. Voilà pourquoi, face aux experts, les contre-experts que sont les conspirationnistes cherchent tous à expliquer la naissance de la pandémie : en révélant le mode de son apparition, ils espèrent mettre en évidence l'absence de volonté des États de soigner les populations, et même leur tentative de s'en débarrasser. Ils sont convaincus que leur vérité est la seule valable. Or, comme le disait Karl Popper, « la doctrine qui affirme le caractère manifeste de la vérité – que celle-ci est visible par chacun pour peu qu'on veuille la voir – est au fondement de

presque toutes les formes du fanatisme<sup>2</sup> ». Ne nous étonnons donc pas si les réseaux antisociaux, notamment, induisent un fanatisme totalement dépolitisé car ne reposant que sur l'opposition au mensonge d'État – ce qui est un peu faible pour faire office de politique émancipatrice, et même de politique tout court<sup>3</sup>.

Du côté des États, représentés par les chefs d'État et leurs ministres, il ne s'agit donc que de gérer la crise, d'en tirer profit au sens de Naomi Klein dans ce processus qu'elle appelle la « stratégie du choc » : utiliser le choc pour modifier assez profondément l'existant, tout en tâchant de maintenir plus ou moins en l'état ce qui, précisément, permet la continuation de cet existant<sup>4</sup>. Cette forme de gouvernance, certes de peu d'envergure, suffit pour maintenir le système à flot. Il s'agit, par exemple, de laisser perdurer un parcours sélectif dépourvu d'éthique pour la formation des médecins, infirmières et infirmiers, ou de se contenter du système hospitalier tel qu'il est, sous-doté et régi par des directives qui n'ont plus rien à voir avec la santé publique.

## CONSPIRATION ET RÉPRESSION

Conséquences : nous nous trouvons spectateurs et victimes à la fois d'un combat dans lequel l'un des adversaires, l'État avec ses experts officiels, énonce ses vérités, qui sont « incontestables » au sens où, si nous les contestons, nous aurons affaire à la répression (depuis l'amende pour non-respect du couvre-feu, jusqu'à l'expulsion de l'ordre des Médecins en France des toubibis qui n'adhèrent pas au protocole sanitaire officiel). L'État a d'autant plus « raison » qu'il s'appuie désormais sur des experts. Peu importe qu'il s'agisse de « prétendus » ou même de « faux » experts, puisque la seule chose qui compte ici est qu'une très large part des médias ne relaient que leur discours. Ce qui triomphe désormais n'est que le fanatisme. Il n'y a qu'une seule

vérité, soit d'État, soit d'une conspiration. Soit nous nous situons entièrement du côté d'une vérité, celle de l'État ou celle des complotistes, soit nous nous trouvons finalement de l'autre côté de la barrière, rejetés par l'État comme par les complotistes : nous sommes alors le dernier quartieron de ceux qui veulent, à partir de réalités politiques dévoilées par la pandémie, continuer à faire de la politique, avec en vue l'émancipation du genre humain, et pas la pérennisation de son aliénation, par les médias, par les États, par les réseaux antisociaux, etc.

Les thèses sanitaires des États comme les antithèses des conspirationnistes sont en réalité les deux faces d'un même syndrome, celui du déclin, sans plus aucun doute désormais irréversible, de la civilisation technicienne. La réflexion politique serait bannie de l'espace public, lui-même désormais très restreint, voire quasi inexistant du fait du couvre-feu, de l'assignation à résidence, etc. Désormais, il ne serait plus possible que d'adhérer à l'une ou l'autre position « pandémologique » et donc non politique, sous peine d'être rejeté par tous les bords. Impossible, par exemple, de débattre sur les origines réelles de la pandémie, qui ne relève ni d'un pangolin, ni d'une chauve-souris, ni d'un laboratoire P4, lesquels ne sont au mieux que ses éléments déclencheurs : ce qui a rendu possible cette crise se situe bien avant l'épisode de Wuhan. La cause de la pandémie se ramène à notre éloignement de ce qui fait la réalité de l'existence physiologique de tout être vivant : nous mangeons mal, nous survivons prothésés d'écrans et de substituts alimentaires, nous réfléchissons peu, nous bougeons peu et nous voici vulnérables physiologiquement et psychologiquement. Nos systèmes de santé ont été détricotés par des décennies d'économies et de bureaucratie, au sens fort : ce sont les technocrates qui ont le pouvoir sur le système de santé, et pas le corps médical ni les pangolins.

## DES SOCIÉTÉS ENCORE PLUS ATOMISÉES PAR LA COVID-19

Experts d'État comme conspirationnistes se prennent pour des meneurs de foules, alors que, si nous parlons politique, l'omniprésence du complotisme révèle en soi que les foules ne sont que des masses d'individus atomisés et aisément manipulables ; c'est en effet bien grâce à cette caractéristique que l'État réussit à faire avaliser sa politique antisociale sans coup férir. En quelque sorte, la possibilité du complot indique que l'État a failli. Mais en face, du côté des conspirationnistes, il est tout aussi nécessaire de postuler que les gens sont idiots, donc manipulables et manipulés, puisqu'il faut l'être pour croire aux mensonges d'État tellement ceux-ci sont énormes... Ainsi, et quelle que soit la position depuis laquelle on considère cette pandémie, la thèse d'un complot est crédible ! Complot de l'État et des laboratoires, ou complots des forces obscures des réseaux antisociaux ? Peu importe : le fanatisme, lui, s'impose et alimente le conspirationnisme. La dépolitisation triomphe. La réflexion politique est évacuée du domaine de nos ex-démocraties. À nous d'en réinjecter de fortes doses, pas pour pangolins mais pour éléphants !

Cette civilisation-ci n'est plus fondée que sur l'Argent et le Pouvoir. Le reste a été passé par-dessus bord, la culture, la réflexion ou la démocratie, ou alors, comme la science, a été mis au service exclusif de la domination. Mais il y aura un « après ». Cet après qu'il nous appartient de préparer, d'une manière politique, par le refus de s'aliéner dans la fange technologique.

Philippe Godard

<sup>1</sup> Nous considérons ici que la quasi-totalité des partis politiques, religions et sectes religieuses, groupes de pression ou de réflexion, ou encore les ONG œuvrent tous à la « continuation de l'existant », et que face à eux, seuls les « utopistes », les partisans de l'insurrection, et quelques autres n'ont que faire de cette continuation d'un existant qui nous opprime et détruit le Vivant.

<sup>2</sup> Des sources de la connaissance et de l'ignorance, Payot, 1960.

<sup>3</sup> Voir le livre-outil que nous avons consacré à cette question, *Croire ou pas aux complots ?*, avec des dessins de Vincent Odin, Le Calicot, 2018.

<sup>4</sup> Ce dernier aspect est souvent sous-évalué, alors qu'il est crucial, en réalité.



# Gavés de dessert, privés de désir

**D**epuis un an, l'humanité tout entière est soumise à la même contrainte. En France, en Belgique, en Europe, en Méditerranée... la saveur et le sens de la vie ont disparu. Nos cultures sont mises à rude épreuve, et il est difficile d'élaborer un avenir désirable. Alors si la culture, « c'est être ce que l'on est, et ne pas être ce que les autres veulent qu'on soit », nous pouvons chercher dans notre histoire ce qui nous définit, ou ce qui constitue un leurre, et comprendre aussi ce qui nous relie tous, nous humains, au-delà de nos différences culturelles.

## BESOIN, ENVIE, DÉSIR

Enfin déconfinés pour Noël, gavés de repas luxueux et de papillotes en soldes, nous avons terminé vers fin janvier, la bouche pâteuse, notre énième galette. Nous ne manquons pas de sucre, de chocolat, de douceurs... dans notre empire occidental infantilisant, un empire « sans conscience ». Nos besoins de base sont pour la plupart satisfaits – physiologie, sécurité, appartenance – mais nos besoins élaborés sont contrariés : reconnaissance, réalisation de soi, mission. Difficile de désirer un avenir, faire des études, trouver un job, une compagne, entretenir son réseau d'amitiés... Difficile de faire des projets, notamment de vacances ou de voyages. Et il est bien difficile de désirer des réalisations authentiques, lorsque les publicitaires se chargent de nous couper le désir sous le pied. Alors nous nous rabattons sur ce que notre société civilisée nous propose : l'envie impulsive et sa satisfaction immédiate. Un film ou une série sur N-x, un gadget électronique pas cher sur A-n, un clic sur les suggestions extravagantes de YouTube, qui vous enferment progressivement dans une bulle dite « complotiste ». L'envie ne répond pas à un besoin réel, elle ne correspond pas aux besoins individuels, mais plutôt aux besoins de l'économie : créer artificiellement des débouchés.

## PRISONNIERS DE L'ÉCONOMIE

Et nous nous retrouvons emprisonnés chez nous, à travailler le jour, et biberonner des images la nuit. À nous distraire, nous divertir... en oubliant de nous cultiver, au sens de « côtoyer les arts ». Et à force de consommer des séries majoritairement américaines, nous en perdons notre culture. La France n'est pas l'Amérique, et je dirais en rejoignant l'archéologue Jean-Paul Savignac : « Merde à César », c'est-à-dire merde aux GAFA, merde à Trump, merde à Bush père et fils, merde à Reagan, etc. Depuis l'ère du virus, nous découvrons un sentiment nouveau, quelque chose comme une « perte de sens », une perte qui ne date pas d'aujourd'hui. Et notre regard s'ouvre sur le monde, qui s'avère cruellement réaliste : c'est une tyrannie économique. Nous sommes des « esclaves de l'économie ». Et comble d'ironie, c'est cette économie qui est la cause de notre enfermement, par la zoonose (une transmission virale d'une espèce animale vers l'humain), en détruisant des territoires naturels qui chassent les animaux et propagent de nouveaux virus (Sida, Ébola, SRAS, Covid-19...). Cette tyrannie de l'économie n'est pas nouvelle ; ce qui est nouveau, c'est notre prise de conscience. Nous commençons à comprendre que l'économie est toujours une tyrannie, et qu'il y a aussi quelque chose de tyrannique en nous, puisque nous sommes à l'origine de la destruction de la vie depuis des millénaires. L'humanité a longtemps vécu dans l'erreur, et nous en constatons aujourd'hui les conséquences. Comme le dit l'archéologue Jacques Bouineau : « Le XX<sup>e</sup> siècle a tué l'humain. L'enjeu du XXI<sup>e</sup> siècle, c'est de le reconstruire ». »

## RECONSTRUIRE L'HUMAIN

Reconstruire... oui, mais comment ? Par un travail sur soi, et un travail sur l'autre. Comme le dit très justement Alejandro Jodorowsky, « la culture c'est être ce que l'on est, et ne pas être ce que les autres veulent qu'on soit. » Par exemple, en écoutant l'archéologie contemporaine, qui nous permet de questionner nos

origines de part et d'autre de la Méditerranée, et d'apporter un regard nouveau issu des évolutions les plus récentes de cette science, sur les apports réciproques entre Celtes et Romains, des peuples dont les langues et les cultures étaient déjà proches lors de la conquête de la Gaule par Caius Julius Caesar (Jules César). Toute la Méditerranée a vécu sous le même régime politique pendant plusieurs siècles, et même si 1.500 ans nous séparent de l'empire romain, il doit bien rester quelque chose de commun, de Marseille à Alexandrie, d'Alger à Istanbul, de Brest à Damas. Chrétiens, hébreux et arabes se sont inspirés d'un alphabet commun, l'alphabet phénicien<sup>1</sup>, dont chaque lettre correspondait au son et au dessin d'un objet usuel. Par exemple, la lettre L représentant un bâton (*Lāmedh*), le Y représentant une main (*Yōdh*) ou le M représentant de l'eau qui serpente (*Mēm*). Les Romains nous ont laissé le calendrier, la comptabilité et le droit. Et si notre culture est essentiellement latine (le français dérive du baslatin), la question que nous pouvons nous poser est : « Que reste-t-il de celle en nous ? » Si la fourmi de la fable est plutôt romaine, la cigale serait plutôt gauloise. Rabelais représente bien la truculence, l'amour de la vie et les plaisirs de la chair, attribués aux Gaulois. La grivoiserie, l'humour, mais aussi l'imaginaire, le romantisme, l'ésotérisme, le néo-chamanisme... André Breton et le surréalisme, l'Art Nouveau et l'école de Nancy, s'inspirant de la nature et de la ligne courbe... et aussi la Belgique (et son humour vivifiant) qui fut en son temps une des provinces de la Gaule définie par César. Mais l'envers de la médaille, c'est aussi la relecture fasciste et pétainiste du passé, cherchant à justifier le colonialisme et la Collaboration<sup>10</sup> par une hypothétique supériorité de l'Allemagne (industrielle et civilisée à la façon romaine) sur une France faible, artisanale, agricole, cosmopolite et ingouvernable (à l'instar des Gaulois prétendument indisciplinés et divisés en une centaine de tribus).

## ABUS, INTRUSION, IMMUNITÉ

C'est la même opposition que l'on retrouve à peu de chose près entre dreyfusards et antidreyfusards, entre Communistes et Versaillais, entre anti-masques et pro-masques, entre les partisans de la Justice et les partisans de l'Ordre. Entre les amoureux de la vie et du risque que la vie fait courir, et ceux qui détestent le vivant et souhaitent emporter les autres avec eux dans le néant. Et voici que notre monde est soumis à un ordre injuste, qui préfère les signes tangibles (tu portes le masque... ou pas), qui préfère soumettre les individus par la peur du gendarme, et vérifier leur propension à se soumettre. Nous pouvons qualifier les gestes barrières et le port du masque généralisé, imposé aux enfants, comme un ensemble de mesures abusives, parce qu'elles sont disproportionnées et infondées (bien éloignées des recommandations de l'OMS). Et cet abus signe la perversité de nos systèmes politiques et médiatiques.

Les technologies imposées par la technocratie sont également abusives et intrusives. Autrefois, on recensait le ghetto de Varsovie grâce aux machines à cartes perforées IBM ; aujourd'hui on manipule les masses à distance. Un samedi, à l'heure de la sieste, je reçois un SMS de la Sécurité sociale quelques heures après avoir été diagnostiqué. Ce SMS m'annonce que je serai prochainement contacté par téléphone. Où est mon libre arbitre ? Où est mon autonomie ? La Sécurité sociale n'a que faire de tout cela. Elle est obsédée par la quête de la traçabilité en temps réel, pour pouvoir remonter la chaîne de la contamination et identifier tous les potentiels suspects. Il a été pour moi plus facile de lutter contre le virus que de trouver un médecin « acceptant de nouveaux patients » sur Doctolib, et apte à me délivrer un arrêt de travail. Il s'est avéré plus facile de me soigner, et de survivre, que de comprendre les méandres administratifs du « parcours de santé » en temps de Covid. Sept jours plus tard, j'ai reçu un SMS m'annonçant que j'étais guéri. Merci la Sécu. Merci Big Brother, nous voici en pleine dystopie.

Au fond, dans cette affaire, la question que pose ce virus, c'est notre immunité. La première forme du printemps 2019 était bien plus redoutable que les formes actuelles. Après avoir déclaré une inflammation, le virus se mettait en dormance et déclenchait un choc cytokinique, dérégulant gravement les organes vitaux

(reins, poumons, cœur), et provoquant une mort assurée. Notre immunité occidentale est certainement en baisse (pensons à la quantité de maladies auto-immunes apparues depuis quelques décennies), mais le virus n'est pas nouveau (grippe espagnole, SRAS, H1N1, grippe aviaire). L'abus politique et l'intrusion technologique contribuent-ils à la baisse de l'immunité ? Certainement, par le stress qu'ils génèrent. Une bonne immunité est présente chez les individus qui se protègent du stress, et maintiennent une harmonie familiale et sociale. Cette immunité est présente chez ceux qui se protègent du Progrès et de son lot d'horreurs mortifères : pesticides, fongicides, arômes, édulcorants, xéno-œstrogènes, métaux lourds, antennes relais, Wi-Fi... J'ai découvert récemment comment désactiver le Wi-Fi chez moi (Wi-Fi public en permanence, et Wi-Fi privé coupé la nuit<sup>11</sup>), c'est toujours ça de gagné.



En conclusion, l'immunité est présente chez ceux qui témoignent d'une « santé éclatante, une jubilation d'être, un enchantement expansif... », les qualités que Jean-Paul Savignac attribue aux Gaulois en étudiant leur art et leurs textes fragmentaires. Des qualités qui nous font bien défaut aujourd'hui, dont nous ferions bien de nous inspirer, et que je souhaite chaleureusement à nos lecteurs.

Olivier Rouzet

1 Alejandro Jodorowsky, « Maintenant que nous sommes menacés de mort, quelle merveille ! », interview de Marie Sorbier, Affaire en cours, France Culture, 21 janvier 2021.

2 Ibid.

3 Jean-Paul Savignac, *Merde à César. Les Gaulois, leurs écrits retrouvés, rassemblés, traduits et commentés*, La Différence, Paris, 1994.

4 Alejandro Jodorowsky, *op. cit.*

5 J'ai tenté d'en donner un exemple avec l'affaire Bilal (2002) et l'économie des ascensoristes. Cf. *Panne d'ascenseur dans le social*, Libre & solidaire, 2019.

6 Yuval Noah Harari, *Sapiens, une brève histoire de l'humanité*, Albin Michel, 2015.

7 Jacques Bouineau est président du réseau méditerranéen « Antiquité-Avenir » (<https://www.antiquite-avenir.org>)

8 « Les États généraux de l'Antiquité », France Culture, La Fabrique de l'Histoire, Emmanuel Laurentin, 7 juin 2018.

9 Cf. Wikipédia : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Alphabet\\_ph%C3%A9nicien](https://fr.wikipedia.org/wiki/Alphabet_ph%C3%A9nicien).

10 Glaydson José da Silva. Les représentations de la Gaule et des Gaulois sous le régime de Vichy. Archimède : archéologie et histoire ancienne, UMR7044 - Archimède, 2014, pp.133-146. halshs-01586197

11 [https://www.robindestoits.org/Comment-desactiver-le-wifi\\_a227.html](https://www.robindestoits.org/Comment-desactiver-le-wifi_a227.html)

# Valse avec Tina

« *There Is No Alternative* ». Une formule choc, dont la maternité est attribuée à Margaret Thatcher. Une maxime qui lui servait, dans les années 1980, à rejeter toute critique visant ses idées néo-libérales dans une économie de marché.

« TINA » : le fil d'Ariane de la communication « covidienne » du gouvernement. Un slogan politique, auquel les médias dominants offrent une formidable caisse de résonance, un effet amplificateur. Il ne s'agit plus de « penser » la société, de faire des choix, mais de suivre ses « lois naturelles », formulées par la technoscience. Son corollaire : discréditer, voire museler, toute parole dissidente. Bien désigner l'opposant. Au Moyen-Âge, honnis soient la sorcière, l'hérétique. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le citoyen maudit était taxé de « socialiste ». Au XX<sup>e</sup> siècle, au temps du maccarthysme, il devenait « communiste ». Ensuite, ce sont les termes « poujadistes », « populistes », qui font office d'épouvantail politique. Aujourd'hui, l'insulte « complotiste » claqua comme un anathème. Un bannissement. Un terme fourre-tout où l'on jette notamment dans le même sac : « anti-5G », « antivax » ou pourfendeurs de la gestion de la crise sanitaire.

Le complotiste, c'est le citoyen « paria ». Et ça marche. Il agit comme un puissant anesthésiant. Un vecteur de l'autocensure. La fabrique de l'omerta. Sortir de sa réserve pour critiquer la gestion gouvernementale devient désormais un exercice d'équilibre, voire un acte de bravoure.

Des personnalités scientifiques, qui ont ramé à contre-courant de la doxa sanitaire, en ont pris pour leur grade. Parmi celles-ci : Luc Montagnier, le célèbre découvreur du virus du sida, prix Nobel de médecine 2008, pour qui le virus du Covid 19 pouvait être une création humaine en laboratoire. Une thèse, conspuée par les scientifiques, accréditée de nourrir la théorie du complot. Autre exemple : celui de la généticienne et ancienne directrice de recherche à l'INSERM (Institut National de la Santé et de la Recherche Médicale), Alexandra Henrion-Caude. La chercheuse, qui porte un regard très critique vis-à-vis des décisions prises pour lutter contre le virus, est accusée de complotisme. L'INSERM s'est désolidarisé de ses propos. Youtube l'a censurée.

Que doit penser le citoyen *lambda*, « analphabète scientifique », sur le discrédit jeté sur de telles personnalités, qui se distinguaient naguère par un parcours prestigieux et un CV de haut vol ? Faut-il effectivement croire qu'ils se trompent lourdement ; qu'ils ont perdu la boule ? Ou faut-il y voir des « lanceurs d'alerte », jouant les Cassandra, prêts à sacrifier leur réputation, voire leur carrière, au nom de l'intérêt collectif ?

La question mérite d'être posée. Face au carcan oppressant de la pensée unique, quel serait le mobile d'un scientifique d'aller déverser son flux d'info ? Faut-il croire qu'ils sont d'emblée du mauvais côté de la barrière, sachant que la science peut être manipulée, comme le démontrent Pascal Vasselín et Frank Cuveillier, dans leur documentaire, *La fabrique de l'ignorance*, diffusé le 23 février dernier sur Arte ? Ce dernier offre un exemple édifiant des stratégies nauséabondes élaborées par certains industriels (à l'instar du lobby du tabac et des pesticides) pour noyer les vérités scientifiques qui dérangent, voire produire une contre-science, des études truquées, afin de continuer à écouler leurs produits dangereux, éviter des législations trop contraignantes ou des poursuites judiciaires.

## LE BON GRAIN ET L'IVRAIE

Selon le premier ministre Alexander De Croo, « *il faut donner confiance à la science, à l'analyse* » dans la gestion de cette épidémie<sup>1</sup>.

« La » science : une et indivisible. Serait-elle devenue déiste ? Avec d'un côté, la « vraie » science, qu'écoute religieusement le gouvernement. De l'autre, celle des « complotistes », souterraine, qu'on retrouve sur les réseaux sociaux ?

Au Moyen-Âge, l'obscurantisme dogmatique de l'Église a bloqué tout esprit critique. Le siècle des Lumières a fait éclater

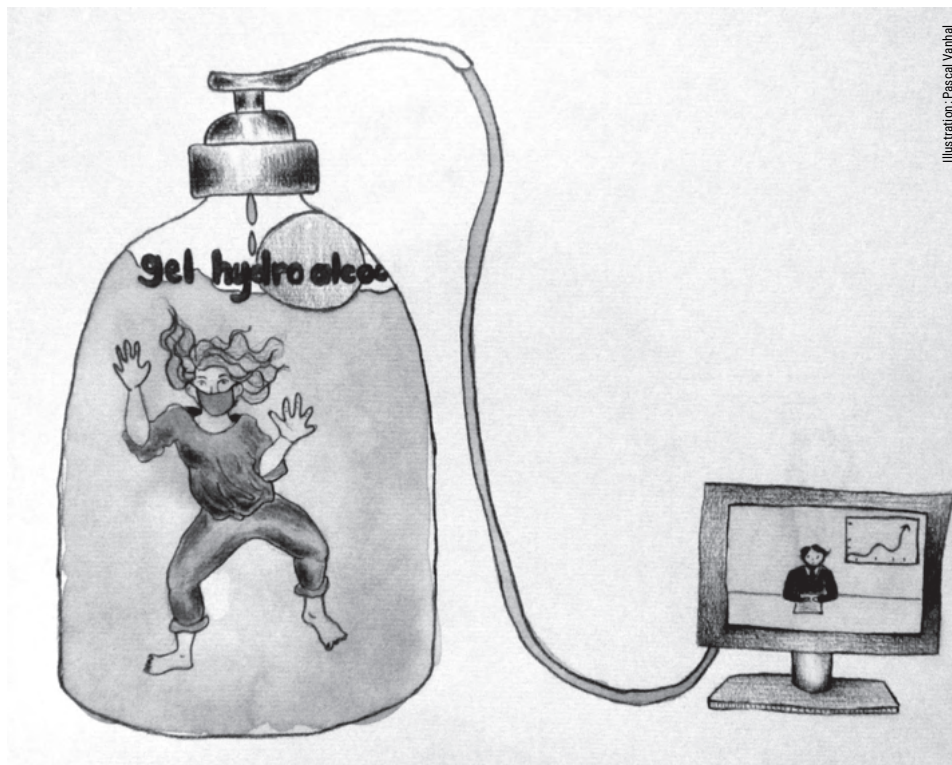


Illustration: Pascal Vanhail

la chape de plomb qui le verrouillait. Pour les érudits de cette époque, il fallait questionner la véracité des choses. Est-ce que, aujourd'hui, le fait de douter ne serait plus un réflexe sain ? Pourquoi faudrait-il voir dans le citoyen, qui doute de l'intégrité de *Big Pharma*, un « complotiste présumé », sachant entre autres que dans sa négociation de contrats d'achats anticipés de vaccins, la Commission européenne a fait primer le secret d'affaires sur l'information des citoyens ? Que ceux-ci prévoient des clauses d'exonération de responsabilité des fabricants ? Qu'elle privilégie la logique de « privatisation des gains » et de « collectivisation des pertes », puisqu'en cas de problèmes médicaux consécutifs à leur injection, la responsabilité incombe quasi intégralement aux États ? Qu'une partie du personnel médical rechigne à se faire vacciner ? Qu'en échange du financement public, l'UE n'a pas exigé des firmes pharmaceutiques le partage des technologies ? Qu'elle protège les intérêts de *Big Pharma* dans le monopole des brevets, dans l'enceinte de l'Organisation mondiale du commerce<sup>2</sup>, tout en clamant paradoxalement que la fin de la pandémie est tributaire de la vaccination de la population mondiale, etc. ?

À l'aune de ces faits, où il est manifeste que l'argent prime sur la santé, il est pour le moins légitime de s'interroger sur la gestion de la crise. *A fortiori*, lorsque le journalisme d'investigation tend à s'éclipser au profit de la propagande.

## TINA ET LES MÉDIAS

Dans la croisade contre le virus, c'est « TINA » qui mène la danse, y compris dans les médias. Dans son Édito du 12 mars dernier, le rédacteur en chef de *La Libre Belgique*, Dorian de Meeûs, donnait le ton : « *L'heure est à la vaccination. Il est essentiel de convaincre les Belges de se faire vacciner de manière "informée, libre et volontaire"*. Une formulation qui sonne comme un oxymore. Pour qu'il y ait un choix éclairé, encore faut-il qu'il y ait débat, avec des contradicteurs. Or, la lame de fond, c'est l'uniformisation de la parole médiatique. À titre d'exemple, les interviews « értébéennes » de *Matin Première*, dont « *Le parti pris* » du 16 mars dernier. Les débatteurs invités : deux apôtres de la vaccination. Emmanuel André, médecin microbiologiste et virologue à la KULeuven, et Charlotte Martin, infectiologue au CHU

Saint-Pierre, pour qui la vaccination doit être rendue obligatoire à l'ensemble de la population.

Les médias dominants préparent l'opinion publique en ce sens. Leur rituel : le matraquage au quotidien des chiffres sur le Covid de l'Institut national de santé publique *Sciensano*, qui restent inlassablement mauvais, voire alarmants. C'est l'argument massue utilisé d'un comité de concertation à l'autre pour ne pas desserrer l'étou, voire resserrer la vis. Le moyen de maintenir la pression sur la population, jusqu'à ce qu'elle se fasse vacciner.

En démontrant qu'on peut faire parler les chiffres dans des sens diamétralement opposés, le réalisateur Bernard Crutzen, dans son documentaire *Ceci n'est pas un complot*, a créé la polémique. Côté pile : annoncer que la Belgique a franchi la barre de 22.000 morts sert l'objectif de dramatisation. Cela fait de lui un virus dangereux qui justifie les graves atteintes à nos libertés individuelles, dont le droit d'exercer sa profession. Côté face : rapporté à la démographie belge, ce même chiffre n'est plus inquiétant : 0,17%. Certes, le pourcentage augmente avec l'âge, floutant toutefois la cause du décès. Les personnes âgées sont-elles emportées par ou avec le Covid ? L'annonce, dans les médias, selon laquelle le président Valéry Giscard d'Estaing a été emporté par le Covid, à l'âge canonique de 94 ans (!), laisse songeur. L'obsession du transhumanisme ? *A minima*, l'expression d'un biais cognitif fort : notre rapport à la mort. Et nous vivons sur le mirage d'une science capable d'enrayer les maladies, de nous rendre invincibles.

Aujourd'hui, le seul discours narratif qui vaille et percole dans l'écrasante majorité des médias est celui de « TINA ». Ce faisant, ils font le lit de l'intolérance. Ils montent les citoyens les uns contre les autres. Il faut donc rompre avec Tina. Il existe bien une alternative à la « pensée unique » et elle est en marche.

### Celtibère

<sup>1</sup> Alexander De Croo: «Le moment où l'on va déconfiner n'est pas très loin» (vidéo) - *Le Soir*

<sup>2</sup> L'UE bloque la demande de dérogation temporaire de certaines obligations liées à l'accord de l'OMC sur les aspects des droits de propriété intellectuelle qui touchent au commerce (ADPIC), déposée par l'Inde et l'Afrique du Sud.

# Pour aller au-delà du complotisme

Il faut mesurer toute la puissance conformiste d'un matraque quotidien, qui, telles des salves d'artillerie cognitive, frapperait le corps social de sa réalité univoque et indiscutable, depuis plus d'une année. On mesure la puissance démultipliée de cette charge mentale aux mesures matérielles qui l'accompagnent : confinement, couvre-feu, masque obligatoire, même à l'extérieur, même pour les enfants, justification de ses sorties dans un périmètre défini par l'État. On n'avait jamais vu cela.

La soumission des êtres, atomisés à l'injonction mimétique de faire tous pareil, se couple à l'obligation de penser collectivement de façon identique : l'éloignement des autres est bénéfique, comme le confinement ; le virus est extrêmement dangereux et tue massivement ; la seule solution est vaccinale. L'action découle de la pensée, la pensée découle de l'action, et il ne demeure qu'une voie officielle à suivre.

Jamais période n'a toutefois été plus propice à révéler le confinement psychique des élites, mais surtout de leurs sbires, fraction dominée de la classe dominante, que sont les journalistes. Ils ont été eux-mêmes comme ils n'avaient jamais pu l'être, désinhibés par une panique dont ils étaient les principaux artisans : serviteurs décomplexés des gouvernements, ils se sont fait les porte-voix des officines vaccinales qui avec le temps passant voyaient leurs actions grimper, tout en vilipendant les hérétiques<sup>2</sup>, criminels en puissance<sup>3</sup> qui s'ils n'obéissaient pas devraient apprendre l'emprisonnement à domicile. Dans l'urgence se révélait leur vrai moi.

C'est que pendant la « guerre », ceux qui ne supportent pas l'« effort commun » sont des déserteurs ou des collabos. Plus besoin de réfléchir quand l'ennemi est d'emblée désigné et qu'il faut lutter contre lui : rien que penser serait déjà prendre le risque d'être vaincu. L'autoritarisme a alors toute latitude pour se déployer, totalitarisme incubant chez de nombreux « petits soldats » depuis longtemps, ces citoyens qui se feront, sans nécessité d'être assermentés, les relais du pouvoir central. Ce que nous vivons ici et maintenant n'a donc rien d'inédit, sauf à constater que la maîtrise des corps et des esprits avait atteint la cime de la perfection, puisque l'obéissance ne demandait plus d'hommes armés. La télé suffisait.

Le totalitarisme moderne – innommable puisqu'il aurait disparu depuis le troisième Reich, ce qui est un mensonge entretenu depuis la fin de la Deuxième Guerre (cf. Zygmunt Bauman, *Modernité et holocauste*), – a atteint la perfection, puisqu'il se déploie sans qu'on le sache, entouré de l'étiquette démocratique. Le sujet qui s'oppose ne peut conserver aucune forme d'autonomie, d'où ce perpétuel « que faire » chez les sujets qui veulent agir. « Dans les États totalitaires modernes, disait Bruno Bettelheim, survivant des camps de concentration, les mass media procurent des occasions presque illimitées d'influencer les pensées de tous. Et la technologie moderne permet de surveiller les activités les plus secrètes. Tout cela, et bien d'autres choses encore, donne à la dictature moderne la possibilité d'affirmer que ses sujets sont libres de penser ce qu'ils veulent (...) tout en les contraignant à adopter les convictions souhaitées par le système. Ainsi, alors que dans les dictatures du passé, un opposant pouvait survivre à l'intérieur du système tout en gardant une indépendance de pensée considérable et, en même temps, le respect de lui-même, dans l'État moderne totalitaire, il n'est pas possible de conserver ce respect de soi ni de s'opposer intérieurement au système. De nos jours, tout non-conformiste a le choix entre deux attitudes : ou bien il se pose en ennemi du gouvernement et s'expose à être persécuté, sinon, bien souvent, éliminé ; ou bien il feint de croire en quelque chose qu'il réprouve profondément et méprise en secret ».<sup>4</sup>

D'où la scission mentale chez la plupart des sujets et la double pensée qui en résulte (cf. Orwell), désormais mode d'organisation politico-psychique « indispensable »<sup>5</sup> de cette société qui assure sa continuité. Le cas exemplaire est celui de l'obligation « non-obligatoire » du vaccin contre le covid-19. D'un côté : « vous faites ce que vous voulez et pouvez choisir de vous faire vacciner ou non », de l'autre : « lorsque davantage de personnes seront vaccinées et que le virus circulera, les mesures pourront

être assouplies » ; « il n'y a pas d'obligation vaccinale » mais « il y aura un retour à la vie "normale" uniquement quand 70 % des gens seront vaccinés » - « ceux qui ne se vaccinent pas deviendront des parias » (QR code pour entrer dans un commerce, passeport vaccinal...) ; « le vaccin n'est pas dangereux » mais « les assurances ne vous couvriront pas en cas d'effets secondaires, et les entreprises pharmaceutiques sont d'emblée exemptées de toutes poursuites en cas d'effets secondaires » ; « le vaccin vous permettra de revenir à une vie normale » mais « vous devrez continuer à faire comme ceux qui ne sont pas vaccinés » (confinement, masque, couvre-feu, distanciation « sociale »...).

Tout est à l'avenant dans cette « crise covid », qui signe l'apothéose d'une société malade dans laquelle le sujet n'a plus aucune autonomie sur les choix de société : les politiques vantent la transparence mais ils censurent toutes voix dissidentes ; les politiques se soucient de la santé de tous mais ils sont à l'origine de scandales sanitaires et ne font rien pour enrayer tout ce qui tue, tant que ça rapporte...

Cette absence de coercition visible et palpable, qui rend la révolte sans « objet », cette transfiguration du mal en bien par le pouvoir central (l'État « bienveillant »), occulte le totalitarisme en marche, que certains risquent alors de découvrir, trop tard. Les éléments principaux sont pourtant là :

- Tout le corps social est sommé d'obéir, soumis à une seule et même injonction de « sauver les autres » ;
- Sous les ordres disparaît la frontière entre le public et le privé, soumettant nos corps aux diktats d'une société aseptisée, qui, « paradoxalement », se dit sauveuse mais tue massivement (famine, misère, malbouffe, pesticides, maladies modernes, travail...);
- Les « faits » sur lesquels reposent les ordres ne peuvent être remis en question, les ordres non plus, donc ;
- Les « faits » et informations relevant désormais du domaine de la parole divine, le danger qu'ils mettent en évidence doit donner lieu à des comportements désignés comme indispensables pour éradiquer le virus. Dès lors, les désobéissants mettent la vie de tous en danger et en deviennent des criminels. La société est divisée comme jamais, des groupes de « pour » et « contre » structurent le social, composé de gens « responsables » et « d'irresponsables » ;
- Toute parole sortant de la ligne officielle est considérée comme hérétique, censurée et punie. On la désigne désormais sous le terme de complotiste.

## L'ÉNERGIE PASSIVE DES JOURNALISTES INSTALLÉS

Poser la question de l'agent causal de l'ordre établi (le politique ou les médias) semble vain. L'influence est exercée et « subie » chez chacun, les deux formant un système où l'existence de l'un est assurée par celle de l'autre. Sans politiques favorisant des médias qui les favorisent, pas de médias donnant ses faveurs aux politiques. Si les éditos des quotidiens belges – et français, etc. – ressemblent ainsi plus à des communiqués des gouvernements – ou des fédérations patronales, c'est la même chose –, il faut le comprendre de cette façon.

Je suis donc persuadé que des médias libres, donnant des clés de compréhension du monde aux êtres qui l'habitent, auraient un impact positif, sain et rapide, sur la gestion de la cité (le politique donc). En ne monopolisant plus la représentation du monde au profit de la continuité du *statu quo*, les citoyens sortiraient de l'illusion de l'absence d'alternative ; se briseraient ainsi la matrice de ce faux consensus et l'obligation tacite de faire semblant comme les autres. *The Truman show* est à ce titre une allégorie moderne, sauf que le film est incomplet pour expliquer ce que nous vivons. Dans le documentaire, Truman Burbank est dupé

par tous les autres, des acteurs payés pour jouer le jeu ; dans notre société, tout le monde fait semblant d'adhérer, volontairement ou involontairement, consciemment ou inconsciemment<sup>7</sup>.

Les moyens que se donnent les journalistes patentés et les résultats atteints (« l'audimat ») ne ne résultent pas de leurs actions – l'énergie qu'ils mettraient en œuvre pour chercher la vérité –, mais d'un passif – les réseaux dont ils disposent pour diffuser leurs idées prêtes-à-penser –, qui les dispensent de faire le moindre effort : ils vont vers où ils savent qu'il faut aller. À l'instar de ces rats de laboratoire que les chercheurs à la solde des industries choisissent sur catalogue, assurés qu'ils ne seront pas sensibles aux matières toxiques qu'ils testeront sur eux et que contiennent les produits qu'ils mettent sur le marché<sup>8</sup>, nombreux journalistes, comme Philippe Laloux<sup>9</sup>, choisissent aussi ceux qui lui confirmeront ce qu'il a envie d'entendre, tel Rudy Reichstadt, « l'expert en complot ». Cela nous rappelle lorsque, au plus haut des bombardements occidentaux en Syrie, une officine composée d'un homme basé à Londres, auto-proclamée Observatoire syrien des droits de l'homme, se chargeait d'alimenter toutes les presses « libres » de La Vérité.

## UN ENTRE-SOI DÉLÉTÈRE

L'habitus de classe et les réflexes pour se maintenir en place suffisent à eux seuls pour ne leur faire tolérer aucun écart, l'idée même d'une possible sédition n'arrive pas à l'esprit de ces « nouveaux chiens de garde ». La sélectivité dont ils font preuve dans le choix des gens qui les entourent et des informations sur le monde les met à l'abri des contradictions. Alors que je débattais dans une commune de Bruxelles avec la directrice de rédaction du *Soir*, Béatrice Delvaux, je réalisai que la critique française des médias (Acrimed, *Le Monde Diplomatique*, Alain Accardo, Serge Halimi, Gilles Balbastre...), bien plus développée dans l'Hexagone qu'en notre plat pays, lui était tout à fait étrangère. De même, quand on soumet à l'ancienne Première ministre, en conférence de presse, les conflits d'intérêts de ses collègues – dont elle avait évidemment connaissance et que l'on devrait nommer corruption –, elle ne peut que se défendre avec ce qui est l'exacte antinomie de la réalité : une illusoire séparation entre intérêts privés et publics. Car si le public est colonisé par le privé, c'est en toute logique parce que ce dernier a besoin d'infiltrer le premier pour assurer ses retours sur capitaux : pas de profits maximaux garantis sans des lois, des infrastructures, une police, des institutions ; soit l'État. Il n'y donc aucune frontière étanche entre le monde privé de celui qui travaille, par exemple, chez GSK et son milieu professionnel, qu'il soit ministre des masques ou scientifique d'un groupe d'experts. Ce sujet schizoïde qui oublie qu'il est ou a été partie prenante d'un fond privé d'investissement lié à la santé, une fois qu'il endosse son costume de ministre, est digne d'une fable. Exit *Alice au pays des merveilles*, ces doubles casquettes sont là pour assurer les profits de l'industrie.

## NE PAS PERDRE SON TEMPS : FUIR LES MÉDIAS DE MASSE ET LES SERVITEURS DE L'ORDRE ÉTABLI

Dès lors que l'on tente de penser les possibilités de changement des « gens des médias », on sort du domaine sociologique pour entrer dans celui de la psychologie. Comme le disaient Chomsky et Herman, « *L'emprise des élites sur les médias et la marginalisation des dissidents découlent si naturellement du fonctionnement même de ces filtres<sup>10</sup> que les gens de médias, qui travaillent bien souvent avec intégrité et bonne foi, peuvent se convaincre qu'ils choisissent et interprètent "objectivement" les informations sur la base de valeurs strictement professionnelles. Ils sont effectivement souvent objectifs, mais dans les limites que leur impose le fonctionnement de ces filtres* ».<sup>11</sup> Gentils, ils essaient de l'être, sincères ils le sont certainement, mais à trop les comprendre on risquerait un rapprochement qui troquerait la pensée pour l'empathie, ce qui nous perdrait.

## TOUS NE NAISSENT PAS COMPLICES, ILS LE DEVIENNENT

Imaginez que vous entriez dans une rédaction, jeune journaliste pétri de valeurs de liberté de la presse et de recherche de la vérité, même si vous sortez d'un enseignement universitaire où vous n'avez pas lu Chomsky, où aucun professeur ne vous parle d'Edward Bernays et de la propagande, où la critique française des médias vous est inconnue. Quels choix s'offrent à vous quand vous réalisez progressivement que vous ne pouvez rien faire sauf vous adapter, vous fondre dans le moule de l'écrit acceptable, sous peine d'être traité de « complotiste » ou « communiste » dès que vous décrivez la réalité telle que vous la percevez ? Trois possibilités : fuir, rester ou se suicider. Dans le premier cas, le fossé entre la conscience et l'action étant si grand, et la volonté de bien faire prédominante, le sujet se sauve pour rester authentique. Le deuxième cas donne lieu à deux types de réactions : dans la première, celui qui reste ne parvient jamais à accepter ce qu'on veut faire de lui et demeure coûte que coûte attaché à ses valeurs de départ : il deviendra dépressif, mis sur une voie de garage, ou sera viré. Dans la seconde, l'ambition et l'envie de parvenir prennent le pas sur les valeurs de départ : il devient un journaliste aux ordres, comme ceux qui tentent de nous/se persuader qu'ils font encore un travail de journalisme et non de la propagande. Enfin, le troisième cas concerne celui qui ne voit d'issue que dans la fin de sa vie, les contradictions étant trop fortes ; ces situations risquent de devenir fréquentes, malheureusement...

L'obéissance à l'ordre établi s'entend dans les édités de l'actuelle directrice de rédaction du *Soir*, pour qui mondialisation et marché sont de l'ordre de la nature. Philippe Laloux, journaliste au *Soir*, lorsque nous lui rappellerons ses préférences de la directrice de rédaction du même quotidien, déploiera la rhétorique habituelle : « *Ce n'est pas parce qu'on a une opinion ou un fantasme où on entretient une certaine théorie du complot... basé sur quoi ? Parce que Béatrice Delvaux a fait son stage au FMI, moi qui suis journaliste au Soir je serais évidemment un suppôt du capitalisme ? Évidemment que je me lèverais le matin en me disant : « Tiens, comment je vais pouvoir servir les intérêts du Bel20 ? », ça n'a pas de sens. On est dans l'idéologie, on est dans la théorie du complot, on est dans le fantasme le plus complet, et l'engagement en journalisme, la première chose qui compte c'est de s'engager à aller chercher de l'info, c'est la seule chose qui compte ».* Il ne dira pas ce qu'il cherche.

Raison pour laquelle, quand nous lui dirons ce que nous avons trouvé, il nous dira que nous ne l'avons pas déterré avec les dents<sup>12</sup>, là où d'autres avanceront que ce n'était pas le moment de le dire<sup>13</sup>, ou, rengaine du pouvoir, que l'intérêt privé n'exclut pas une abnégation au bénéfice du public. Et quand l'un des leurs ira servir le politique, cela signera la preuve que le journaliste avait déjà commencé son travail de porte-parole du pouvoir avant même d'être engagé par le milieu, sans même que ceux qui restent aux commandes du média s'en offusquent. Au contraire, ils le féliciteront.



Mais leur « tolérance » n'est que fonction du contexte de menace. Une fois identifiés dans leur fonction de journalistes révérencieux, ils sortiront les crocs, défendant leur sacro-sainte « liberté ». Quand on posera la question des conflits d'intérêts au

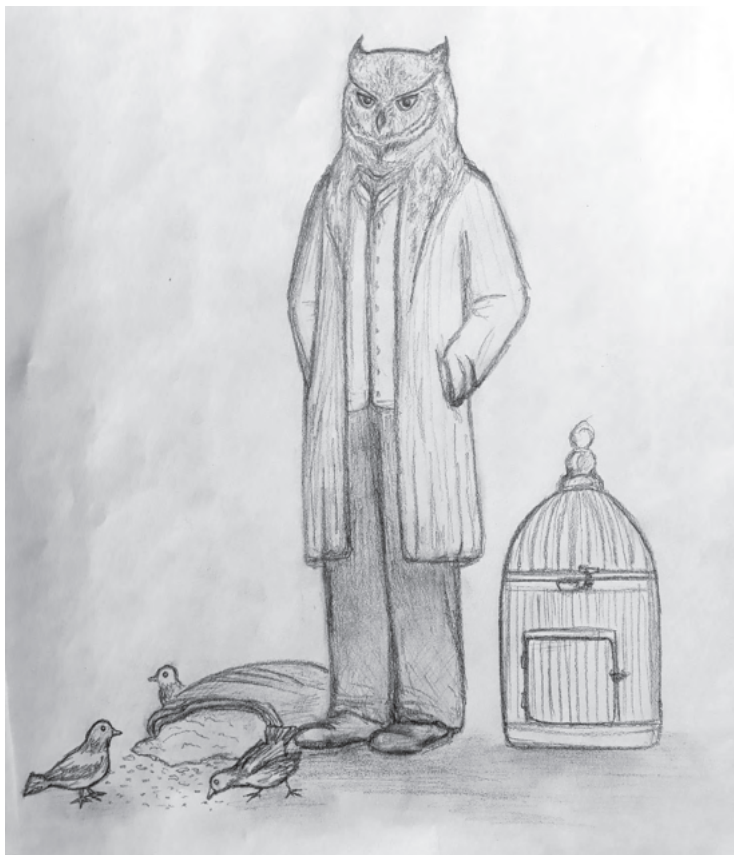


Illustration: Alice Magos

sein du gouvernement, les chefs de rédaction y verront le crime de lèse-majesté et proposeront qu'on retire à l'impudent (l'auteur de ces lignes) son droit d'appartenir à la « famille des journalistes ». L'anathème est de Dorian de Meeüs, le même qui censurera éhontément des informations qui auraient pu nuire à un membre du conseil d'administration d'IPM<sup>14</sup>. D'autres, quand ils constateront que le peuple commence à penser et prend la prérogative d'informer et de s'informer ailleurs – prérogative dont les médias de masse pensaient être les seuls à pouvoir bénéficier –, feindront d'écouter, de se remettre en question. Mais ne nous leurrons pas.

Faut-il alors s'étonner que s'ils arrivent à occulter ce qui se passe sous nos fenêtres, il leur soit aisé d'« oublier » de parler de la contestation qui monte ailleurs, de relayer les études sous une autre rubrique que celle des opinions et des cartes blanches, en somme d'arrêter de nous donner la béquée, de créer l'angoisse, de nous atomiser et d'inhiber notre intelligence.

## UNE ONCE D'ESPOIR

Si la période permet aux journalistes et aux politiciens de jouer plus que jamais de leurs prérogatives habituelles, elle constitue aussi une arme à double tranchant, car cette période inédite peut aussi servir de révélateur pour le plus grand nombre de l'imposture politico-médiatique. Derrière l'impression de diversité des médias et des politiques, se dissimule une seule et même religion, celle du Progrès, où aujourd'hui est nécessairement mieux que hier et moins bien que demain. Ils occultent

et censurent donc plus que jamais, grisés par un contexte qui leur donne le sentiment d'être intouchables. Ils vilipendent, bannissent, excommunient. Leurs certitudes d'être impunis, cachés derrière leur chaire rédactionnelle, leur fait oublier que toutes et tous n'adhèrent pas à la « guerre » contre le Covid, et soutiennent les résistants et objecteurs de conscience. Ce qui est occulté devient tellement énorme, que paradoxalement il en devient de plus en plus visible, internet se révélant ici essentiel dans la contre-information. Car désormais, derrière leur chimérique diversité se révèle leur profonde uniformité : ils disent tous la même chose, en même temps, modifient leur position au gré des annonces politiques, qui les fait naviguer dans une seule et unique trajectoire.

On mesurera la profondeur intellectuelle de leur théorisation complotiste à l'aune de leurs facultés à se défendre par la contre-attaque aux faits pourtant les plus probants. On verra dès lors que le premier complotisme c'est celui des complotistes monomaniacques qui dégainent leur arme de guerre dès que l'on ose dénoncer la profonde inéquité des puissants qu'ils servent et dont ils s'évertuent à défendre le monde.

Brandir le complot offre une protection provisoire contre la cinglante conscientisation sur la réalité du type de société dans laquelle nous vivons. C'est une arme facile pour ceux qui s'emparent à la « préservation de l'ordre existant » (cf. Alain Accardo).

N'entrons pas dans leur jeu.

Alexandre Penasse

1 Voir les études de Asch (1956).

2 <https://www.dhnet.be/actu/edito/vous-refusez-le-vaccin-contre-le-coronavirus-alors-restez-confines-a-vie-5fb67cbcd8ad586f51dc2ecc>

3 « C'est criminel de pousser les autres à ne pas prendre de vaccins ». Les informer est dès lors sans doute criminel aussi pour Marie-Paule Kieny, virologue et vaccinologue, qui ne précise lorsqu'elle lance ses condamnations, qu'elle a aussi été membre du conseil d'administration de la société BioMérieux (dont les actionnaires sont, notamment, Dassault, Sofina, The Vanguard Group, ...) et conseillère pour GISAID (initiative notamment financée par Sanofi et Sequirus). <https://twitter.com/franceinter/status/1305765601244307457>

4 Bruno Bettelheim, *Survivre*. « La paix qui règne dans une société totalitaire s'achète au prix de la mort de l'âme », Éditions Robert Laffont, 1979, p. 376. Cet extrait est tiré d'un chapitre au titre évocateur : « Séduction psychologique du totalitarisme ».

5 Puisqu'elle est au service du pouvoir (« la guerre c'est la paix », « l'esclavage c'est la liberté... »), mais devient aussi pour le sujet une forme de protection schizoïdienne mise en place par le sujet pour ne pas tomber dans la folie.

6 Ce qui sous-entend implicitement que le vaccin sera obligatoire pour 70 % et non-obligatoire pour 30 %...

7 La mise en scène de la vie quotidienne, de Erwin Goffman, est un ouvrage à ce titre intéressant, étude de ce jeu constant mis en place par des acteurs qui s'ignorent.

8 « *La fabrique de l'ignorance* », documentaire réalisé par Franck Cuveillier et Pascal Vasselín, Arte.

9 <https://plus.lesoir.be/338647/article/2020-11-18/sur-les-sites-de-crowdfunding-le-complot-ca-rapporte>

10 Les filtres : pubs, politiques, contre-feux, capital

11 Noam Chomsky et Edward Herman, *La fabrication du Consentement*.

12 <https://www.kairospresse.be/debat-entre-le-soir-et-kairos/>

13 <https://www.kairospresse.be/article/les-chiens-mordent-episode-2-vif-a-lattaque/>

14 <https://www.kairospresse.be/dossier/etude-des-censeurs-mediatiques-a-travers-du-cas-libre-financite/>

# Le Covid-19 est-il un virus dystopique ?

Novlangue, police de la pensée, transparence absolue, crime par la pensée, réécriture du passé, surveillance (ou « tracing ») généralisée, délations « citoyennes » : autant de termes empruntés au vocabulaire orwellien, qui font étrangement écho à une réalité devenue, hélas, notre quotidien. La « *common decency* » chère à l'auteur de 1984 aurait-elle définitivement déserté nos sociétés hypnotisées par une hypothétique sécurité sanitaire « à risque zéro » ? En bref, avec l'émergence et l'enracinement du Covid-19, notre réel est-il devenu dystopique ou, plus précisément, la dystopie est-elle devenue notre nouvelle norme ? Mais peut-être faut-il revenir aux sources de ce terme aujourd'hui galvaudé pour tenter d'y voir plus clair...

Les utopies sont beaucoup plus réalisables qu'on ne le croyait. Aujourd'hui, nous sommes confrontés à une question nouvelle qui est devenue urgente : comment peut-on éviter la réalisation définitive des utopies ? Les utopies sont réalisables. La vie marche vers les utopies. Ce n'est sans doute pas par hasard qu'Aldous Huxley a placé cette phrase du philosophe russe Nicolas Berdiaev en exergue de son *Brave new world* (*Le meilleur des mondes*). Contrairement à ce que l'on croit souvent, la dystopie n'est pas le contraire de l'utopie, ou encore une utopie qui aurait « mal tourné ». Déplaçons le projecteur et imaginons au contraire que la dystopie soit l'utopie enfin réalisée, avec les moyens technologiques, scientifiques et psychologiques (en particulier la psychologie des masses) des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles.

Poursuivons la réflexion et imaginons que notre objectif soit de créer une société dystopique « parfaite » et « scientifiquement fondée ». Comment s'y prendre ? Une première « bonne idée » ne serait-elle pas de marginaliser et, si possible, de réduire au silence les artistes et plus généralement les acteurs culturels, ces éternels rêveurs, ces fermentés de contestation potentielle du système parfait que nous appelons de nos vœux ? La circulation d'un méchant virus et au-delà, Platon lui-même, dans *La République*, nous tendent la perche. Dans sa description de la Cité idéale, cette utopie « dystopique » avant la lettre, puisque ces deux termes sont moins antinomiques qu'il n'y paraît, le philosophe athénien prônait déjà le bannissement des poètes et de la poésie, ces germes d'irrationalité qui déforment et contaminent l'esprit du public et font les mauvais citoyens, c'est-à-dire ceux qui n'obéissent pas aux Gardiens, membres de la caste supérieure. En effet, dans la classification platonicienne, la démocratie est le pire des régimes à l'exception, non de tous les autres, comme disait Churchill, mais uniquement de la tyrannie. Pourquoi ? Parce que, selon Platon, en démocratie, toute l'énergie n'est plus tendue vers le Bien public (tel que défini par la caste supérieure) et les citoyens s'adonnent à des activités et à des plaisirs non nécessaires ou, pour mieux dire, non essentiels<sup>2</sup>.

## LA SCIENCE ET LA TECHNOLOGIE ÉRIGÉES EN ABSOLUS INDÉPASSABLES

S'il est une figure qui restera marquante dans cette crise du Covid-19, c'est sans conteste celle de l'expert, en particulier des virologues, aux avis desquels les politiques ont globalement choisi de se plier. Certes, on peut comprendre que face à une épidémie que personne n'avait anticipée (sauf peut-être certains auteurs de dystopies, voire infra), la sphère politique et plus encore les médias se tournent vers ceux qui sont censés détenir le savoir scientifique. Mais certains semblent avoir oublié que, loin d'être une idée platonicienne hypostasiée, la science est avant tout le produit d'une activité humaine, susceptible de procéder par essais et erreurs, et qui n'exclut donc pas d'emblée tout débat<sup>3</sup>. Toute l'histoire de la science montre que celle-ci est un processus évolutif, qui n'est jamais figé une fois pour toutes.

Dans son roman *Nous*, Evgueni Zamiatine (1920), un révolutionnaire russe de la première heure déçu par les dérives totalitaires du régime bolchevique, décrit une société dystopique qui se veut hyper-rationnelle et sanitaire et où science et technologie sont quasiment érigées en nouvelles religions. Cette fiction, qui a fort influencé Orwell dans la rédaction de son 1984, nous présente D-503, un ingénieur (comme l'auteur lui-même) de l'État Unitaire, sorte d'État Léviathan mondialisé instauré à la suite d'une guerre de 200 ans entre villes et campagnes. Sous la houlette censément bienveillante d'un mystérieux Bienfaiteur, les

habitants, qui portent tous un numéro en lieu et place de nom, vivent une vie parfaitement monotone, dormant, mangeant, travaillant aux mêmes heures. Toutes les activités, y compris sexuelles, sont strictement régulées. Le protagoniste tient un journal qui se veut objectif, rationnel, scientifique et transparent, à l'image des principaux mots d'ordre de la société décrite par Zamiatine : « *N'était-il pas absurde que l'État... laisse sans le moindre contrôle la vie sexuelle ? Avec qui, quand et autant qu'on voulait... Absolument ascétique, carrément bestial. (...) La Science de l'État Unitaire affirme que la vie des anciens était bien celle-là, et la Science de l'État Unitaire ne se trompe jamais. Et quelle logique gouvernementale pouvait-il y avoir quand les gens vivaient dans l'état de liberté, c'est-à-dire celui des bêtes, des singes, du bétail ?* ».

« *La liberté, c'est l'esclavage* » était l'un des slogans du monde de Big Brother. Avec la distanciation sociale, les gestes barrières, les horaires de couvre-feu, les systèmes de tracking à télécharger sur nos portables, en troquant nos libertés au profit d'une très hypothétique sécurité sanitaire, n'est-ce pas exactement la voie que l'on emprunte ? On critique, à juste titre, le système du crédit social chinois, où les bons élèves du régime se voient récompensés tandis que les mauvais subissent brimades et restrictions diverses. Mais n'est-on pas en train d'aller précisément dans la même direction en instaurant le déjà fameux passeport vaccinal, récompensant les citoyens dociles et obéissants qui pourront voyager, aller au restaurant ou pratiquer telle activité sportive ou culturelle, et punissant les rebelles et les réfractaires, exclus de ces possibilités et assignés de fait à résidence ?

## QUAND BIG DATA RENCONTRE BIG PHARMA...

De plus en plus, les banques de données sanitaires deviennent un enjeu commercial. Dans ses contrats avec certains États (notamment Israël et le Royaume-Uni), Pfizer aurait négocié la rétrocession par ces derniers des données médicales des citoyens contre une livraison accélérée du vaccin. En Belgique, le projet de croisement des données sanitaires, fiscales et sociales « *putting data at the center* » a également fait grand bruit. Les enjeux économiques et démocratiques de tels croisements sont énormes. Quand Big Data rencontre Big Pharma, Big Brother n'est pas loin.

Après Orwell et dans son sillage, c'est un autre auteur anglais, John Brunner, qui nous en avertissait dès 1972 dans le sombrement prophétique *Troupeau aveugle*. D'entrée de jeu, par collage journalistique et *zapping*, Brunner nous donne une idée assez précise de la société dystopique qu'il soumet à notre réflexion. Dès le premier chapitre, sous l'intertitre « *Signe des temps* », on découvre des injonctions menaçantes mêlées à des encarts publicitaires : « *Lavez-vous les mains ICI (Amende pour refus d'obtempérer : 50 dollars)* », ou encore : « *Distributeur de masques filtrants : A utiliser une seule fois - maximum : 1 heure*. »

Dans ce roman prémoniteur, la pollution s'est accélérée et le climat planétaire s'est transformé suite à une augmentation incontrôlée d'émissions de CO<sub>2</sub>, et à un usage massif de produits chimiques, notamment dans l'agriculture. La méditerranée est tellement polluée que les baignades y sont interdites et que tous les poissons sont morts. En Europe règnent famines, sécheresses et épidémies à répétition. Un peu partout, le port permanent d'un masque est devenu obligatoire et l'oxygène pur est vendu au prix de 25 cents le litre. Aux États-Unis, la situation n'est guère meilleure : New-York subit des pluies acides, une agriculture industrielle et intensive, avec emploi massif de pesticides et insecticides, a entraîné une chute drastique de la biodi-



Illustration: Nadia Berz

versité. Les antibiotiques, massivement présents dans la chaîne alimentaire, sont moins efficaces et des bactéries opportunistes font leur apparition. Pas mal vu, pour ce roman écrit en 1972 !

Dans cette société malade (dans tous les sens du terme), de petites communautés autonomes, emmenées par un certain Austin Train, tentent de survivre et de résister aux grands conglomérats qui profitent de la situation... À la suite de la disparition de ce dernier, une journaliste sensibilisée aux thématiques écologiques entame une enquête qui la mettra sur la piste d'un grand groupe agro-pharmaceutique, responsable d'un énorme scandale d'empoisonnement en Afrique. Toute ressemblance...

## LA SANTÉ MENTALE SACRIFIÉE

Dans ce contexte mortifère, et à l'instar de ce qui se passe dans notre réalité, Brunner développe un tableau saisissant des pathologies mentales et psychiques affectant cette société déréglée. Quasiment tout le monde « *carbure* » aux anxiolytiques et un personnage meurt même d'avoir mangé par inadvertance du chocolat en suivant un traitement antidépresseur. Une touche d'humour dans cet univers désespérant...

Explosion du mal-être psychique, tendances suicidaires en augmentation, désarroi d'une jeunesse entière, sacrifiée voire fracassée sur l'autel d'une obsession sanitaire qui semble chasser toute autre considération. En décembre 2020, Sciensano publiait des chiffres assez alarmants, montrant une nette détérioration de la santé mentale des Belges. Parmi les 18 et plus, 64% se déclarent insatisfaits de leurs contacts sociaux. En juin 2020, 22% de la population faisait état de troubles de l'anxiété et de troubles dépressifs, chiffres baissant à 16% durant l'été (période correspondant au déconfinement) pour remonter à nouveau à 22% en décembre 2020. Plus de 70% des personnes interrogées se plaignent de troubles du sommeil. Les groupes les plus impactés par ces phénomènes sont les 18-24 ans, les isolés avec ou sans enfants et les allocataires sociaux et personnes précarisées<sup>5</sup>.

Si ces tendances se poursuivent, peut-être en arrivera-t-on un jour à un type de société comparable à celui imaginé par le célèbre écrivain de science-fiction Philip K. Dick dans *Les Clans de la Lune Alphane*. Dans ce roman de 1964, l'auteur de *Blade Runner* imagine, sous la forme d'une lune indépendante de la Terre, une société autarcique peuplée et dirigée par des

gens souffrant de troubles mentaux divers. « Selon ma théorie, déclare l'un des protagonistes, les différentes sous-catégories de désordre mental doivent être réparties ici en classes bien distinctes, un peu comme le système des castes de l'Inde ancienne. (...) Les maniaques doivent former la caste des guerriers sans peur. (...) Les paranoïaques doivent constituer la classe dirigeante. (...) Les simples schizophrènes correspondraient à la catégorie des poètes, bien que certains d'entre eux soient sans doute des visionnaires religieux. Les névrosés de type obsession-compulsion doivent être les clercs et les employés de bureau de cette société, les fonctionnaires sans idée originale<sup>6</sup> ».

La leçon que l'on peut tirer du roman est que cette société « folle » ne fonctionne finalement pas plus mal, et peut-être même un peu mieux, que la société prétendument saine d'esprit qui règne sur terre. L'intention satirique de Dick, qui se situe ici du côté de Voltaire et de Swift, est patente et il paraît évident qu'il tend un miroir (à peine) déformant à l'Amérique des années 1960.

Sur un mode nettement moins ironique, l'augmentation bien réelle des troubles mentaux et de la consommation d'antidépresseurs nous mène plutôt du côté du *Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley, où le Soma, une drogue synthétique en libre usage, offre une illusoire et provisoire évasion aux habitants conditionnés de l'État mondialisé...

## DES MÉDIAS MAINSTREAM EN ÉTAT D'ANOSMIE CRITIQUE

Le but du journalisme *mainstream* semble ne plus être de (se) poser des questions, de s'interroger sur une réalité complexe, d'exercer son sens critique, mais au contraire d'induire chez l'interlocuteur des réponses, de préférence pré-formatées, obéissant à une logique binaire et répondant au « narratif » domi-

nant. Au premier rang de ce journalisme *new look*, l'arsenal des formules toutes faites, des clichés à toute épreuve que, curieusement, personne ou presque ne songe à remettre en question. C'est, par exemple, la désormais fameuse antienne « La crise sanitaire la plus grave que le monde ait connue depuis un siècle ». On oublie au passage la grippe asiatique de 1957 et la grippe de Hong-kong de 1968-1969 qui, au total, ont fait plus de 3 millions de victimes au niveau mondial.

Comment expliquer cette étrange amnésie collective ? Dans 1984, George Orwell faisait dire à O'Brien, le tortionnaire en chef de l'Océania : « Celui qui a le contrôle du passé a le contrôle du futur. Celui qui a le contrôle du présent a le contrôle du passé ». Le contraste entre les réactions gouvernementales et médiatiques de l'époque et celles d'aujourd'hui est saisissant. Ainsi, en 1957, alors que la grippe asiatique frappe sévèrement toute l'Europe, le gouvernement français de l'époque déclarait : « La maladie se caractérise par un nombre élevé de cas mais aussi par sa relative bénignité et son faible taux de mortalité. L'épidémie ne justifie pas d'inquiétude particulière<sup>7</sup> ».

Quant à la grippe de Hong-kong de 1968-1969, qui a fait plus de 31.000 morts en deux mois, rien qu'en France, voici ce qu'en disait à l'époque *Le Monde* (11 novembre 1968) : « Cette grippe paraît bénigne. Il ne semble pas qu'elle doive prendre un quelconque caractère de gravité<sup>8</sup> ».

Alors qu'aujourd'hui, le Covid-19 oblitère des pans entiers de l'actualité, qui semblent tout simplement ne plus exister, la presse de l'époque consacrait largement ses colonnes aux conflits sociaux post-mai 68, à la guerre du Vietnam ou encore à la future mission Apollo vers la lune.

Sur un plan sociologique plus profond, peut-être faut-il aussi voir dans cette évolution du traitement médiatique un changement d'attitude par rapport à la mort. Autrefois, celle-ci faisait partie intégrante de la vie. On mourait à son domicile, entouré des

siens et des rites accompagnant le deuil maintenant un lien. Aujourd'hui, on est davantage dans une optique « dystopique », où la mort est devenue quelque chose d'obscène qu'il faut à tout prix évacuer dans des centres fermés et anonymisés, le deuil lui-même étant devenu impossible, un peu à l'image de ce qui se passe dans le film *Soleil Vert* de Richard Fleischer, autre dystopie étonnamment actuelle. Une évolution que souligne bien l'historien Philippe Ariès : « La mort était autrefois une figure familière, et les moralistes devaient la rendre hideuse pour faire peur. Aujourd'hui, il suffit de seulement la nommer pour provoquer une tension émotive incompatible avec la régularité de la vie quotidienne<sup>9</sup> ».

Alain Gaillard

1 Et contrairement à ce qu'une étymologie trompeuse laisse entrevoir : comme l'on sait, c'est l'humaniste Thomas More, qui fut ministre d'Henri VIII, qui forgea le mot « Utopie » dans son ouvrage éponyme paru en 1516, par double dérivation du grec, à la fois « ou-topos », lieu de nulle part, et « eu-topos », lieu du bien-être ou du bonheur. Le terme dystopie est, quant à lui, d'usage beaucoup plus récent. Il semble qu'il apparaisse pour la première fois en 1868, dans un discours de John Stuart Mill dénonçant la politique irlandaise du gouvernement anglais. Ironiquement, il y évoquait des « dystopiens », par un jeu de mots se référant aux « utopiens » (habitants d'Utopie) de More. En effet, en grec, le préfixe dys signifie mauvais ou erroné, assorti de la connotation de malformation. (Voir notamment « Voyages en Utopie », Georges Jean, Gallimard, 1994).

2 Pour un tableau complet de la Cité platonicienne idéale, voir *La République*, Platon, Garnier-Flammariion (en particulier Livre VIII et X).

3 Tel par exemple ce journaliste de BX1 qui, dans un éditorial critiquant le documentaire « Ceci n'est pas un complot » de Bernard Crutzen, déclarait : « On peut critiquer le gouvernement, mais on ne peut pas remettre en cause la science ! »

4 *Nous*, Evgueni Zamiatine, Actes Sud, pp.23 et24.

5 <https://www.plan.be/press/article-2079-fr-sante-mentale-en-belgique-les-couts-cachees-de-la-covid-19>

6 *Les Clans de la Lune Alphane*, Philip K. Dick, J'ai lu, pp. 74-75.

7 <https://www.franceinter.fr/histoire/histoire-des-pandemies-oubliees-la-grippe-asiatique-en-france-1957-1958>

8 <https://www.franceinter.fr/histoire/histoire-des-pandemies-oubliees-la-grippe-de-hong-kong-en-france-1968-1970>

9 Philippe Ariès, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident. Du Moyen Âge à nos jours*, Seuil, p. 170.

## FILS DE PUB

Alain Adriaens

# Hey, la pub, si tu te taisais...

**P**as facile de vendre des voitures neuves en ce début 2021. Les confinements, l'obligation du télétravail, la découverte par beaucoup des joies du vélo... : tout cela a largement réduit le trafic automobile. Les voitures s'usent moins, ne doivent donc plus être remplacées si vite... Alors, la publicité pour les bagnoles doit redoubler d'énergie et de roulerdise pour inciter à acheter.

C'est une des rares conséquences positives de la pandémie, le trafic routier a diminué en 2020, par exemple de 20% en Belgique<sup>1</sup>. Cela a eu des conséquences positives : la diminution de la pollution atmosphérique, si nocive pour la santé, la réduction des embouteillages (à Bruxelles, la part du trafic bouchonné est passée de 38% à 29%<sup>2</sup>) et la baisse du nombre d'accidents (-20%) ainsi que de morts (-22%) sur les routes belges<sup>3</sup>. À toutes ces bonnes nouvelles, s'en ajoute une autre pour les objecteurs de croissance : la baisse des ventes de voitures neuves : -24,3% en Europe<sup>4</sup>.

Le système automobile étant au centre de la logique productiviste, il faut donc « relancer » l'activité économique dans ce secteur et charger la publicité de faire remonter la « fièvre acheteuse » d'automobilistes sans appétit. Frustrés de la non-teneur des « salons de l'auto » annuels, les marques se sont repliées sur une avalanche de publicités qui nous ont saoulés les premiers mois de l'année.

De plus un difficile de surfer sur les performances sportives des voitures (une publicité de Toyota a même été censurée en Australie pour incitation à la conduite dangereuse<sup>5</sup>) ou sur de sublimes paysages exotiques lointains qui serviraient de décor à la promo des tas de ferraille. Alors, Mercedes-Benz a fait preuve d'une habileté perverse : puisque les confinements ont révélé notre besoin de liens sociaux et qu'il n'a jamais été aussi important de se parler, la publicité propose de parler... avec l'ordinateur

de bord de la voiture... et aussi avec les concessionnaires qui vont tout faire pour vous pousser à acquérir leur dernière nouveauté.

C'est ainsi qu'a germé la campagne de pub radio centrée sur le slogan, « Hey Mercedes, et si on se parlait ? ». Lisons comment les publicitaires vendent le concept : «... une campagne radio à visage humain, réalisée en collaboration avec Publicis. Au travers de spots émotionnels de 60", 40" et 20", nous sommes plongés dans de véritables tranches de vie. À bord d'une Mercedes-Benz, nous entendons des conversations qui ne sont pas toujours faciles, mais qui nous font du bien. Parce que se parler, ça change tout ». Un échange téléphonique entre humains (quand même) se termine par le recours à l'ordinateur de bord qui s'appelle Mercedes, pour que celui-ci réalise les désirs du conducteur : « Hey Mercedes, tu peux baisser un peu la température ? », « Hey Mercedes, emmène-moi à telle adresse... », « Hey Mercedes, appelle mon frère... ». Ainsi donc, la campagne de pub détourne un besoin réel, celui de contact et d'échange de paroles, en la proposition d'acquérir un ordinateur sur roues, doté d'une gentille servante nommée Mercedes qui réalisera vos désirs sans rechigner. Paradoxal, mais assumé.

D'autres publicités automobiles surfent, elles aussi sur le lien mobilité/informatique embarquée pour vanter la capacité de la voiture, grâce à ses radars, à ne plus écraser enfants, chiens ou cyclistes... (là, j'avoue être un peu plus séduit). On voit, que peu à peu, on habitue les conducteurs à aller vers la voiture autonome, le char à bœufs amélioré, rêve des rois fainéants.

Toujours dans la même ligne de publicités qui font appel aux émotions, on constate le recours à l'utilisation du terme « expérience ». Vous n'achetez plus tel ou tel objet, mais « vous faites une expérience » d'utilisation de cet objet. On trouve de tels plaideurs non seulement dans les publicités mais sous d'autres

formes. Ainsi, dans une pseudo « carte blanche » publiée par *Trends/Tendances*, un *Principal Solution Engineer* (sic) d'une Digital Foundation For Business (re-sic), utilise le même langage : « Nous vivons à une époque où les "expériences vécues" ont beaucoup d'importance. Les utilisateurs ont été nourris au biberon du numérique, ce dernier leur permettant de passer une commande en un clic, de visionner des films en continu via une connexion donnée, d'utiliser leur téléphone mobile en guise de casque de réalité virtuelle, de monitorer de fitness temps réel, d'entendre musicale sans fil et bien d'autres choses encore. Jamais auparavant, nous n'avions été à ce point dépendants de ce type d'applis, génératrices d'expériences numériques ». Suit rapidement l'objectif à peine masqué de ce genre de propos : « Il nous faut donc trouver une solution qui garantisse l'expérience des utilisateurs. Grâce à la 5G, les entreprises... etc., etc. ».

Si la sagesse populaire dit qu'« on ne fait pas boire un cheval qui n'a pas soif », les publicitaires, veulent, eux, convaincre les populations qu'elles ont encore des désirs de consommation, même si, pour ce faire, il faut dévier les besoins élémentaires des relations entre humains vers des artefacts techniques.

Alain Adriaens

1 <https://www.rtf.be/info/societe/detail-diminution-du-traffic-en-belgique-de-pres-de-20-en-2020?>

2 [https://www.tomtom.com/en\\_gb/traffic-index/ranking/](https://www.tomtom.com/en_gb/traffic-index/ranking/)

3 <https://www.vias.be/fr/newsroom/134-tues-et-10-000-blesses-en-moins-sur-les-routes-en-2020/>

4 <https://pro.largus.fr/actualites/les-ventes-de-voitures-neuves-chutent-de-24-3-en-europe-en-2020-10520395.html>

5 <https://www.autoplus.fr/actualite/toyota-gr-yaris-2021-une-publicite-censuree-en-australie-246269>

# Qu'est devenue la contre-culture?

« [Il y a un] lien paradoxal entre le modernisme et la contre-culture des années 1960 et 1970, qui s'est trouvée banalisée et intégrée à la culture dominante, aboutissant à l'hégémonie du "gauchisme culturel", à un conformisme individualiste de masse se présentant sous les traits de l'anticonformisme, de la fête et de la rébellion, qui vit à l'abri de l'épreuve du réel et de l'histoire tout en ayant tendance à se prendre pour le centre du monde<sup>1</sup>. »

Jean-Pierre Le Goff

I l n'a pas fallu attendre l'événement politico-sanitaire de la covid pour constater que nous vivons une période de grande incertitude idéologique, qui a d'abord été qualifiée de « post-modernité » (Jean-François Lyotard, 1979), puis de « surmodernité » (Marc Augé), d'« hypermodernité » (Nicole Aubert), de « modernité tardive » (Hartmut Rosa) ou encore de « société liquide » (Zygmunt Bauman), chacune de ces appellations ayant son intérêt. Mais qu'est devenue la contre-culture à notre époque ? Le terme avait mal vieilli et disparu des débats depuis des lustres, jusqu'à ce que deux philosophes états-unien, Joseph Heath et Andrew Potter, le revisitent dans un ouvrage paru en 2004<sup>2</sup>, dont la traduction française, *Révolte consommée. Le mythe de la contre-culture*, est désormais disponible aux éditions L'Échappée. Nous y reviendrons. À mon tour, et principalement en m'inspirant de ces derniers, je humerai ici un déjà vieux vin tiré il y a une cinquantaine d'années en Occident, qui devait modéliser assez profondément toutes les dimensions de l'existence sociale (politique, pacifisme, écologie, spiritualité, poésie, musique, cinéma, etc.), sans toutefois en changer la nature fondamentalement moderne. On doit au philosophe Theodore Roszak (1933-2011) d'avoir popularisé le terme de contre-culture en 1969 dans son essai *The Making of a Counter Culture*, écrit en prise directe sur l'effervescence de la génération du baby-boom, bientôt dénommée hippies. Ses manifestations allaient de l'opposition à la guerre du Vietnam lors d'impressionnantes marches à la lecture de poèmes (comme ceux des beatniks Gary Snyder et Allen Ginsberg), en passant par le festival de Woodstock, en juillet 1969. « La contre-culture, ce sont aussi la vie alternative du quartier de Haight-Ashbury à San Francisco, ses Diggers, l'esthétique tout en couleurs du Flower Power, l'émergence des premiers mouvements écologistes, comme Greenpeace et Public Citizens, la vitalité des rencontres avec les cultures spirituelles du Japon, de l'Inde ou des Amérindiens, sans oublier l'incontournable "révolution psychédélique"<sup>3</sup>. Elle est également reliée d'une manière ombilicale au gauchisme et à l'anarchisme. Roszak fustigeait avant tout la démesure et le gigantisme de la technocratie, anti-démocratique par essence, qu'elle émane du marché capitaliste ou de la bureaucratie communiste. Cependant, tout nord-américain qu'il fut, il se définissait d'abord comme anticapitaliste et souhaitait qu'une société écologique remplace la société technicienne, suite à une révolution spirituelle qui s'inspirerait du romantisme. Du psychédéisme et de son apologie des drogues supposées éveiller les consciences, il n'était pas dupe, pas plus que de la capacité du système à récupérer ces nouveautés sociétales. Parmi ses autres célèbres héros d'outre-Atlantique, on trouvait Jerry Rubin, Abbie Hoffman, Timothy Leary, John Lilly, Gregory Bateson et Herbert Marcuse, auteur d'un essai remarquable, *L'homme unidimensionnel* (1964). Selon Mohammed Taleb, la mort de la contre-culture est symboliquement concomitante de celle de John Lennon, assassiné en décembre 1980, au moment où la « contre-culture »<sup>4</sup> des White Anglo-Saxon Protestants (WASP) était en train de s'affirmer, l'élection de Ronald Reagan l'année suivante venant le confirmer. La contre-révolution néolibérale commençait. Voilà pour le rapide tableau historique.

Avant même d'aborder la contre-culture, posons-nous les questions suivantes à propos de la culture : représente-t-

elle encore une force d'opposition en 2020 ? Est-elle toujours le « siège du sens », comme le prétend Nicanor Perlas<sup>5</sup> ? Au contraire, n'a-t-elle pas été totalement intégrée au spectacle et à la marchandise ? La propagande n'a-t-elle pas ce pouvoir de la dégrader en simples modes passagères, et donc indignes d'intérêt ? Si on y ajoute le montage institutionnel actuel qui rend les acteurs culturels dépendant de subventions publiques pour vivre et travailler, alors on ne s'étonnera pas que pratiquement aucun d'eux<sup>6</sup>, en Belgique et en France, ne soit monté au créneau contre les mesures anti-covid disproportionnées et liberticides de leurs gouvernements respectifs, pourtant peu favorables à leur secteur<sup>7</sup>. Mais on n'ose pas mordre la main politique qui nourrit... en rationnant toujours davantage les doses.

## LA RÉBELLION COMME MODÈLE

Revenons à nos moutons contre-culturels et constatons que, d'une part, « la classe dirigeante sait fort bien s'accommoder de la "subversion", dès lors qu'elle ne quitte pas le champ culturel<sup>8</sup> » ; d'autre part, que la contre-culture n'a pas manqué de contemporains : c'est une « idéologie de l'apolitisme » (Jules Duchastel), la « recherche fondamentale de l'industrie culturelle » (Pièces et Main d'œuvre) ou encore une « feinte dissidence, aussi inoffensive pour le système dominant qu'elle est ostensiblement subversive » (Louis Janover). Heath et Potter ont remis une couche critique avec leur propre conception de la notion, qu'ils assimilent à une certaine esthétique de la rébellion<sup>9</sup>. Examinons-la.

Héritière de la contre-culture des années 1960-70, la rébellion actuelle participe d'un « brouillage culturel » qui, par effet pervers, renforce le système. Concomitamment au reflux du marxisme, elle a abandonné le social pour le sociétal, exalte les valeurs positives de bienveillance, de tolérance, de respect, de solidarité avec tout le vivant, etc., tout en se défiant des normes collectives à prétention universelle. Elle tient pour principe que « chaque acte qui contrevient aux normes dominantes est politiquement radical » (p. 79). Elle en est arrivée à attaquer le principe aristotélicien de non-contradiction, la science, la grammaire, la linguistique et même à idéaliser le crime et la maladie mentale, avec le mouvement de l'antipsychiatrie. Englobante, elle s'exprime au travers de courants musicaux comme le grunge (années 1990) et le Hip-hop (surtout depuis les années 2000), de mouvements civiques, citoyens et écologistes comme les zad, l'antipub, le commerce équitable, le marketing éthique, les pédagogies alternatives, la légalisation du cannabis, le véganisme, les médecines naturelles, l'intersectionnalité, etc., d'habitudes culturelles comme le désir de se sévérer de l'Occident dans un but initiatique et de « découvrir de soi » (avec l'Inde comme destination de prédilection), ou encore de phénomènes plus marginaux comme le poly-amour et les cyclonudistes. Le conformisme petit-bourgeois de droite est à abattre, la consommation de masse représente le nouvel opium du peuple, la culture est un système idéologique de répression des instincts, comme le soutenait Wilhelm Reich. Pour s'émanciper, il convient d'abolir toute norme sociale et de focaliser sur l'oppression psychologique, plutôt que sur l'exploitation du travail. Le désir de justice sociale – porté par les fameux Social

Justice Warriors aux États-Unis – déplace le terrain des luttes du monde du travail à celui des identités multiples. La résistance symbolique est l'arme des contre-culturels, censée atteindre les individus dans ce qu'ils ont de plus profondément ancré, leurs institutions imaginaires (cf. Cornélius Castoriadis). Le malheur découlant de conditions internes et non externes, elle parie sur la métamorphose des consciences. Ainsi, recouvrir des panneaux publicitaires de messages politiques fut la principale tactique des Cacheurs de pub, activistes bruxellois dont je fis partie de 2009 à 2011. Nos actions ludiques et non violentes, qui ne suscitaient qu'un intérêt mitigé de la part des passants, nous amusaient mais n'ont pas fait vaciller l'ordre publicitaire qui, entre-temps, s'est rabattu sur la Toile pour y devenir encore plus persuasif et intrusif grâce aux algorithmes.

Le rôle de la consommation dans la contre-culture est capital (dans les deux sens du terme). Contre le sens commun, les auteurs notent que « c'est la rébellion, et non le conformisme, qui alimente le marché depuis des décennies » (p. 114), avec sa consommation distinctive que l'on relie aux classes moyennes, en oubliant que la classe ouvrière y participe également. La rareté matérielle ayant disparu, le revenu du consommateur lambda est surtout consacré aux biens positionnels. Le cool est devenu l'idéologie centrale du consumérisme. La surenchère dans la rébellion cool s'est d'abord traduite, dans les années 1960/70, par les vêtements extravagants et les cheveux longs chez les hommes et les femmes. Avec le punk en 1977 sont apparus les piercings, toujours plus envahissants. Dans les années 1980/90, la queue de cheval faisait fureur chez les hommes. Les années 2010 ont vu l'explosion de la mode des tatouages, eux aussi plus ou moins invasifs sur les corps. Cette obsession de l'apparence, présente autant chez le punk que chez le CEO, cadre parfaitement avec le marché capitaliste, si ce n'est que le second ne prendra pas, lui, appartenir à la contre-culture (quoique...). Cette consommation se retrouve aussi dans la quête des spiritualités extra-occidentales : culte de la Terre-Mère des autochtones, stage de yoga dans les ashram, bouddhisme<sup>10</sup> et « individualisme métaphysique du zen » (p. 262), etc. Pour « découvrir » toutes ces tendances, s'en imprégner pour grandir spirituellement, certains sont prêts à brûler du kérosène autour de la planète.

## CONTRE-CULTURE VS CONFORMISME

Heath & Potter relèvent les effets pervers de la consommation contre-culturelle, concluent à l'« incapacité du mouvement contre-culturel à produire une vision cohérente d'une société libre » (p. 90) et closent la question en affirmant que « la rébellion ne représente pas une menace pour le système, elle est le système ». Le procès est donc totalement à charge. Les deux philosophes apparaissent comme des progressistes à l'anglo-saxonne, des défenseurs du modèle politique issu de la victoire contre le nazisme, celui des Trente Glorieuses avec sa juste redistribution des richesses entre patronat et travailleurs. Sociologiquement, leur credo apparaît assez simple : réintroduire un peu plus d'uniformité dans nos vies, oser être semblables aux autres, se départir de toute radicalité au profit du pragmatisme.



Ce conformisme comme remède aux errements contre-culturels devient à son tour critiquable lorsque les auteurs en viennent à relativiser l'influence de l'empire de la pub sur les modes de vie, voire se montrent complaisants avec les marques : « Nous aimons également faire des achats dans des chaînes étrangères comme Ikea, Zara, The body shop, Benetton ou H&M » (p. 246), ou pire, avec la globalisation économique : « Bien qu'il y ait, au sein même de ces pays [Ndr : les pays en voie de développement], de vigoureux débats sur la façon de s'intégrer à l'économie mondiale, presque personne ne remet en question le bien-fondé de cet objectif ultime » (p. 249). « Presque personne » ? Nous bien ! S'ils n'ont pas d'objection à ce que le modèle capitaliste se soit répandu aux quatre coins du monde, ils voient par contre d'un mauvais œil le tourisme contre-culturel en quête d'authenticité qui ouvre ensuite la voie au tourisme de masse. Mais l'un — le modèle capitaliste globalisé — ne va-t-il pas de pair avec l'autre — le tourisme mondialisé ? Les auteurs ont une tendance à verser facilement dans l'ethnocentrisme. Ils ont également les yeux de Chimène pour la médecine industrielle et ses vaccins, et font généralement preuve de technoptimisme. À plusieurs moments, ils ne sont pas loin de postuler la « neutralité » des technologies : « Il ne s'agissait pas d'être contre la technologie ; il fallait s'organiser pour pouvoir contrôler les machines, et non l'inverse » (p. 292) ; « Il est souvent faux de dire que la façon dont les gens utilisent la technologie est déterminée par la nature de cette technologie » (p. 297). Ils se « rachètent » cependant en torpillant le « cyberlibertarisme » quelques pages plus loin. L'écologie — surtout dans sa version *deep ecology* — ne trouve guère grâce à

leurs yeux, lui aussi identifié aux obsessions contre-culturelles. D'ailleurs, ils admettent que pour bien vivre, « chacun a besoin probablement d'une voiture » (p. 320) tout en reconnaissant quelques lignes plus loin que « la population croît sans cesse ». Alors, quid ? Ils dédouanent la compétition économique internationale : « [Enfin] rien n'indique que les lois sur la protection de l'environnement sont affaiblies par des pressions émanant de la concurrence mondiale » (p. 334) voire la célèbrent : « [...] nous ne croyons pas que l'achat de produits locaux soit préférable à l'achat de produits étrangers [...] » (p. 340) ; « [De plus] l'un des principaux enjeux des efforts de développement vise à réduire les subventions agricoles, de façon à encourager l'importation de denrées de l'Afrique et de l'Asie » (p. 340). Puis encore, le lecteur les surprend à défendre l'éco-blanchiment : « L'achat d'un véhicule hybride est socialement responsable [...] » (p. 338). Peut faire mieux !

Heath & Potter ont pointé avec justesse les dérives et contradictions de la contre-culture, mais leur raison pratique, comme on l'a vu ci-dessus, pose quelques problèmes : ils en appellent certes au retour du civisme et de la responsabilité individuelle, mais ne se départissent pas du techno-progressisme, du libéralisme (politique et économique), du pragmatisme (aveugle), du mondialisme (illusoire)<sup>11</sup> et du réformisme (inoffensif)<sup>12</sup>, toutes choses qu'à Kairos nous avons toujours remises en cause, si pas combattues. Revenant dans notre bon vieil ancien monde, nous préférons clôturer avec Natacha Polony : « Délirer le sentiment de la raison, favoriser une lettre sans esprit, des droits sans mœurs,

une démocratie sans peuple, un État sans nation, cette part du soft totalitarisme est fille de la construction européenne qui par ailleurs incarne parfaitement la convergence du gauchisme culturel et du libéralisme<sup>13 & 14</sup>. » Et de la contre-culture.

Bernard Legros

1 Jean-Pierre Le Goff, *Malaise dans la démocratie*, Stock, 2016, pp. 13 & 14.

2 *The Rebel Sell*, Harper Collins Publishers Ltd.

3 Mohammed Taleb, *Theodore Roszak. Vers une écopsychologie libératrice*, Le passager clandestin, 2015, p. 14.

4 *Ibidem*, p. 28.

5 Cf. *La société civile. Le troisième pouvoir*, Yves Michel, 2003.

6 À l'exception notoire du guitariste désobéisseur Quentin Dujardin, dont le concert dans une église, en février 2021, a été interrompu par la police. Saluons aussi Francis Lalanne, qui sauve l'honneur des artistes en appelant à la démission d'Emmanuel Macron : [https://www.youtube.com/watch?v=pBM-C430Q1i&feature=emb\\_logo](https://www.youtube.com/watch?v=pBM-C430Q1i&feature=emb_logo)

7 Certains lieux culturels ont même surenchéri dans lesdites mesures. Par exemple, les responsables de l'asbl « Les Grignoux » — qui gère 4 complexes de cinéma en Wallonie (Liège, Namur) — avaient décidé de leur propre initiative,

dès le déconfinement du printemps 2020, de ne plus accepter les paiements en argent liquide ; malgré la distanciation physique possible dans les salles, ils avaient imposé le masque pendant toute la durée du film, au motif que cela éviterait une « deuxième vague »... qui est finalement arrivée (du moins officiellement). On remarquera aussi à quel point les librairies, ces temples de la connaissance et de la culture, sont motivées à faire respecter strictement les mesures anti-covid. Elles voudraient rabattre leurs rares clients vers les plateformes de vente en ligne qu'elles ne s'y prendraient pas autrement. L'art de se tirer une balle dans le pied, Schopenhauer aurait pu l'écrire !

8 Jean-Pierre Garnier, *Une violence éminemment contemporaine. Essai sur la ville, la petite-bourgeoisie intellectuelle et l'effacement des classes populaires*, Agone, 2010, p. 69.

9 Une analyse similaire se rencontre chez Luc Boltansky & Eve Chiappello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, 1999.

10 Il s'agit cependant de contraster le bouddhisme originel avec sa version

amointrie à destination des Occidentaux. Cf. Marion Dapsance, *Qu'ont-ils fait du bouddhisme ? Une analyse sans concession du bouddhisme à l'occidentale*, Folio, 2018.

11 « Nous n'avons pas besoin d'une politique étrangère locale, mais d'une politique intérieure mondiale sur les émissions de gaz à effet de serre » (p. 333).

12 « Ce n'est pas le système qui est en cause, mais ses failles. La meilleure solution consiste à colmater les brèches, plutôt qu'à abolir le système » (p. 328).

13 Natacha Polony & le Comité Orwell, *Bienvenue dans le pire des mondes. Le triomphe du soft totalitarisme*, Plon, 2017, p. 168.

14 Cette dernière citation ouvrant le débat sur la problématique européenne, je renvoie à Bruno Poncelet, *Europe, une biographie non autorisée. De la « paix américaine » à la « civilisation poubelle »*, Aden, 2014.



N'y allons pas par quatre chemins : avec celui d'Olivier Rey (*L'idolâtrie de la vie*), ce court essai est, à mon sens, jusqu'à présent l'interprétation philosophique la plus juste de l'événement covid. L'auteur en voit l'argument suprême dans ce « culte de la vie par-dessus tout » imposé par une caste politico-scientifique psychorigide à des masses apeurées, décervelées et infantilisées en demande de protection contre le risque existentiel, ayant banni le sens et la dimension humaine de l'existence au profit de la seule préservation de la vie biologique. Mais « si la vie est tout, c'est la veulerie, la peur généralisée et la lâcheté qui guettent » ! La fragilité de la santé humaine pourrait justifier un état d'exception permanent, un « ultra-précautionnisme » sous perfusion technologique, sans se soucier que le remède – « des grands principes appliqués sans discernement » – ne soit pas pire que le mal. Les Européens de l'Ouest nantis ont perdu le sens du tragique, de l'histoire, de la fatalité et de la finitude de la condition humaine. Ils sont devenus allergiques à l'adversité et incapables d'y faire face, émotionnellement et intellectuellement. C'est à l'Est que se trouve la réponse, entre autres chez le dissident tchèque Jan Patočka (1907-1977) qui recommandait de toujours se soucier de son âme et d'être prêt à mettre sa vie en jeu pour un « donné qui nous précède, nous excède et nous engage ». Vaclav Havel, Michel Henry et Hannah Arendt sont aussi appelés pour les besoins de la démonstration. À la fin, ALL s'adresse au personnel politique : « Agir avec calme, sang-froid, responsabilité et volontarisme, en ne négligeant pas la santé, mais en préservant l'économie qui est aussi la vie, et sans renoncer à nos libertés, est-ce si compliqué ? ». Nous attendons la réponse... Un bémol, toutefois. Elle pense que, dans un cadre sanitaire, l'usage généralisé des masques était (et reste ?) justifié. Ce n'est pas la conclusion à laquelle arrivent des études indépendantes...

**Alexandra Laignel-Lavastine, La déraison sanitaire. Le Covid-19 et le culte de la vie par-dessus tout, Le Bord de l'eau, 2020, 107 pages.**  
B.L.



L'interminable saga politico-sanitaire ne doit pas nous faire perdre de vue les périls technoscientifiques, et donc éthiques, qui se profilent depuis des années. Les bébés actuels risquent de voir le retour, sous de nouveaux atours, de l'eugénisme, cette doctrine que l'on croyait définitivement enterrée depuis le procès de Nuremberg. C'était sans compter sur l'activisme des transhumanistes pour artificialiser l'espèce humaine, avec l'appui des médias, d'une partie de la communauté scientifique, de toute la classe politique et des comités de bioéthique qui incitent à calquer la loi – concernant l'ensemble du corps social – sur le fait accompli technologique – ne concernant qu'une minorité fortunée et transgressive cherchant à imposer et faire publiquement reconnaître ses désirs et fantasmes individuels. L'enquête montre que la reproduction non sexuée a fait d'énormes progrès ces dernières années. Elle bat en brèche l'idée selon laquelle seule l'ignorance du principe serait un frein aux conquêtes eugénistes, car « nul besoin de savoir comment l'on fabrique des bébés en laboratoire pour se faire une idée de ce qui nous rend humain ou non ». Le choix n'est rien d'autre que moral. Le numérique viendra donner un gros coup de pouce à la cause, avec le développement du Big Data génétique. « Droit à l'enfant », FIV à trois voire cinq parents, ectogénèse, bébés-médicaments, gamètes artificiels, vitrification des embryons, etc., autant de projets funestes qui deviendront un jour des réalités sociales si les transhumanistes imposent leurs vues. Entre PMO et PMA, il n'y a qu'une lettre qui change, mais qui change tout : celle des Chimpanzés du futur – que nous sommes aussi à *Kairos* – contre les postmodernes Icare(s) et Prométhée(s) : technocrates, biocrates, progressistes de gauche et de droite, tous unis pour faire advenir le cauchemardesque Monde-Machine.

**Pièces et Main d'œuvre, Alertez les bébés ! Objections aux progrès de l'eugénisme et de l'artificialisation de l'espèce humaine, Service compris, 2020, 149 pages.**  
B.L.



Actualité oblige, le journaliste Olivier Tesquet remet le couvert en moins d'un an, toujours aux éditions Premier Parallèle, après *À la trace. Enquête sur les nouveaux territoires de la surveillance*. Ce nouvel essai en est le prolongement. La volonté de surveiller les masses pré-existait à la pandémie, mais celle-ci lui donne une nouvelle légitimité avec effet de cliquet. À partir du moment où l'on considère la santé comme la première des libertés, s'ensuivent une série de conséquences biopolitiques que l'auteur appelle « l'état d'urgence technologique ». Dans le néo libéralisme, le contrôle panoptique de l'espace public urbain s'installe à la faveur d'un flou juridique, dans un but plus sécuritaire que sanitaire. La city à la fois safe et smart devient un territoire hostile sans angle mort, grâce aux caméras ther-

miques ou à reconnaissance faciale. Les contacts humains sont traqués et criminalisés. Intellexa, Palantir et NSO sont les noms de ces « licornes » de l'économie numérique qui, en collaboration avec les gouvernements, travaillent à la fin de nos libertés par le traçage, en brassant nos données de géolocalisation. Les travailleurs de première ligne sont vu comme les « nouvelles classes dangereuses » de la contagion. Les télétravailleurs, eux, voient disparaître la distinction entre vie privée et vie professionnelle. Faute de place, prenons un seul exemple cité par Tesquet : en Lombardie, 150 enfants de maternelle expérimentent des bracelets électroniques qui vibrent si la distanciation sociale n'est pas respectée. Si ce système parvient à se mettre en place, c'est que la majorité d'entre nous continuerait à donner foi à la croissance, aux technologies, aux entreprises et à la puissance publique, se laissant persuader qu'accepter l'intrusion du pouvoir technocratique dans la vie privée est un acte solidaire et bienveillant pour le collectif. Las...

**Olivier Tesquet, État d'urgence technologique. Comment l'économie de la surveillance tire parti de la pandémie, Premier Parallèle, 2020, 145 pages.**  
B.L.



Comme feu son père Bernard Stiegler (1952-2020), Barbara Stiegler se distingue dans la philosophie politique depuis son essai remarqué « Il faut s'adapter » : sur un *nouvel impératif politique* (Gallimard, 2019), une critique de la doxa néolibérale. Elle intervient ici sur la « crise » de la covid en partant du milieu qu'elle connaît le mieux, l'Université, s'inquiétant de sa dérive anti-démocratique suite aux mesures sanitaires prises sous le feu d'un « nouveau libéralisme autoritaire ». La structure de son texte est chronologique, avec les trois moments-clés qui nous ont fait basculer dans le régime de la « Pandémie » : le confinement (17 mars-10 mai), le déconfinement (11 mai-31 août) et le reconfinement (1<sup>er</sup> septembre-28 novembre). Nous la suivons sur beaucoup de points : « l'infantilisation générale de tous les actes de la vie », la supposée « déficience épistémique des populations » dans le chef des gouvernants et des experts, l'individualisation des responsabilités, l'évaporation progressive de l'État de droit, la présentation de la peur du virus comme un nouveau civisme, l'opposition simpliste entre la santé et l'économie, l'imposition de la « distanciation sociale » pour dissoudre les mouvements sociaux, ou encore la nouvelle économie comportementale par les nudges. Vrai aussi que « s'il avait commencé par mettre à bas le discours néolibéral sur la mondialisation, le virus semblait lui permettre, avec le virage numérique, de retomber sur ses pieds », avec l'exigence de s'adapter à la crise plutôt que de lutter contre ses causes. Toutefois, l'auteure n'est vraisemblablement pas au courant du « Great Reset » porté par le Forum économique mondial, ou bien n'y accorde aucun crédit. Faisons-lui aussi remarquer que la peur ne se trouve pas au sein du pouvoir, mais dans la population ! La philosophe termine son texte par un appel pressant à rouvrir les universités.

**Barbara Stiegler, De la démocratie en pandémie. Santé, recherche, éducation, Trac Gallimard, 2021, 59 pages.**  
B.L.



Le philosophe Pascal Engel s'est donné une mission sacrée : défendre la raison contre tous ceux qui, aujourd'hui, préfèrent croire ce qui leur convient plutôt que de se plier aux dures lois des règles du rationalisme. Considérant qu'ils sont tellement nombreux à sacrifier à la dictature des opinions qui font plaisir, Engel y voit l'émergence d'un « Parti de l'anti-raison ». Pourtant, il le reconnaît lui-même, il n'y a aucune intention ni aucune unité là-dedans, mais seulement mille et une bonnes « raisons » qui font que les êtres humains ne se laissent pas dominer par la petite étincelle de rationalité qui sommelierait en chacun de nous. Même s'il reconnaît que les recherches les plus pointues comme celles des neurosciences montrent que la partie de notre cerveau censé raisonner est sans cesse influencée par les orages mentaux venus de nos affects, instincts et forces imaginatives, il veut croire que l'on peut maîtriser et faire émerger la « vérité » de tout ce fatras sensoriel et émotionnel. Contrairement à Spinoza, il n'est guère tolérant face à ces faiblesses très humaines et plaide pour un rationalisme de combat. Son ouvrage est un puits de savoirs mais les raisonnements fort abstraits qu'il développe, souvent en de pseudo dialogues, ne sont accessibles qu'à une minorité, une aristocratie de la pensée. Peut-être quelques adeptes de la zététique auront-ils le courage de le suivre au long de 380 pages de son ouvrage compilant des écrits étalés dans le temps. Avouons que, pour notre part, il ne nous a pas convaincus et que sa nostalgie des Lumières du XVIII<sup>e</sup> siècle a du mal à faire oublier que le prétexte de la raison raisonnable a conduit au basculement du monde occidental des excès de l'obscurantisme à base religieuse à un mode de pensée dominant où l'on a remplacé la foi en une transcendance en une soumission à un progrès déifié sur base de scientisme et de technolâtrie. Sans renoncer aux ressources du rationalisme, nos contemporains manifestent clairement le besoin de réintroduire du relati-

visme, du vitalisme et du réenchantement face aux passions tristes qu'induit la domination de l'absolutisme rationalisant.

**Pascal Engel, Manuel rationaliste de survie, Agone, 2020, 380 pages.**  
A.A.



Dans *Kairos* n°48, Marc Weinstein a posé son regard d'anthropologue sur la « Zad » de Notre-Dame-des-Landes. En préambule, il évoque la notion centrale de sacralité politique, qui exprime l'émergence de valeurs propres à chaque communauté, des valeurs partagées – de débats, de mise en commun, d'autonomie dans le cas de la Zad – qui fondent une communauté politique. Cette phénoménologie est explorée en profondeur dans *Pas de société sans autotranscendance – Sacralité politique 2*. L'auteur étudie la rupture anthropologique radicale de la société industrielle occidentale d'avec les formations historiques antérieures, qu'il s'agisse des sociétés sans État – ou contre l'État (Pierre Clastres) – ou des grandes civilisations indiennes, romaines, médiévales, pré-colombiennes, etc. Si elle se déploie pleinement à partir de la révolution industrielle et de 1789, ses prémices remontent aux *enclosures* en Angleterre, qui commencent dès le XVI<sup>e</sup> siècle. Selon Weinstein, avec la domination qui se veut sans partage du triptyque État - Capital - Technoscience – la société industrielle dissout la communauté en « dissocié » ; que ce soit dans sa variante totalitaire, où l'individu est « compacté », ou dans sa variante néo-libérale, où il est atomisé par le consumérisme techno-scientifique, l'individu ne participe plus à l'émergence et à la réactivation permanente de valeurs communes. Il est donc privé de toute « puissance » politique. L'enquête de l'auteur prend comme point de départ l'irruption des Gilets jaunes, dont il va écouter la parole sur les ronds-points. Au-delà de revendications socio-économiques, c'est bien pour retrouver le sens d'une communauté active, par la création de rituels propres à la démocratie directe, que les Gilets jaunes s'auto-instituent en une communauté. Leur altérité radicale d'avec le pouvoir « hétéro-descendant » rend toute négociation impossible avec ce dernier. L'auteur se nourrit des grands classiques (Aristote, La Boétie, Spinoza, Marx, Heidegger, Durkheim, Mauss, Bataille, Caillois, Girard, Foucault, Deleuze) mais est surtout redevable à Cornélius Castoriadis dans son étude de la démocratie athénienne, idéal-type de communauté auto-transcendante constituée par l'adhésion à la « cité-belle-et-bonne ». Il réactive et actualise cette pensée féconde.

**Marc Weinstein, Pas de société sans autotranscendance. Sacralité politique, 2, Le Croquant, 2020, 196 pages.**  
François Massoulié



En seize chapitres courts et acérés, la philosophe Donatella Di Cesare revisite le choc provoqué par le virus sur la société italienne au printemps 2020. Il agit comme un révélateur, exposant en pleine lumière les zones sombres de la démocratie libérale. L'idée du progrès disparaît, mais aussi celle de croire que l'on peut peser sur le cours des événements. La fin du monde est admise comme une évidence. Sombre période où, tonne le Zarathoustra de Nietzsche, « l'homme est une corde tendue sur un abîme ». Souverain virus qui détruit les espaces publics et les rituels de la communauté. Isolé, immobilisé, assigné, l'individu a beau être suspendu dans le temps du confinement, il découvre qu'à l'ère du capitalisme avancé, « nul ne se soustrait au tourbillon compulsif et asphyxiant du temps ». Le visage des institutions apparaît au grand jour : la démocratie immunitaire transforme le citoyen en patient qu'elle gouverne par la peur. Elle le protège en l'isolant et en excluant, non seulement le virus, mais toute altérité considérée comme un danger à refouler. Le cadre immunitaire impose sa logique de l'exclusion, par laquelle tout ce qui vient du dehors, migrants, pauvres, ou marginaux, rallume la peur. Et donc, « si c'est le partage du pouvoir public qui intéressait le citoyen grec, le citoyen de la démocratie immunitaire aspire avant tout à sa propre sécurité ». Dans la lignée de Giorgio Agamben et Roberto Esposito, l'auteure dénonce la fermeture immunitaire d'une communauté passive et désagrégée, où sonne « l'heure du choix entre confinement et surveillance numérique ». Elle plaide au contraire pour la redécouverte d'une co-vulnérabilité, afin d'apprendre à cohabiter avec le virus, et avec

d'autres peut-être. Dans une langue précise et poétique, Di Cesare nous livre la chronique triste et désabusée d'un printemps funeste, encore tout proche et qui, étrangement, paraît déjà si lointain, au cours de laquelle les liens sociaux s'effiloquent et où s'imposa un sentiment de résignation stupéfaite et amère. Proviens-t-il ?

**Donatella Di Cesare, Un virus souverain. L'asphyxie capitaliste, La Fabrique, 2020, 105 pages.**  
François Massoulié



Comment en est-on arrivé là ? A-t-on perdu un temps précieux avant de réagir ? Pourquoi tant de morts en Belgique ? Masques, tests, vaccins, lits d'hôpitaux et stratégies, quelles sont les responsabilités ? Michel Collon a mené une enquête approfondie et internationale. D'abord en invitant à son émission « Michel Midi » (trois millions d'internautes atteints) ceux que l'info officielle laissait de côté. Puis, en investiguant les zones d'ombre, aidé par un vaste réseau partout dans le monde : infirmiers, médecins, scientifiques, économistes, écologistes, témoins locaux... Ce livre démontre qu'on aurait pu protéger tous les citoyens de ce traumatisme, éviter une grande partie des décès et maintenir les économies actives. Aujourd'hui, l'humanité se demande comment elle doit continuer à vivre. À tous se posent les mêmes questions : comment certains pays s'en sont-ils mieux sortis ? Qui a affaibli nos soins de santé ? Le Big Pharma nous protège-t-il ? 40 années de néolibéralisme : quel bilan ? Quelle économie, quelle écologie nous faut-il ? Se faire la guerre ou coopérer ? Avons-nous été bien informés ? Le livre se divise en 2 tomes. Dans le premier, l'enquête et ses conclusions. Proposant de tirer les leçons du Covid, Collon souligne ce qui doit absolument changer. Car les scientifiques nous mettent en garde : d'autres pandémies menacent. Le deuxième tome rassemble les principaux témoignages, la parole des témoins. L'auteur, fondateur du collectif Investig'Action, analyste des stratégies de guerre et de désinformation, est l'auteur, entre autres, de *Attention, médias !, La Gauche et la guerre et USA, les 100 pires citations*.

**Michel Collon, Planète malade. L'enquête et Entretiens, Investig'Action, 2021, 400 pages par tome. Michèle Janss**



L'ethnologue nord-américain, d'inspiration anarchiste, a publié en 1998 un ouvrage qui vient (seulement, pourrait-on dire) d'être traduit en français. La thèse qu'avance Scott est bien résumée par le sous-titre : les États modernes, dans leur volonté de « modernisation » de la société, utilisent, comme l'un de leurs principaux axes, l'uniformisation (de tout, depuis la forêt « sylviculivée » jusqu'aux villes et villages), ce qui aboutit à détruire (d'anciennes pratiques pourtant très efficaces, ou d'anciens savoirs, sans oublier la destruction de groupes humains). Scott établit des liens idéologiques entre des secteurs aussi disparates à première vue que l'agriculture, la forêt, la ville et la théorie révolutionnaire. Car il y a bel et bien une rationalisation de leur action ou leur travail, qui guident des sylviculteurs, des architectes, des théoriciens de la révolution, et Lénine se retrouve

**COURRIER DES LECTEURS**

**SOPHIE OUVRÉ LES YEUX... BONNE CHOSE !**

Merci Monsieur Penasse c'est grâce à votre question à Sophie Wilmès que j'ai commencé à chercher et à ouvrir les yeux !

Ensemble, on va y arriver.

**Françoise**

.....

**KAIROS, SÉRIEUX ?**

Bonjour Alexandre, J'ai lu avec intérêt le dernier numéro de *Kairos*, de grande qualité. Quelques lignes ont toutefois retenu mon attention critique. C'est, en fin d'interview de Dany-Robert Dufour, le passage où il évoque les sources d'énergie du futur. Plus précisément, il en appelle à de petites unités de production d'hydrogène à partir de biomasse, qualifiée de « ressource infinie d'énergie ». Ce qui est suggéré au lecteur c'est qu'un ensemble nombreux de telles unités pourrait sans plus remplacer la production nucléaire actuelle. Or n'importe qui a un peu une culture scientifique (pour ma part des études de mathématique et de physique) ou est par exemple un fidèle des publications de l'ingénieur Jean-Marc Jancovici (mon cas également) sait d'emblée que c'est impossible : on n'est pas au même ordre de grandeur.

Et donc une telle personne sera tentée de douter du sérieux de la revue, qu'elle ne lira plus une autre fois. Cette tentation m'est venue à la lecture de l'une ou l'autre de vos publications, néanmoins je me suis abonné et ne le regrette pas car il y a bien sûr d'autres aspects, importants et qui ne sont pas critiquables. Ceci est parti d'un problème très général, me semble-t-il, celui d'un divorce entre

fort justement accusé des mêmes errances technocratiques que Le Corbusier ou Oscar Niemeyer. Car nous avons tendance à oublier, devant l'incohérence des politiques de gestion de la pandémie, qu'il y a bel et bien une idéologie, et pas de l'improvisation sempiternelle, même lorsque l'apparence – qui est en l'occurrence trompeuse – tendrait à avaliser l'idée d'une longue suite d'incohérences sans fil conducteur.

**James C. Scott, L'œil de l'État. Moderniser, uniformiser, détruire, La Découverte, 2021, 540 pages. Philippe Godard**



Le moins que l'on puisse dire, c'est que les réflexions proposées par Alain Coulobel dans sa *Chronique d'un emballement planétaire* ne génère pas un optimisme à tous crins. Il est vrai que l'époque n'est pas à la gaudriole. L'auteur passe à scanner toutes les dérives déjà bien répertoriées de cet emballement Covid : du régime de surveillance « biopolitique » s'attachant à gouverner les peuples dans toutes leurs dimensions, y compris biologiques, à notre rapport complètement dénaturé au vivant et aux animaux en particulier (après tout, le virus nous a été légué par le fameux pangolin dont les écailles sont, paraît-il, porteuses d'incompréhensibles vertus curatives, ce qui explique que les Chinois en sont friands), l'espèce humaine n'est pas loin d'apparaître finalement comme un virus bien plus dangereux que le Covid. La thèse centrale d'Alain Coulobel est que cette mégacrise ou polycrise

ne vient pas percuter le capitalisme et son fonctionnement habituel, mais qu'elle en constitue au contraire une conséquence logique. Et de dresser ce constat sans appel : « Nos sociétés ont perdu leur immunité en acceptant de se conformer, depuis trop longtemps, à la logique mortifère du capitalisme planétaire, à la circulation des capitaux, des marchandises et des hommes, à la déforestation et au sacage des milieux naturels, multipliant les contacts et levant les barrières entre espèces ». On l'aura deviné, la perspective d'un *happy end* est assez improbable. Selon l'auteur, il faut s'attendre à l'avènement du coronacène où il faudra composer avec les virus et où les conditions d'habitabilité de la terre auront profondément et durablement changé.

**Alain Coulobel, Chronique d'un emballement planétaire, Libre est Solidaire, 2021, 157 pages. Alain Gaillard**



Cet opuscule, facile à lire car bref, en format poche et écrit en des termes accessibles à tous est l'illustration même de son propos : il est sobre. Après une série de rappels chiffrés visant à établir un état des lieux utile de l'épuisement des ressources énergétiques, viennent la dénonciation des mirages du tout technique ainsi qu'un plaidoyer convaincant et sans appel en faveur de la sobriété. L'autrice s'efforce ensuite, de manière plus personnelle et originale, de combattre les préjugés entourant l'idée de décroissance. Elle dénonce en particulier sa mauvaise image dans l'imaginaire mondial, en partie véhiculée par les séries et le cinéma. Par exemple, alors que l'impact aveuglant de films inspirés du mythe de Prométhée du genre « Star Trek » ou « Star wars » sont rarement perçus, il existe trop souvent un amalgame entre sobriété et pauvreté et/ou pénurie à la lumière de films comme « Mad max » ou « La route » alors qu'ils renvoient respectivement à une décroissance subie du fait de l'épuisement des réserves en combustibles fossiles et à une lutte pour la survie après l'apocalypse. Des films qui illustreraient de manière positive une sobriété délibérément choisie et désirable avant les pénuries et les catastrophes sont effectivement rares (mais pourquoi donc ?). À ce propos on ne peut que regretter que l'autrice ne cite pas l'existence de l'excellent film de Jacques Doillon « L'An 01 » qui date de 1973 et qui fut tiré de la bande dessinée éponyme de Gédé. Le dernier chapitre donne quelques pistes et avancées qui, même si elles se concentrent sur la situation en France, pas toujours transposable à celle d'autres pays, n'en sont pas moins informatives et/ou stimulantes. Dans sa conclusion, Barbara Nicoloso cite le militant écologiste Jean-Marc Gancille appelant à ne plus se mentir et à prendre conscience que cette toute petite parenthèse de deux siècles d'abondance énergétique dans l'histoire de l'humanité est en train de refermer.

**Barbara Nicoloso, Petit traité de sobriété énergétique, Éditions Charles Leopold Mayer, 2020, 200 pages. Roland de Wind**

les cultures scientifique et littéraire ou politique, qui, à mon sens, devrait faire l'objet d'une réflexion en profondeur de votre part, dans la vue d'une conciliation. Je sais bien et je salue qu'on trouve dans la revue des articles d'un scientifique éminent comme Paul Lannoye, mais je crois que ce souci devrait être général et couvrir l'ensemble des articles. Car des convergences sont autant possibles que des séparations.

Mes salutations les plus amicales, merci de défendre une presse libre et une analyse libre et intelligente de notre situation politique et culturelle.

**Xavier Vanandruel**

Merci pour votre retour de lecture, Xavier. Nous ne sommes pas d'accord avec Dany-Robert Dufour quand il voit l'hydrogène comme une alternative crédible. Cependant, loin de nous de le censurer, car les désaccords font partie du débat, et c'est justement se garder de diaboliser des idées qui ne cadrent pas exactement avec les nôtres qui atteste du sérieux de notre travail. Il serait dommage – le mot est faible – qu'un abonné cesse de nous lire pour une raison comme celle-là. Par ailleurs, concilier science et politique/philosophie est une idée que nous poursuivons, du moins dans l'intention. Nous n'avons pas de formation en sciences dures et ne comptons pas retourner à l'Université sur le tard pour en acquérir une. Nous continuerons donc à intervenir avec notre bagage littéraire-philosophique-politique, sans ignorer la science, souvent présente en filigrane dans nos articles, avons-nous la naïveté (?) de penser.

**B. L. et A. P.**

.....

Bonjour Alexandre,

Merci pour votre message, pour les mises en ligne, et pour *Kairos* en général, qui devrait être diffusé massivement comme vaccin anti-indécence remboursé par la Sécurité sociale !

Courage pour les combats à venir,

**Maric W.**

.....

**LA COVINNERIE**

Que n'avons-nous pas coulé de mots par millions sur le sujet. Mensonges, approximations, affabulations et tribulations d'une société étiéte qui court dans la basse-cour aux ordres d'un mégaphone reprenant l'antenne rasante de la peur à tous les étages. Comment en sommes-nous arrivés là ? Comment l'ensemble, l'écrasante majorité du moins, de nos con-citoyens (sic) en sont venus à bêler pour savoir qui aura l'insigne honneur de sauter le premier de la falaise ? Nous, humains, qui avons traversé des crises tellement plus graves que celle-ci, en sommes réduits à porter un colifichet aussi inutile que grossier. À (sur)vivre con-finis avec moins de liberté que du temps de l'occupation allemande. D'un côté, il a fallu des siècles pour échafauder un système bancal mais qui protégeait un tant soit peu quelques libertés chèrement acquises, et il n'a suffi que de quelques mois pour transformer le bétail humain en veau piqué aux hormones du virtuel et des balivernes sans fins. Plongés dans le déni et la haine de l'autre, comme dans un film de science-fiction ; atones et incapables de parler, l'aller vers l'autre, de tout simplement réfléchir.

Que la Méga-Machine soit en perte de vitesse ne fait aucun doute. Qu'une énième crise soit nécessaire à ce monstre glouton pour continuer son inexorable marche vers la mort est trivial. Mais que tous les peuples soi-disant « civilisés » abandonnent tout sens critique, si vite, si pleinement, est pour le moins surprenant. Ne serions-nous pas arrivés au point de non-retour ? Là où le tourbillon de la connerie universelle atteint une telle densité qu'il absorbe toutes les résistances. Le moment où le pire remonte à la surface, telles la peste brune ou la toilette bouchée. Je le crains en observant les trémoussements de nos élites auto-proclamées, l'adhésion nauséabonde des verts, gauchistes ou alternatifs à l'histoire sans queue ni tête qui nous est vendue comme Vérité incontestable.

Les quelques fractions de pour cent qui refusent, se lèvent, désobéissent, s'organisent, nous donnent l'image du résistant seul face à la multitude des morts-vivants. Et qui se battra jusqu'au bout pour ne pas devenir l'un d'eux...

**TNT**

# Chaos

Je vais délibérément et joyeusement clouer le bec à tout ce fatras des dégâts, progressistes et frileux bien pensants qui se sont répandus en anathèmes et injures à caractère raciste à l'encontre de ces quelques dizaines de gosses en colère qui, ce fameux samedi 13 mars dernier, ont foutu un formidable et salutaire bordel dans ma bonne vieille ville de Liège, très justement, en cette occurrence, réputée ardente. Bien évidemment et pour faire bonne figure, tout de même, je me dois de regretter que quelques policiers aient eu à souffrir de cette subite flambée de colère dont les causes ne seront jamais parfaitement élucidées, je pense. Toujours est-il que, tout de même, quand on entre dans la carrière on doit savoir que ce n'est pas que pour régler la circulation, place Saint-Lambert ou ailleurs. Le métier de policier, aujourd'hui, est inséparable de celui d'acteur du maintien de l'ordre (De quel ordre, à chacune et chacun d'apprécier la chose ; pour ma part je n'étonnerai personne en disant qu'il s'agit proprement de l'ordre capitaliste et bourgeois qui domine partout depuis quelques centaines d'années – en pensée et en pratique – et qu'aucun combat digne de ce nom n'a jusqu'ici jamais bouleversé).

Mais qui sont ces policiers, comment et pourquoi se sont-ils (c'est valable pour les dames, mais j'ai en horreur cette pratique de l'écriture inclusive) engagés sous l'uniforme ? On peut supposer qu'un certain pourcentage a vu dans ce métier la concrétisation d'un rêve de gosse ; vous savez bien, poursuivre les malfaiteurs de toutes sortes, les grands criminels et les voyous de bas étage, défendre la veuve et l'orphelin et toutes ces sortes de choses. Quant au reste, il est permis de penser que, pour bon nombre d'aspirants, des considérations plus terre à terre entrent ici en ligne de compte. Entre le chômage et un boulot qui ne demande, au départ, aucune compétence particulière, on peut comprendre que le choix est vite fait. Certes, les candidats sont soumis à une formation qui a toutes les apparences du sérieux ; la sélection se fait aussi en fonction et sur base de données objectives quant à la santé mentale des postulants et, *in fine*, en principe, ne devrait exercer la fonction de représentants de la loi et de l'ordre que des personnes parfaitement à même de remplir les obligations auxquelles elles sont tenues. Comment et pour-

quoi, dès lors, certains policiers, dans des circonstances particulières, se comportent-ils de manière parfaitement condamnable vis-à-vis de telle ou telle personne ? Pourquoi les citoyens dont la couleur de peau ou l'apparence générale ne correspond pas à la moyenne sont-ils le plus souvent interpellés, soumis à de ces humiliations et remarques blessantes ou carrément offensantes et traités comme suspects potentiels ?

On se rappellera des témoignages de très jeunes gens, arrêtés et enfermés arbitrairement dans les cellules d'une caserne de sinistre réputation, à la suite d'une manifestation paisible à laquelle nombre d'entre eux ne participaient pas, qui ont eu à subir insultes et coups de la part de policiers déchainés. Et on notera, au passage, toutes les difficultés qu'ont rencontrées les parents de ces gosses à pouvoir déposer plainte à la suite de ces malheureux incidents. Bref et pour en finir, des faits de toutes natures ont, petit à petit, créé dans une grande part de la population et chez certains jeunes en particulier, un sentiment de défiance à l'encontre de celles et ceux dont la mission est pourtant clairement définie, à savoir, être au service des citoyens quels qu'ils soient et quelle que soit la communauté à laquelle ils appartiennent.

Et c'est pour quelques-unes de ces raisons que *la racaille* s'est donné rendez-vous à Liège ce jour-là. Oui, parfaitement : *la racaille* ! Voyons voir le Larousse : « *Racaille, nom féminin. Péjoratif : ensemble d'individus louches, craints ou méprisés ; personne peu recommandable. Mais aussi : canaille, escroc, vermine, crapule ; et pour finir : populace, lie, rebut, plèbe, tourbe (vieilli)* ». Vous voyez le tableau ? Ajoutez-y un peu de noir et il sera complet. On se souviendra de ces épisodes marquants de la grande Révolution de 1789 qui virent se mettre en mouvement des foules qui venaient des faubourgs de Paris et qui, par on ne sait quelles prémisses, s'en vinrent prendre d'assaut la Bastille, les Tuileries et autres lieux emblématiques de l'ancien régime déjà vacillant et sur le point de s'effondrer. Qui étaient ces gens, ces femmes et ces hommes répondant aux cris de quelques meneurs, armés de piques, de bâtons, enfin des maigres armes dont ils disposaient et qui, au mépris des plus graves dangers,

montaient à l'assaut de ce qui, jusque-là, représentait un ordre devenu insupportable ? Hé bien, oui : de la racaille illettrée, en guenille, à bout de patience.

Certes, me dira-t-on, il n'y avait à Liège aucune Bastille à envahir pas plus, sûrement, qu'il n'y avait non plus chez les jeunes insurgés cette « conscience politique » qui aurait pu expliquer à défaut d'excuser cet accès de rage et de fureur. Et puis, n'est-ce pas, parmi ceux qui se sont scandalisés de quelques vitrines éclatées et du vol de quelques paires de baskets, combien sont ceux qui, sur les réseaux sociaux, n'en finissent pas d'agonir de reproches et d'injures ceux qui, « là haut », experts et responsables politiques, briment les citoyens que nous sommes, restreignent les libertés d'aller et venir, de voir leurs amis, de s'attabler aux terrasses, d'aller au théâtre, au cinéma, de se détendre dans les parcs publics ? Combien qui sont, pour les motifs les plus extravagants, contrôlés, verbalisés par des policiers qui, pour certains, se posent aussi des questions quant au bien-fondé de ce qui leur est dévolu comme tâches ? Irai-je jusqu'à dire que, par certains côtés, cette part de la jeunesse en colère constitue une espèce d'avant-garde de ce qui se dessine dans l'opinion ? Oui, je le dis.

On voit, de plus en plus, les gens sortir de chez eux et se regrouper pour les motifs et les prétextes les plus divers ; les uns pour un carnaval improvisé dans les rues de Forest, les autres pour se sustenter et boire un verre sur telle place d'une petite ville des bords de l'Ourthe en région liégeoise et cela au mépris des consignes et ordonnances absconces de décideurs de plus en plus moqués et méprisés. Pour l'heure, les policiers chargés de réprimer en douceur ces coupables excès sont obéis, on se disperse gentiment, on rentre chez soi, satisfait tout de même du pied de nez opposé aux « élites » en presque perte, mais, on le sait et l'Histoire en témoigne à foison : une petite étincelle est toujours susceptible de mettre le feu aux poudres. Mai 68, mai 2021, même combat ?...

Jean-Pierre L. Collignon



**LIBERANOS**  
Action Citoyenne

Signez la Déclaration de désobéissance civile  
**LE NOMBRE FERA NOTRE FORCE !**

[www.liberanos.eu](http://www.liberanos.eu)



\* Pour s'abonner, il suffit de faire un virement bancaire à l'ordre de Kairos asbl sur le compte: 523-0806213-24

IBAN BE81 5230 8062 1324 – BIC TRIOBEBB,  
et d'indiquer en communication l'adresse d'envoi.

Plus d'infos sur : [www.kairospresse.be/abonnement](http://www.kairospresse.be/abonnement)

(Abonnement belge à partir de 18 € pour 6 numéros,  
24 € pour la France, 30 € pour la Suisse)

Découvrez-nous également chez de nombreux vendeurs  
de presse et libraires en Belgique

